

INTERVENTION

DOCUMENTS

34

SURRÉALISTE

Nouvelle série
N° 1

JUIN 1934

Numéro spécial
10 Fr.

DOCUMENTS 34

NOUVELLE SÉRIE : TRIMESTRIELLE

DIRECTEUR : Jean STÉPHANE

RÉDACTEUR EN CHEF : E. L. T. MESENS

6, Rue Gabrielle, Bruxelles. Tél. 44.28.69. C. c. post. 3379.45

Abonnement aux 4 numéros : Belgique, 25 fr; Etranger, 7 belgas

SOMMAIRE

MAGRITTE, MESENS, NOUGÉ, SCUTENAIRE, SOURIS : L'action immédiate
XXX : 6 février - 25 mai

Paul ELUARD : Une personnalité toujours nouvelle...

René MAGRITTE : Le fil d'Ariane

André BRETON : Equation de l'objet trouvé

Maurice HEINE : Hommage

Benjamin PÉRET : Poèmes

Salvador DALI : Derniers modes d'excitation intellectuelle pour l'été 1934.

Georges HUGNET : Le poil de la bête

René CREVEL : Tandis que la pointolle se vulcanise la baudruche...

Tristan TZARA : Les portes qui mordent

E. L. T. MESENS : Proclamation

Jean SCUTENAIRE : La justice immanente

René CHAR : Abondance viendra

Paul ELUARD : L'évidence poétique

Henri PASTOUREAU : Poèmes

Yves TANGUY : En marge des mots croisés

Max ERNST : Du danger qui existe pour un gouvernement d'ignorer les
enseignements du surréalisme

M.-L. et J. MAYOUX : Un des visages du fascisme

Raymond TCHANG : Poèmes

Roger CAILLOIS : Systématisation et détermination

Etienne LÉRO : Poèmes

André SOURIS : Le fil d'Ariane

Pierre YOYOTTE : Réflexions conduisant à préciser la signification anti-
fasciste du surréalisme

Gui ROSEY : André Breton

Maurice HENRY : Comme la feuille d'oiseau

Jean LÉVY : Analyse de deux ouvrages de Raymond Roussel

Jean MARCENAC : Cache-sexe

XXX : Mort du roi

ILLUSTRATIONS par BALTHUS, Victor BRAUNER, André BRETON, Salvador DALI, Marcel
DUCHAMP, Max ERNST, Alberto GIACOMETTI, Maurice HENRY, HÉROLD,
Valentine HUGO, Marcel JEAN, René MAGRITTE, Meret OPPENHEIM, Man RAY,
Jean SCUTENAIRE, Yves TANGUY.



RENÉ MAGRITTE

L'Echelle du feu

L'ACTION IMMEDIATE

*J'en ai assez d'être libre
d'une liberté de cheval.*

Hespel.

Ce n'est pas l'un des paradoxes les moins tragiques de notre époque que de nous imposer les sommations les plus précises d'action immédiate et dans le même instant les plus illusives raisons de différer cette action.

Il s'agit d'en finir avec ces phantasmes. Les propositions que l'on va lire ne visent nullement à l'originalité. L'on sait depuis longtemps que l'originalité n'est pas notre fort. D'ailleurs une telle prétention serait ici par trop ridicule. L'ombre s'épaissit singulièrement à la faveur de tant de distractions. Nous serons à tout jamais perdus à la nuit noire... Il convient donc très simplement de répondre sur le champ à la question de vie ou de mort.

Il faut avoir enfin le courage de dénoncer cette équivoque complaisance qui subsiste au plus profond de nous-mêmes et qui, comme le malade à son mal, nous attache par de haïssables et délicieux liens à ce que nous souhaitons le plus ardemment de détruire. Que l'on songe pour éclairer ceci à la terrible lucidité de Lénine dénonçant les mencheviks, ceux-là même qui ne cessent d'exalter la révolution à la mesure exacte de la terreur qu'elle leur inspire. Qui de nous oserait ne pas se reconnaître quelque peu dans ce miroir ? Ce n'est pas pour rien que, nous révoltant contre l'idéologie bourgeoise et travaillant à sa ruine, nous ne cessons par quelque côté de lui appartenir.

L'excuse la plus fréquemment utilisée tient en peu de mots : L'action révolutionnaire authentique ne peut se développer qu'au sein du parti communiste. Or, il est bien certain que nous avons fait preuve dans le domaine politique d'une singulière maladresse.

Adhérant sans restriction aucune au Parti et s'appliquant aux travaux quotidiens qui leur étaient prescrits, la plupart d'entre nous trahirent une inadaptation qui leur parut à eux-mêmes et aux autres irréductible au point que le découragement ne tarda pas à se faire jour.

Il conviendrait de rechercher avec quelque soin les raisons de cet échec. L'analyse ferait sans doute apparaître certains complexes spirituels qui suffiraient par leur seule présence à expliquer l'impuissance particulière dont nous avons fait preuve.

Mais ce qui importe ici, c'est d'infirmier définitivement les conclusions que l'on a pu tirer de cette expérience malheureuse.

Laisserons-nous affirmer plus longtemps qu'en dehors de l'activité proprement dite du Parti, nulle activité révolutionnaire valable ne peut se développer à l'heure actuelle ?

Ces possibilités existent, que nous devons faire nôtres.

Il importe de nous appliquer au plus tôt à les définir et nous avons cru que cette tâche si délicate ne se pouvait accomplir par une démarche purement intellectuelle, au prix d'une sommaire construction théorique générale.

Le seul moyen que nous jugions efficace tient tout entier dans l'examen individuel le plus concret, le plus immédiat.

A titre d'exemple, voici le résultat de quelques tentatives de cet ordre.

PREMIERES PROPOSITIONS

L'on semble accorder, dans les milieux révolutionnaires, une importance très grande à la poésie et à la littérature prolétariennes. Cette acceptation est pour le moins prématurée. Nous ne pouvons croire à son existence dans une société capitaliste qui a conservé jusqu'à présent le monopole de la connaissance et de la culture. La poésie et la littérature prolétariennes ou plutôt les produits qui anticipativement en tiennent lieu se sont accoutumés de vivre d'un certain esprit ouvriériste, de descriptions de scènes de misère ou de révolte.

La confiance que nous faisons plus particulièrement aux moyens poétiques tels que nous les trouvons mis en œuvre chez Lautréamont et Rimbaud, par exemple, et tels que nous en usons depuis un certain temps déjà se justifie par les effets profonds que nous avons pu constater sur des personnes peu faciles à séduire. Elles ont pris une conscience singulièrement plus efficace des nécessités révolutionnaires que tels lecteurs petits-bourgeois habitués à s'émouvoir, sans plus, à la lecture de pages décrivant le travail pénible d'un boute-feu ou les dangers et accidents de la mine. Appliquons-nous donc à ouvrir toutes grandes les portes devant la poésie bouleversante que nous nous efforçons d'entretenir à cette heure de fin du monde.

L'INFAME

Il est stupéfiant de se représenter combien l'influence des idées religieuses est encore vive dans les couches prolétariennes, même chez celles qui ont pris une certaine conscience des nécessités révolutionnaires. Le temps écoulé depuis la première révolution française, tout ce qui nous rattache à celle-ci, le règne déjà long de la démocratie bourgeoise, les mouvements de libre-pensée, l'instruction obligatoire, ne sont pas parvenus à exterminer à fond l'idolâtrie et les pratiques dévotes. Dans des contrées comme le Borinage, par exemple, il est fréquent de voir les enfants d'un militant socialiste ou communiste faire leur première communion et ce même militant ne pas prendre ses précautions afin que l'on ne l'enterrât point avec les sacrements. Les exemples foisonnent, qui vont du burlesque à l'horreur. Ainsi, que dire de cette sinistre intervention de la prêtraille assemblée

insultant les cadavres des mineurs, à Paturages, le 19 mai 1934? Les meneurs social-démocrates, toujours là quand il s'agit de trahir la cause révolutionnaire, organisent à l'époque de la première communion des réjouissances et distribuent des cadeaux à cette occasion par opportunisme électoral.

Avant de vérifier par quels moyens l'on peut arriver à modifier ce lamentable état de choses, il importe de constater combien les masses populaires le considèrent comme absolument normal et n'engageant à rien. Dans certaines agglomérations pauvres, des parents ouvriers n'hésitent pas à préférer l'école confessionnelle à l'école publique parce que, dans la première, l'on *donne* plus à leurs enfants!

Nous sommes persuadés que ce qui a été fait contre la religion est resté à peu près inopérant et que de nouveaux moyens d'action doivent être envisagés.

Les surréalistes sont, à l'heure qu'il est, le mieux qualifiés pour se livrer à pareil travail. Pour ne pas perdre de temps, il faut viser à la tête : propager l'histoire scandaleuse des religions, rendre la vie impossible à de jeunes curés, contribuer au discrédit de tous organismes et sectes du genre « Armée du Salut », Evangélistes, etc. en les ridiculisant par tous les moyens que l'imagination permet. Songez combien il serait grisant de pouvoir proposer à la meilleure partie de la jeunesse la perturbation bien préparée et systématique des saints offices, baptêmes, communions, funérailles, etc. L'on pourrait aussi substituer aux calvaires que l'on rencontre sur les routes, des images invitant à l'amour ou des textes faisant poétiquement l'éloge de la nature environnante, tout spécialement si celle-ci est ingrate.

DEUXIEMES PROPOSITIONS

Les tâches immédiates seront le résultat d'une création que les habitudes d'esprit qui nous sont propres permettent seules de mener à bien. Elles visent d'abord à toucher les hommes d'une manière qui nous semble souhaitable : les mêler à des événements inconnus, leur faire entendre des paroles insoupçonnées, rompre les limites de leur pensée — pour qu'ils soient enfin capables de concevoir cette évidence : *tout* est toujours possible.

A côté des moyens employés jusqu'ici, sans grand succès vérifiable, il en est d'autres particulièrement violents qui forceraient l'attention des plus indifférents. Mais leur élaboration devrait être tenue secrète. Il en est d'autres encore qui ne peuvent réussir qu'en les mettant en œuvre à la façon de l'anonymat.

L'anonymat, dans ce cas, nous paraît être un droit strict dont il faut user sans scrupule. Il est une nécessité liée au caractère exceptionnel des moyens employés et non une manière de se mettre à couvert.

De plus, en fonction de l'anonymat, il devient possible de trouver un grand nombre de moyens auxquels l'on n'aurait pu penser en d'autres circonstances. L'anonymat est un instrument de travail nouveau à la disposition de ceux qui pensent à l'avènement de la révolution mondiale comme à une obligation vitale.

TROISIEMES PROPOSITIONS

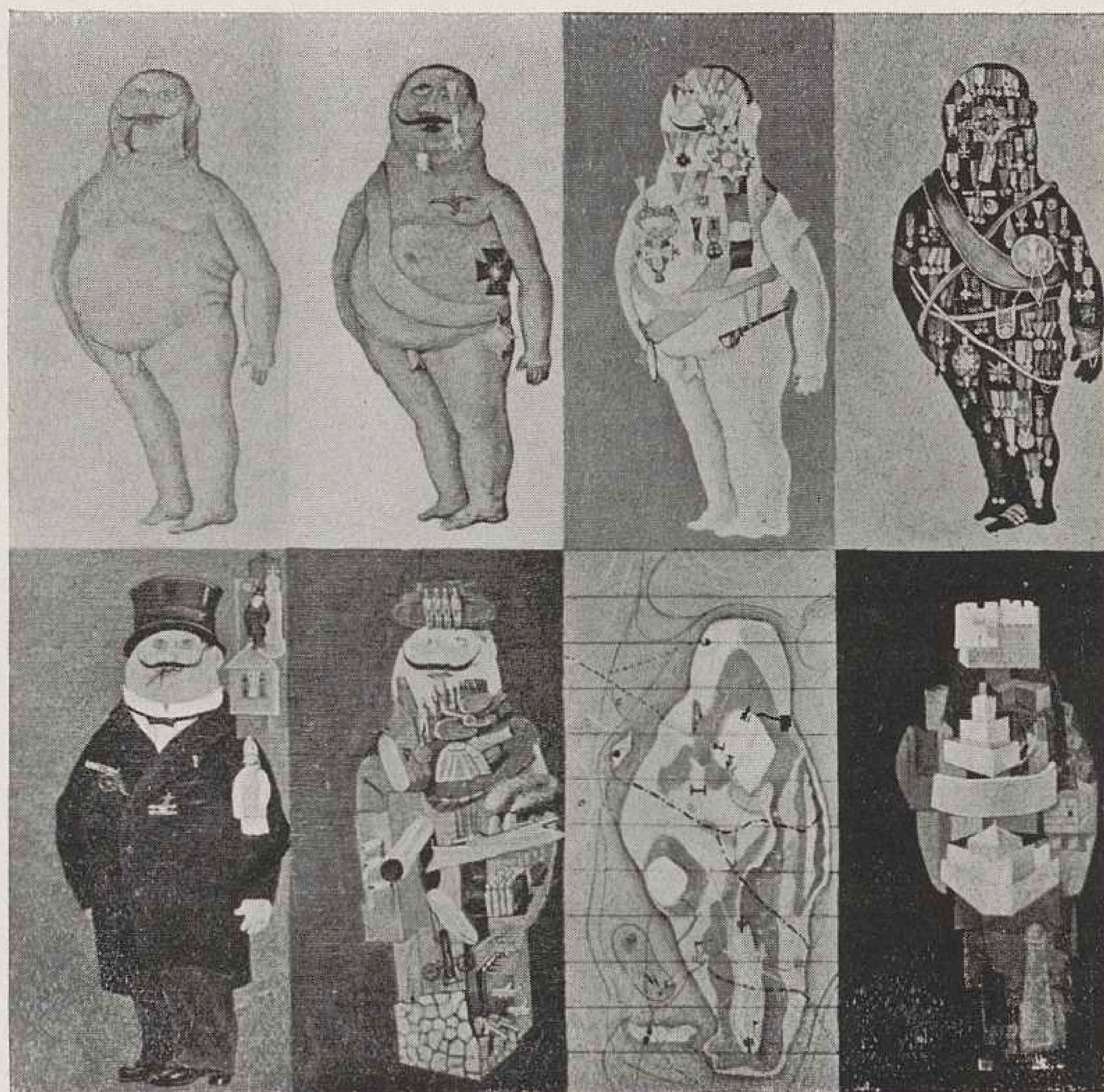
Le contact avec les ouvriers particulièrement abandonnés des militants du parti communiste — à cause de leur petit nombre, de leur éloignement des grands centres industriels, en un mot du caractère local et spécifique de leurs travaux — pourrait être établi par ceux d'entre nous que le hasard d'une naissance, ou quelque autre aventure, place dans des conditions favorables. Il ne s'agit même pas de discours, d'organisations personnelles de manifestations (l'on pourrait cependant indiquer ce terrain aux politiciens spécialisés), L'exposé net de tout ce qui nous tient au cœur et à l'esprit fait à quelques-uns

de ces ouvriers ne manquerait pas d'être colporté et plusieurs déformations inévitables ne seraient peut-être pas pour amoindrir l'efficacité de telles paroles. Puisque nous avons accoutumé de correspondre avec certains de ces travailleurs, ne pouvons-nous fructueusement gauchir — quelque grossièreté n'est pas pour nuire — les propos que nous leur tenons? Il nous est facile de leur montrer qu'ils servent leurs outils et leurs machines plutôt que d'en être servis; de leur faire apparaître toute l'étrangeté et le visage sinistre du décor où ils se meuvent et meurent : chantiers, cliniques, usines, colonies scolaires, terrains de sport, carrières, houillères, syndicats réformistes. La distribution de certains collages, de groupements de personnages dont l'activité subversive nous est garantie, ne manquerait pas d'intérêt : ces figures de feu se substituant aux images dégoûtantes ou indifférentes doivent réserver d'utiles surprises.

Voici donc, d'orientation et de situation fort diverses, ces quelques exemples.

L'on pourra maintenant parler à loisir de notre naïveté, de notre grossièreté. Il importe simplement que ceux-là qui se trouvent dans une situation humaine comparable à la nôtre reprennent cette recherche avec plus de bonheur.

René MAGRITTE, E. L. T. MESENS,
Paul NOUGÉ, Jean SCUTENAIRE,
André SOURIS,



VICTOR BRAUNER

L'étrange cas de Mr.K. (fragment)

6 FEVRIER - 25 MAI

Le 10 février :

Appel à la lutte

Avec une violence et une rapidité inouïes, les événements de ces jours derniers nous mettent brutalement en présence du danger fasciste immédiat.

Hier :

Emeutes fascistes.

Défection du gouvernement républicain.

Prétentions ouvertes de *tous* les éléments de droite à la constitution d'un gouvernement antidémocratique et préfasciste.

Aujourd'hui :

Gouvernement d'Union sacrée.

Répression sanglante des manifestations ouvrières.

Demain :

Rappel du préfet de Coup d'Etat.

Dissolution des Chambres.

Il n'y a pas un instant à perdre

L'unité d'action de la classe ouvrière n'est pas encore réalisée.

Il faut qu'elle le soit *sur le champ*.

Nous faisons appel à tous les travailleurs organisés ou non, décidés à barrer la route au fascisme, sous le mot d'ordre

UNITÉ D'ACTION

Cette Unité d'action, que les ouvriers veulent et que les Partis mettent à l'ordre du jour, il est nécessaire, il est urgent, il est indispensable de la réaliser en y apportant le *très large esprit de conciliation* qu'exige la gravité de l'heure.

C'est pourquoi nous adressons un appel pressant à toutes les organisations ouvrières afin qu'elles constituent sans retard l'organisme capable — et seul capable — d'en faire une réalité et une arme.

Nous avons tous présent à l'esprit la terrible expérience de nos camarades d'Allemagne. *Elle doit servir de leçon.*

Vive la grève générale!

Alain, Michel et Jeanne Alexandre, Yves Allégret, Jean et Pierre Audard, Jean Aujame, François Baron, Roger Blin, Jean-Richard Bloch, André Breton.

Roger Caccia, Roger Caillois, Georgette Camille, Henri Cartier, Félicien Challaye, René Char, Louis Chavance, Pierre et André Chenal, A. Claudot, Armand Colombat, René Crevel.

Docteur Jean Dalsace, Fred Delanglade.

Paul Eluard.

Elie Faure, Ramon Fernandez, Marcel Fourier.

Roger Gilbert-Lecomte, Jean Guéhenno, Paul Grimault.

Maurice Heine, Maurice Henry, Georges Hugnet, Valentine Hugo.

Sylvain Itkine.

Marcel Jean, Henri Jeanson, Germaine Krull.

Lefeuvre, Fernand Léger, Michel Leiris, Etienne Lero, André Lhote, Loris, Maximilien Luce.

Dora Maar, André Malraux, Jean Mamy, Marcel Martinet, J. et M.-L. Mayoux, Pierre Merle, R. Menil, Jean Mitry, Pierre Monatte, J.-M. et M. Monnerot.

Roger Parry, Pastoureau, A. Patri, Magdeleine Paz, Edouard Peisson, Benjamin Péret, Henri Philippon, Henri Poulaille, Jacques et Pierre Prévert.

S. et D. Ribak, Jules Rivet, Robin, Gui Rosey, Roger Roumagnac.

Sabas, Paul Signac, J. Surier, Jean Sylveire.

Yves Tanguy, Tchimoukow, H. et Y. Tracol.

Jean Vigo, Roger Vitrac.

Weitzmann, Georges Weinstein.

Pierre Yoyotte, René Zuber.

Cet appel a été envoyé notamment aux organisations suivantes : Parti communiste, Jeunesses communistes, C. G. T. U., Fédération ouvrière et paysanne, Parti socialiste S. F. I. O., Jeunesses socialistes, Jeunes-Gardes socialistes, C. G. T., Parti d'unité prolétarienne, Union communiste, Union anarchiste, Ligue communiste, Cercle communiste démocratique, etc.

Le 18 avril :

Enquête sur l'unité d'action

Un réel danger fasciste s'est manifesté en France le 6 février. A travers le gouvernement des pleins pouvoirs, il s'accroît de jour en jour.

Le prolétariat est, de toute évidence, la principale force qui puisse s'opposer efficacement au fascisme, en renversant la situation à son profit.

Dans ce but, il paraît nécessaire que la classe ouvrière rallie à sa cause une partie importante de la paysannerie et des classes moyennes ou, tout au moins, acquière leur neutralité bienveillante. Pour atteindre ce premier

objectif, dont va dépendre l'issue des luttes décisives, les organisations syndicales et politiques de la classe ouvrière doivent tendre au maximum de cohésion. Il apparaît clairement que l'unité d'action est la condition indispensable de la victoire.

Toutes les manifestations qui ont répondu au coup de force fasciste du 6 février, et notamment la grève générale du 12, ont amplement prouvé que le mot d'ordre « unité d'action » répondait à un besoin profond de la masse des travailleurs.

Nous nous adressons à tous ceux qui se posent réellement le problème de l'unité d'action, et leur demandons d'exposer leur point de vue sur la base des questions suivantes :

I. — Estimez-vous l'unité d'action possible :

- a) *sur le terrain syndical?*
- b) *sur le terrain politique?*

II. — Estimez-vous que l'unité d'action puisse mener à l'unité organique :

- a) *sur le terrain syndical?*
- b) *sur le terrain politique?*

III. — Si l'unité d'action vous paraît réalisable, pouvez-vous l'envisager sous l'une des formes suivantes :

1. Par une entente entre les organisations :

- a) *à l'échelle nationale?*
- b) *à l'échelle régionale?*
- c) *à l'échelle locale?*

2. Par le front unique à la base seulement? Dans ce cas, le front unique à la base peut-il être conçu comme une entente entre des organismes dirigeants :

- a) *à l'échelle régionale?*
- b) *à l'échelle locale?*

ou, par le front unique à la base, doit-on seulement comprendre l'entente des ouvriers sur le lieu du travail?

IV. — L'unité d'action réalisée « par entente entre organisations » comporte-t-elle un organisme permanent de coordination :

- a) *quand cette entente s'est réalisée sur la base nationale?*
- b) *quand cette entente s'est réalisée sur la base régionale?*
- c) *quand cette entente s'est réalisée sur la base locale?*

ou n'est-elle qu'une entente circonstancielle qui doit disparaître aussitôt que l'objectif immédiat en vue duquel elle s'est formée a cessé d'exister?

V. — L'unité d'action réalisée « à la base » comporte-t-elle la création d'organismes permanents de coordination, ou n'est-ce qu'une entente circonstancielle qui doit disparaître aussitôt que l'objectif en vue duquel elle s'est formée a cessé d'exister?

VI. — Quels seront les rapports des organismes de coordination, créés sur le plan régional ou local :

a) *entre eux?*

b) *avec les Partis?*

VII. — Quels sont les premiers objectifs à atteindre par l'unité d'action?

a) *sur le terrain de la lutte antifasciste proprement dite?*

b) *sur le terrain politique?*

c) *dans le domaine économique et social?*

VIII. — Dans quelle mesure l'abandon de la polémique violente peut-il faciliter la réalisation de l'unité d'action?

IX. — L'unité d'action une fois réalisée, sous quelle forme le droit de critique devra-t-il s'exercer?

X. — Quels moyens d'ordre pratique préconisez-vous dès maintenant pour aboutir à l'unité d'action?

Jean Audard, Roger Blin, Jean-Richard Bloch, André Breton, Henri Cartier, Jean Cassou, Louis Chavance, René Crevel, Paul Eluard, Ramon Fernandez, Marcel Fourrier, Maurice Heine, Georges Hugnet, Sylvain Itkine, Marcel Jean, Pierre Josse, Dora Maar, André Malraux, Marcel Martinet, J. et M.-L. Mayoux, Henri Pastoureau, Benjamin Péret, Léon Pierre-Quint, H. et Y. Tracol, Georges Weinstein.

N. B. — *Nous vous prions, de la façon la plus pressante, de répondre aux questions posées en développant et en précisant le plus possible votre point de vue.*

Les réponses seront publiées en brochure, intégralement et sans commentaires, sous le titre : « Matériaux pour l'unité d'action ».

Cette enquête, adressée aux principaux représentants de la classe ouvrière, était accompagnée de la lettre suivante :

Camarade,

Nous constatons avec une profonde inquiétude que l'impressionnant mouvement ouvrier d'unité d'action antifasciste du 12 février n'a pas pris, par la suite, les proportions qu'on pouvait en attendre. Les manifestations récentes, ou celles qui sont prévues pour la période qui vient, ne semblent pas de nature à faire triompher le mot d'ordre « unité d'action », qui avait donné à la journée du 12 sa signification et toute sa portée.

Nous ne mettons pas en doute la sincérité de tous ceux qui, à maintes reprises, ont affirmé leur désir de réaliser le rassemblement des forces ouvrières; mais, devant l'absence de résultats, nous sommes amenés à nous demander si cet échec ne provient pas surtout d'une certaine confusion sur le sens précis des mesures proposées de part et d'autre. Nous avons pensé qu'il appartenait aux intellectuels isolés de donner aux personnalités politiques et syndicales de la classe ouvrière l'occasion de s'exprimer à ce sujet. Le questionnaire que nous vous adressons ci-joint, et auquel nous vous prions de répondre, a été rédigé sous une forme volontairement rigide, qui s'explique par le souci de dissiper toute équivoque.

Nous espérons fermement que la publication et la diffusion des réponses contribueront, malgré tous les obstacles actuels, à forger la seule arme efficace de lutte contre le fascisme : *l'unité d'action du prolétariat*.

Croyez, Camarade, à nos sentiments révolutionnaires.

Le 24 avril :

« La planète sans visa »

Un bandit particulièrement dangereux, l'auteur de plus de crimes qu'on n'en saurait énumérer et, de plus, un maniaque de la récidive, un être entre tous sans aveu et sans asile, une véritable plaie du genre humain, tel est depuis quelques jours le portrait que la grande presse s'ingénie à faire de Léon Trotsky, autorisé il y a un an à résider en France et frappé brusquement d'un arrêt d'expulsion.

Il a suffi que la présence de Trotsky fût signalée aux environs de Paris, pour que pût être détournée sur sa seule personne l'excitation de l'opinion, préparée et déçue par l'imbroglie soigneusement entretenu de l'« affaire Prince » et la mise en cause, très habile, d'une « mafia ».

Le roman policier, devenu trop languissant ces derniers jours, trouve à son cours, dans l'épisode de la « villa de Barbizon », un dérivatif précieux. Les quatre « bergers allemands » qui, d'après les journaux, hurlent sans cesse, dressés contre la grille du parc, nous donnent à penser que tous les chiens ne sont pas à l'intérieur; le propriétaire, les journalistes bourgeois, les chauffeurs russes-blancs et les élégantes en automobile pourraient leur

rendre des points. Les bagages de Trotsky sont, paraît-il, volumineux. Sans doute est-il surprenant, aussi, que ses secrétaires, ses messagers n'aient pas l'air de voyous et, si lui-même ne se montre pas, ne vient pas s'exposer aimablement à une balle, on nous donne à entendre que c'est parce qu'il a conscience de ses forfaits, qu'il a peur.

Nous déplorons que nos camarades de *l'Humanité* ne veuillent voir dans la série angoissante de ces persécutions contre un homme, que « publicité intéressée » destinée à tourner à son avantage. Ils soulignent par contre à très juste titre que l'expulsion de Trotsky marque le point de départ de mesures répressives contre les immigrés communistes et prépare la mise hors la loi des organisations révolutionnaires. Déjà l'on ressuscite une loi qui n'a pas été appliquée depuis 1848 pour pouvoir poursuivre les journaux révolutionnaires.

Le singulier « gouvernement de trêve » imposé par le coup de force du 6 février s'affirme l'ennemi résolu de la classe ouvrière. Sur le plan économique les décrets-loi provoquent une recrudescence du chômage; ils entraînent l'arrestation, la révocation, de centaines de militants coupables d'avoir protesté contre la réduction brutale de leurs moyens d'existence. Sur le plan politique ce gouvernement donne également sa mesure en expulsant Trotsky, non sans organiser autour de lui la provocation; il accepte de rompre par là avec les fameuses traditions hospitalières de ce pays.

Nous qui, ici, sommes loin de partager tous ses conceptions actuelles, ne nous en sentons que plus libres pour nous associer à toutes les protestations qui ont déjà accueilli la mesure dont il est l'objet. Qu'on veuille croire que nous y mettons toute l'indignation dont nous sommes capables. Nous saluons, à cette nouvelle étape de son chemin difficile, le vieux compagnon de Lénine, le signataire de la paix de Brest-Litovsk, acte exemplaire de science et d'intuition révolutionnaires, l'organisateur de l'Armée rouge qui a permis au prolétariat de conserver le pouvoir malgré le monde capitaliste coalisé contre lui, l'auteur — parmi tant d'autres non moins lucides, non moins nobles et moins éclatantes — de cette formule qui nous est une raison permanente de vivre et d'agir : « Le socialisme signifiera un saut du règne de la nécessité dans le règne de la liberté, aussi en ce sens que l'homme d'aujourd'hui plein de contradictions et sans harmonie, fraiera la voie à une nouvelle race plus heureuse. »

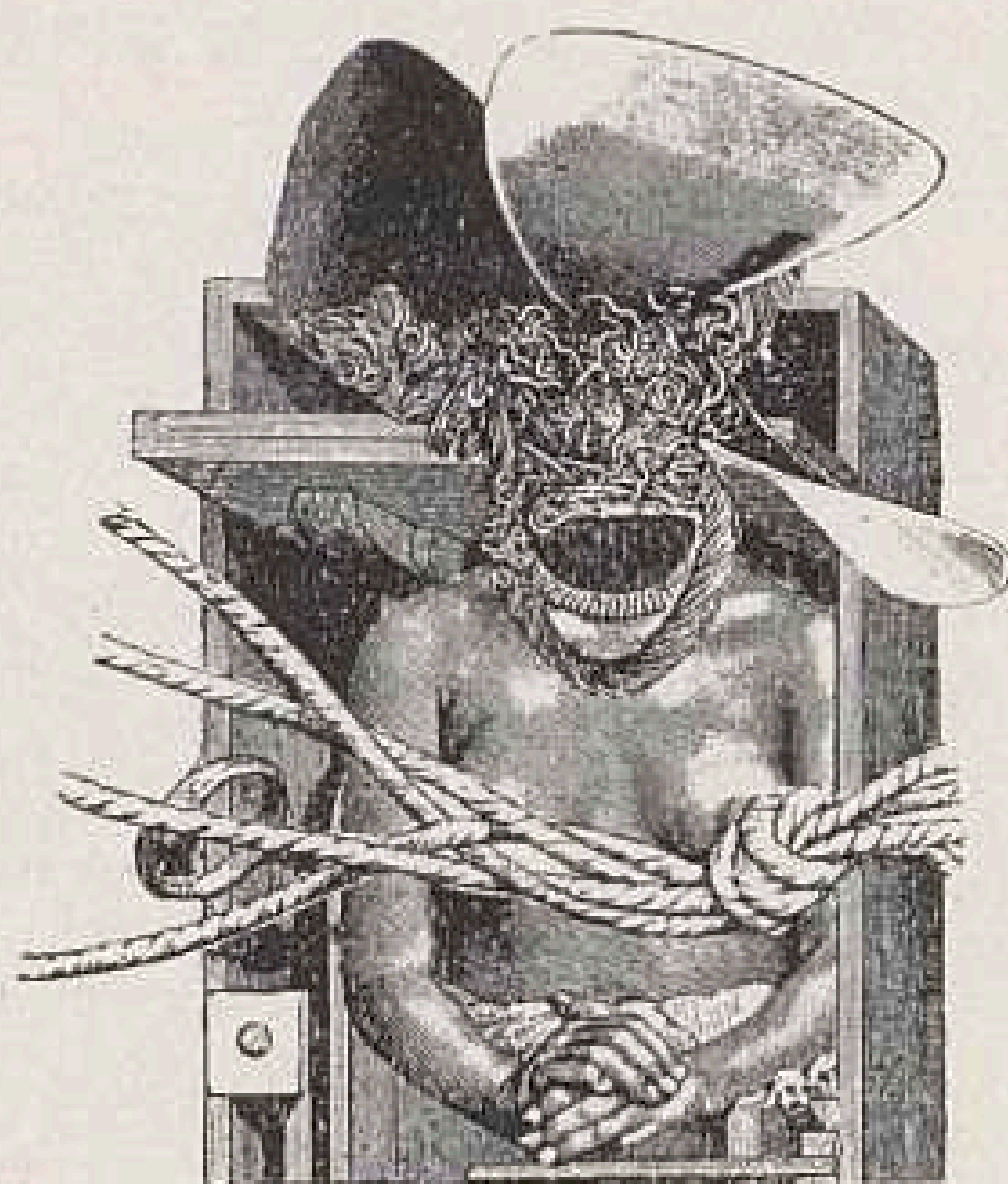
André Breton, Roger Caillois, René Char, René Crevel, Paul Eluard, Maurice Heine, Maurice Henry, Georges Hugnet, Valentine Hugo, Marcel Jean, Jean Lévy, Fernand Marc, J. et M. L. Mayoux, J.-M. Monnerot, Henri Pastoureau, Benjamin Péret, Guy Rosey, Yves Tanguy, Robert Valançay, Pierre Yoyotte.

et un assez grand nombre de camarades étrangers.

Une personnalité toujours nouvelle, toujours différente, l'amour aux sexes confondus dans leur contradiction, surgit sans cesse de la perfection de mes désirs. Toute idée de possession lui est forcément étrangère.

par

PAUL ELUARD



Je n'ai pas souvent le courage de penser au lendemain
Je ne suis pas une épée qui mêle d'un seul coup la vie et la mort
J'ai vu bien des grands satisfaits j'ai connu des rêveurs ponctuels
Des écorchés luisants de dignité des hommes dont les mains n'étaient pas
des nourrices

Mais des horloges de naissance
Des femmes incommunicables
Des enfants sans âge

Devant leur assiette cervicale
Ils dévidaient leur appétit
Ils ne donnaient rien en échange
Ils vivaient sur leur propre fonds

D'un geste brusque j'interromps tous ces mauvais souvenirs
Qui mettaient la nuit en veilleuse
Je n'ai plus d'expérience
D'autres mouches viennent se prendre au plus noir de mon cœur
Les bracelets d'un baiser autour d'un bras interminable
La rosace de l'ivresse à la pointe d'un sein
Le remous des regards honteux ne me fait pas honte

J'embrasse avec ferveur la chair des arbres sous leur écorce
 Je cherche dans la terre les flammes de la pluie
 Les agates de la chaleur
 Les plus petites graines du soleil d'hiver
 A l'odeur de cendres et couleur de lys
 Recherches bariolées sous le couvert de l'ignorance
 On m'a libéré du logis où la poussière
 Est conservée par modestie par goût de l'ordre
 Il y a trop de trous trop d'ornières
 Sur le chemin du retour
 J'apprends des jeux qui n'en finissent pas
 Des jeux à tout casser
 Des chants qui crèvent les rideaux de la hauteur
 Revenir serait une chute écrasante

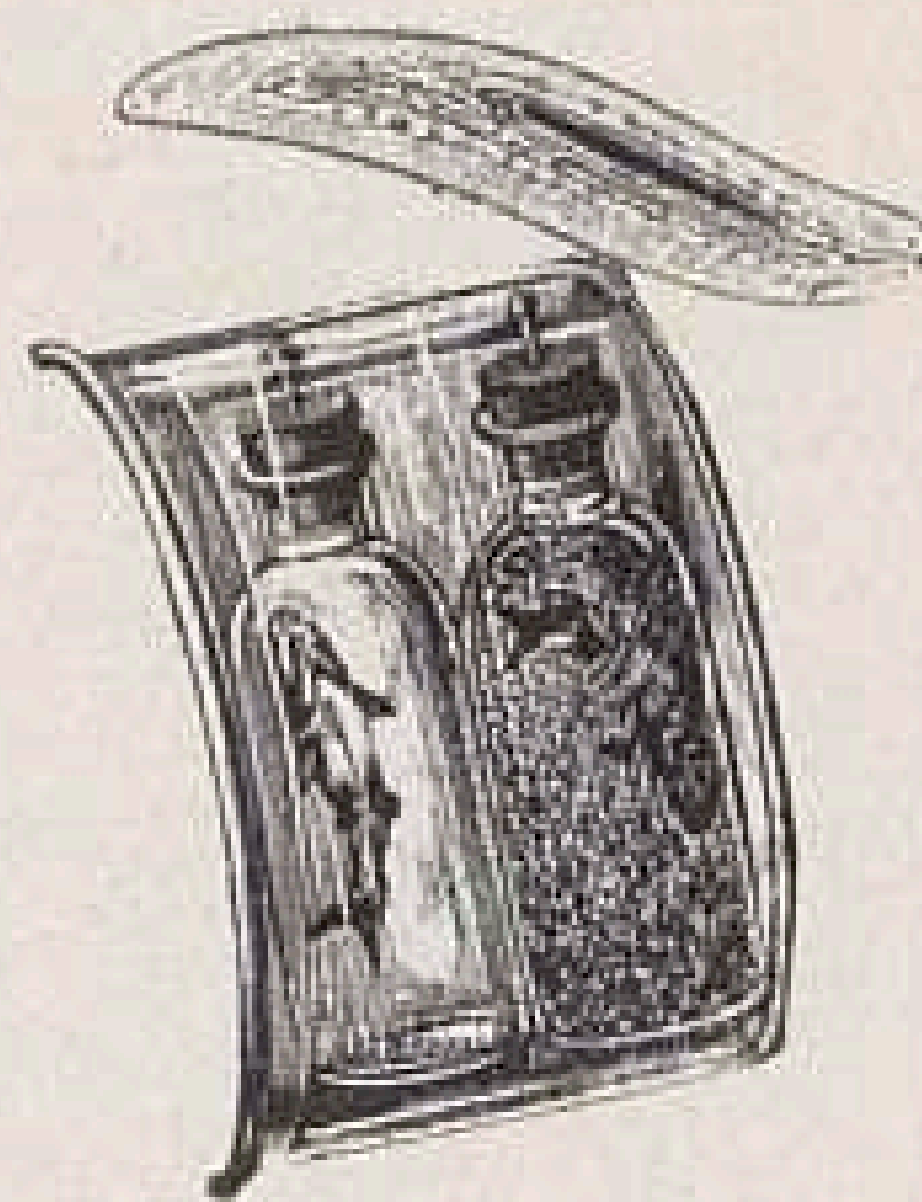
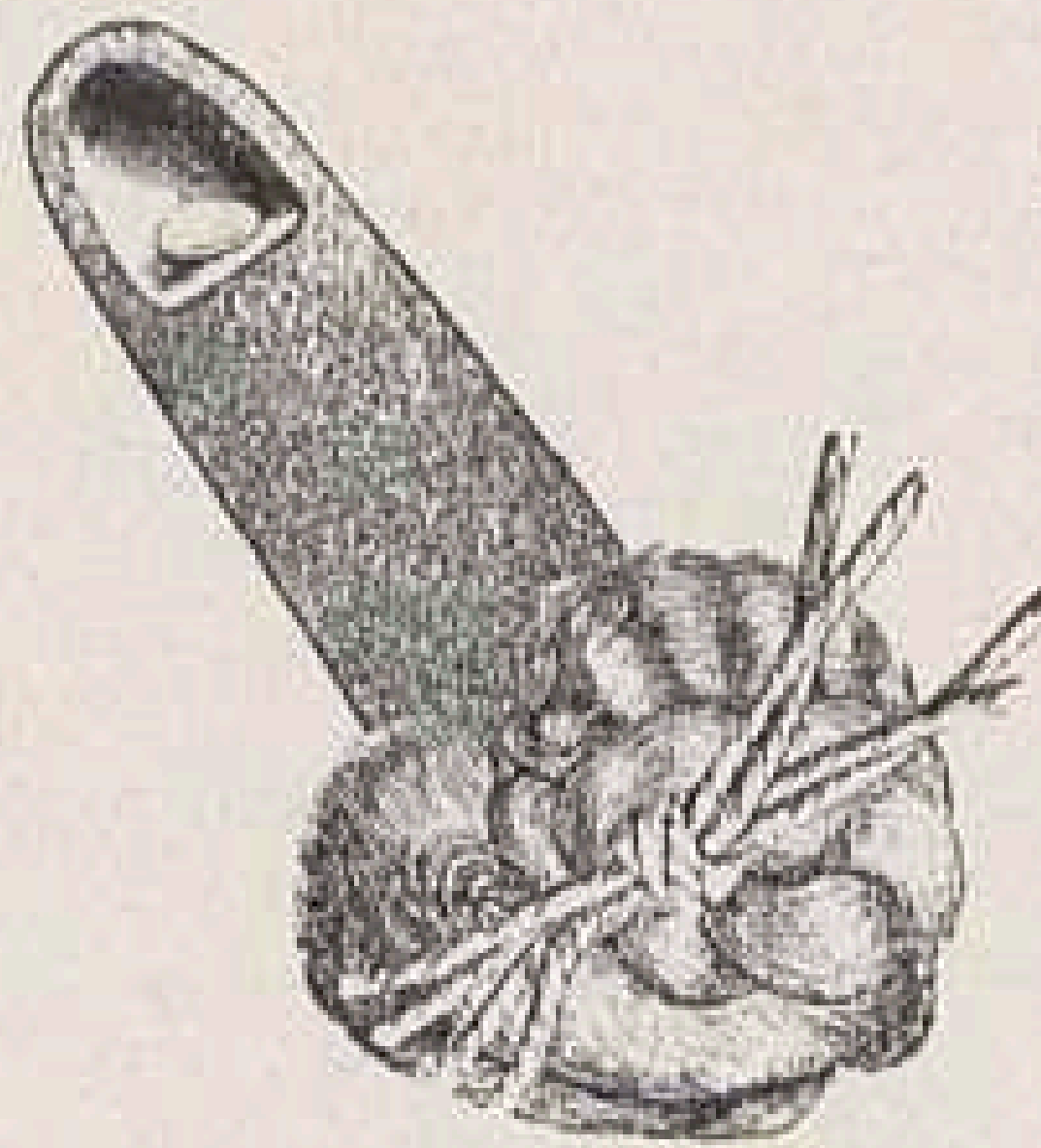
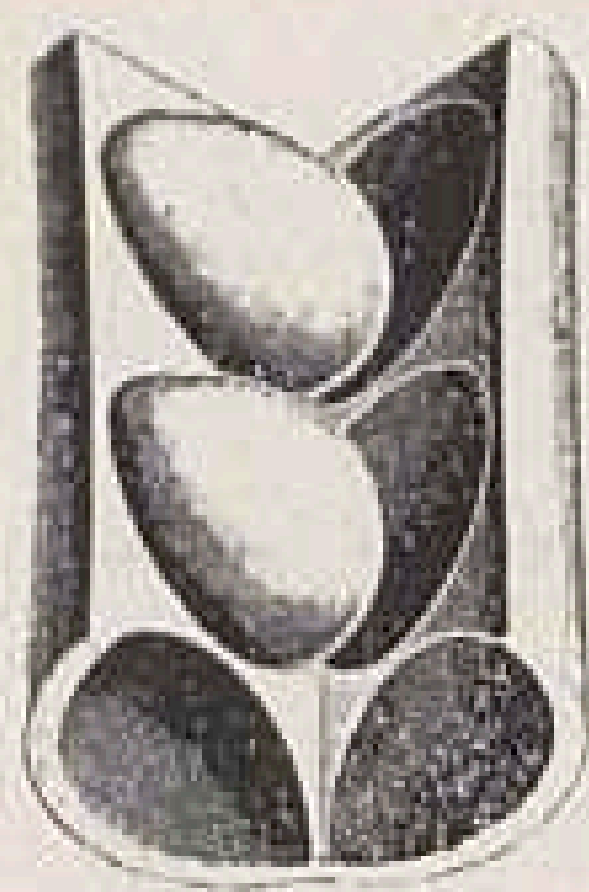


Couronnée de mes yeux
 Voici la tête la plus précieuse
 Elle apparaît petite elle est jeune
 Nous sommes face à face et rien ne nous est invisible
 Délire perpétuel nous nous sommes tout dit
 Et nous avons tout à nous dire

Cambrée câline tu vacilles

Dans notre miroir au cœur double
 Nos désirs vont bâtir ton corps
 En faire la soif des oiseaux
 Un bateau de velours d'orage
 Un geyser de mains démentes
 Une arme contre l'habitude

Que pèse une vitre qu'on brise
 Les épis de ta nudité coulent dans mes veines
 Le souffle bref de l'ambre dans le vide
 Le frisson des sillons sur un abîme
 Le sang ne quitte plus sa proie
 Sa raison d'être sans passé



Toute ma confiance
A celle qui mentait à la multiple
A bout de souffle elle m'accorda la vérité
La vérité que je lui apprenais
La triste et douce vérité
Que l'amour est semblable à la faim à la soif
Mais qu'il n'est jamais rassasié
Il a beau prendre corps il sort de la maison
Il sort du paysage
L'horizon fait son lit

Comment ma vie disait-elle
Une autre ai-je été moi-même
Qui dans la vie qui en moi-même
Et moi les autres
Pourtant mon corps mon visage mes yeux
Ce que j'ai vu
Ou bien ce que les autres ont vu
Ce que tu vois

J'ai vu le soleil quitter la terre
Et la terre se peupler d'hommes et de femmes endormis

J'ai vu le sablier du ciel et de la mer se renverser
Le sablier d'une robe qui tombe
Et d'un corps nu qui se redresse
Porte ouverte dehors est roi
Il chante partout à tue-tête
Une vigne s'accroche au vent
Les murs sont chargés d'espace
De solitude transparente
J'ai vu une femme regarder son enfant nouveau-né
Comme une tuile enlevée d'un toit
Son enfant en progrès sur l'homme

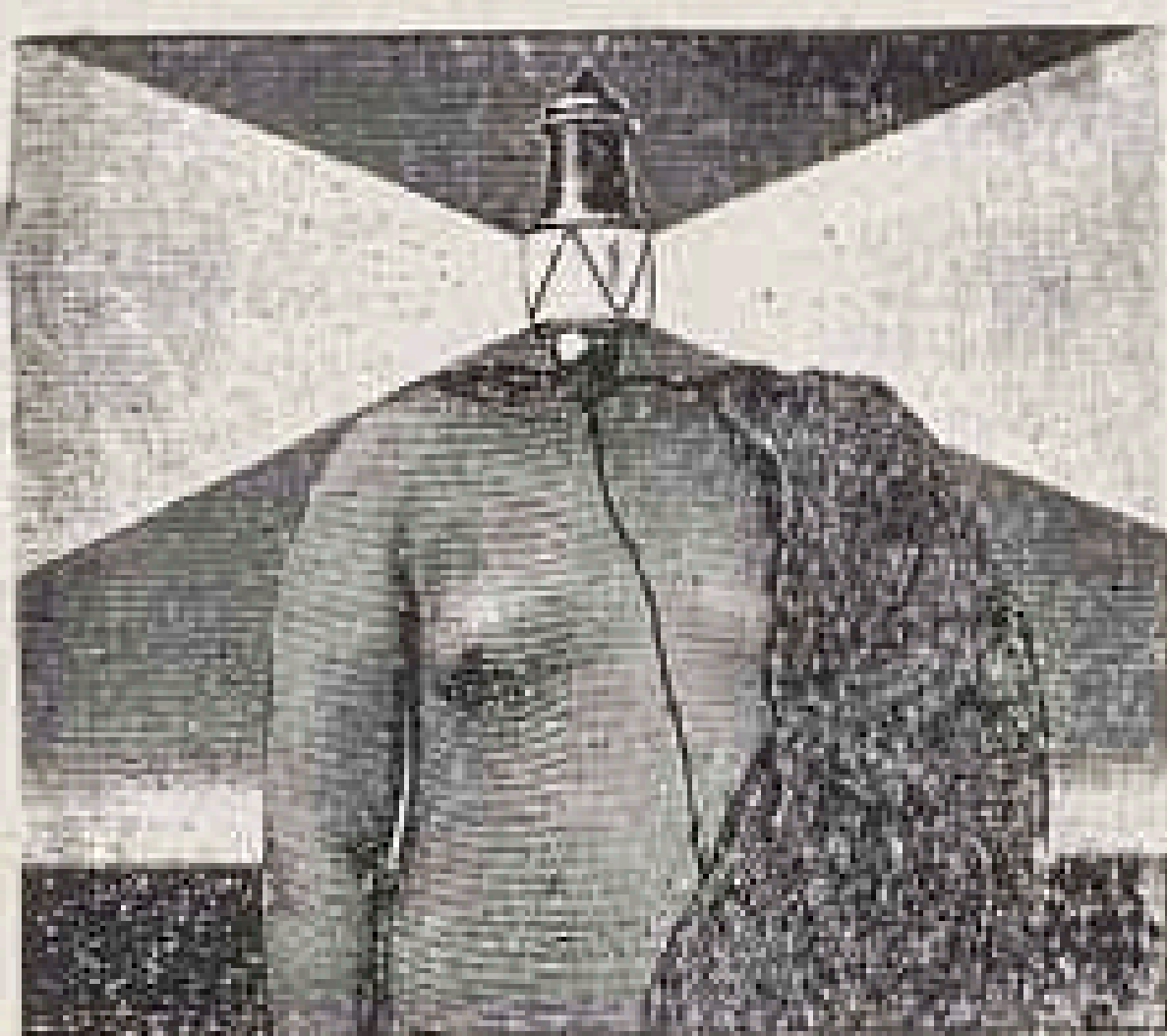
J'ai vu mon meilleur ami
Creuser dans les rues de la ville

Dans toutes les rues de la ville un soir
Le long tunnel de son chagrin
Il offrait à
Toutes les femmes
Une rose privilégiée
Une rose de rosée
Pareille à l'ivresse d'avoir soif
Il les priait humblement
D'accepter
Ce petit myosotis
Une rose étincelante et ridicule
Dans une main pensante
Dans une main en fleur

La peur la gêne la misère
De petits rires
Au lieu du rire passionné
Qui aurait permis de passer au lendemain
Toute les femmes aucune femme
Ce soir inépuisable
Le jour était une incennue
Ou une morte

Sur ses seins sur ses yeux on avait bâti
La ville lourde et laide
Sa chevelure un bouclier
Rompue éteinte
Sa chevelure toute une foule dispersée
Par l'horreur des rues inutiles

Et j'ai vu naître l'imperceptible
La nuit rêvée



Des couteaux si tranchants si forts qu'ils n'aient plus de poids
Eparpillés dans la mêlée étonnant les plus fatigués les plus fiers
Des couteaux comme des statues de la fureur
Comme des chasseurs sur les traces de mendiants immondes
Des couteaux comme des astres définitifs
Comme des barreaux de prison au vent

Des couteaux pour pleurer et pour ne plus jamais pleurer
Des couteaux pour aller à l'assaut du papier à fleurs de l'aube
Pour saccager les fondations de la vie blanche et noire comme un pain
Des couteaux comme un verre de poison dans l'haleine
Comme les bras nus d'un deuil éblouissant
Pour veiller l'agonie des déluges

Pour connaître la fin de l'absurde.

Paul ELUARD.

(Illustrations de MAX ERNST)

LE FIL D'ARIANE

Les manifestations les plus authentiques de l'esprit semblent vulnérables grâce à quelque défaut : on s'en débarrasse trop facilement; s'il intervient le plus léger grief sentimental, on les nie avec mépris ou indifférence.

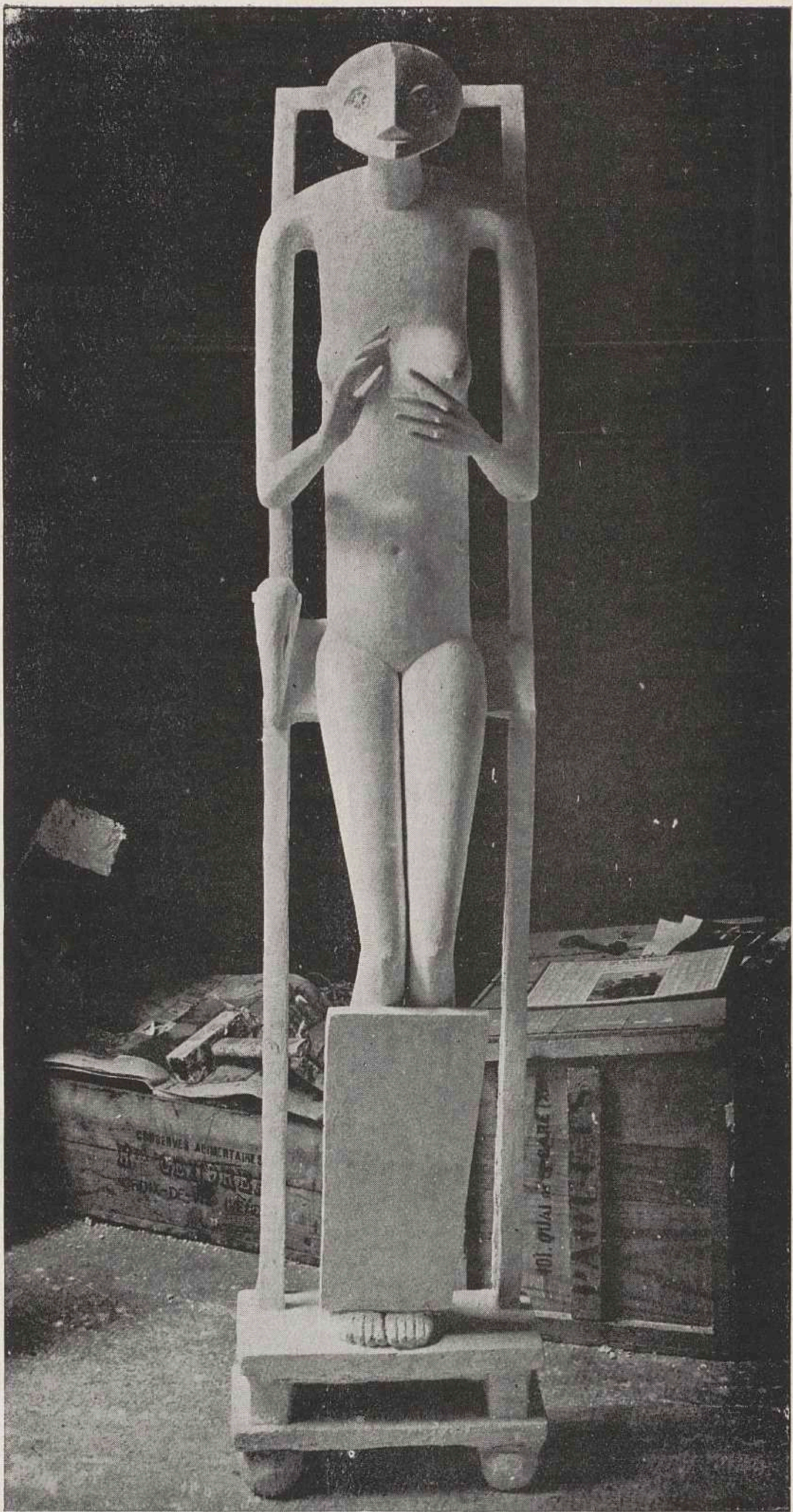
Pour l'effet poétique, la plupart du temps, son peu d'efficacité ne tient pas tellement à la pauvreté des mécanismes qui jouent qu'à sa faiblesse réelle. A la faveur d'un peu d'expérience cette faiblesse devient évidente et la déception toujours renouvelée qui l'accompagne. Elle s'aggrave encore dans la mesure où l'effet poétique se rapproche du plan de l'esthétique. Il ne s'agit qu'à de rares exceptions près, de mises en scène qui donnent l'illusion d'un contact avec le réel, mais ne rencontrent que le vide.

Mais *tenant pour réel* le fait poétique, si l'on essaye d'en découvrir *le sens*, voici une orientation nouvelle qui nous éloigne aussitôt de cette région stérile que l'esprit s'épuise à féconder. L'objet de la poésie deviendrait une connaissance des secrets de l'univers qui nous permettrait d'agir sur les éléments. Des opérations magiques deviendraient possibles. Elles satisferaient réellement ce désir profondément humain du merveilleux, que l'on a trompé par des miracles et à qui l'on doit tout récemment encore le succès de sordides apparitions.

Pour tenir compte sérieusement de ce désir, il faut renoncer une fois pour toutes à se contenter de subterfuges. Et la découverte d'un secret si beau soit-il ne devra jamais servir à la transformation facile de toutes choses en objets étonnants — pour le seul plaisir immédiat d'un effet poétique désormais sans vertu.

La réalité de l'élément qui nous livre son secret est bien le lieu d'où il ne faut s'écarter à aucun prix, c'est un point de repère.

René MAGRITTE.



ALBERTO GIACOMETTI : Personnage féminin

PHOTO DORA MAAR

Equation de l'objet trouvé

par

ANDRÉ BRETON

A la pointe de la découverte, de l'instant où pour les premiers navigateurs une nouvelle terre fut en vue à celui où ils mirent le pied sur la côte, de l'instant où tel savant put se convaincre qu'il venait d'être témoin d'un phénomène jusqu'à lui inconnu à celui où il commença à mesurer la portée de son observation, tout sentiment de durée aboli dans l'enivrement de la *chance*, un très fin pinceau de feu dégage ou parfait comme rien autre le sens de la vie. C'est à la recreation de cet état particulier de l'esprit que le surréalisme a toujours aspiré, dédaignant en dernière analyse la proie et l'ombre pour ce qui n'est déjà plus l'ombre et n'est pas encore la proie : l'ombre et la proie fondues dans un éclair unique. Il s'agit de ne pas, derrière soi, laisser s'embroussailler les chemins du désir. Rien n'en garde moins, dans l'art, dans les sciences, que cette volonté d'applications, de butin, de récolte. Foin de toute captivité, fût-ce aux ordres de l'utilité universelle, fût-ce dans les jardins de pierres précieuses de Montezuma ! Aujourd'hui encore je n'attends rien que de ma seule disponibilité, que de cette soif d'errer à la rencontre de tout, dont je m'assure qu'elle me maintient en communication mystérieuse avec les autres êtres disponibles, comme si nous étions appelés à nous réunir soudain. J'aimerais que ma vie ne laissât après elle d'autre murmure que celui d'une chanson de guetteur, d'une chanson pour tromper l'attente. Indépendamment de ce qui arrive, n'arrive pas, c'est l'attente qui est magnifique.

J'en avais passablement devisé la veille et l'avant-veille avec mon ami Alberto Giacometti, dont la sensibilité est à mes yeux sans égale, quand un beau samedi du mois dernier nous invita à porter nos pas vers Saint-Ouen où se tient le « marché aux puces » dont il a déjà été question dans *Nadju* (tant pis pour cette répétition de décor, qu'excuse la transformation profonde, constante, du lieu). Giacometti travaillait à cette époque à la construction du personnage féminin qu'on trouvera reproduit ci-contre et ce personnage, bien qu'il lui fût apparu d'un seul coup quelque temps auparavant et eût pris forme dans le plâtre en quelques heures, était sujet en se réalisant à certaines variations. Alors que le geste des mains et l'appui des jambes sur la planchette visiblement n'avaient jamais donné lieu à la moindre hésitation, que les yeux, le droit figuré par une roue intacte, le gauche par une roue brisée, subsistaient sans modification à travers les états successifs de la figure, la longueur des bras, d'où dépendait le rapport des mains avec les seins, la coupe du visage n'étaient nullement arrêtées. Je n'avais pas cessé de m'intéresser au progrès de cette statue qui, d'emblée,

m'était apparue comme l'émanation même du désir d'aimer et d'être aimé en quête de son véritable objet humain et dans sa douloureuse ignorance. La fragilité même, l'élan contenu, le côté tout à la fois pris au piège et rendant grâce par quoi m'avait si vivement ému l'aspect de ce gracieux être me donnaient à craindre — tant qu'il n'était pas encore parfaitement venu au jour — dans la vie de Giacometti toute intervention féminine comme étant de nature à lui porter préjudice. Cela, d'ailleurs, était si valable qu'une telle intervention, passagère, entraîna un jour un regrettable abaissement des mains, justifié consciemment par le souci de découvrir les seins et ayant, à ma grande surprise, pour conséquence la *disparition de l'objet invisible* mais présent sur quoi se centre l'intérêt de l'œuvre et que ces mains tiennent ou soutiennent. A quelques légers correctifs près, elles furent rétablies le lendemain à leur vraie place. La tête cependant, bien que cernée dans ses grandes lignes, définie dans son caractère général, participait presque seule de l'indétermination sentimentale dont je continue à penser que l'œuvre avait jailli. Toute soumise qu'elle était à certaines données imprescriptibles — vipérine, étonnée et tendre — elle résistait manifestement à l'individualisation, cette résistance, comme aussi celle des seins à la particularisation finale, se donnant pour raison avouée divers prétextes plastiques. Toujours est-il que le visage, si net, si flagrant aujourd'hui, était assez lent à s'éveiller du cristal de ses plans pour qu'on pût se demander s'il livrerait jamais son expression, cette expression par quoi seule pourrait se parachever l'unité du naturel et du surnaturel qui permettrait à l'artiste de passer à autre chose. Il manquait ici une assurance sur la réalité, un point d'appui sur le monde des objets tangibles. Il manquait ce terme de comparaison même lointain qui confère brusquement la certitude.

Les objets qui, entre la lassitude des uns et le désir des autres, vont rêver à la foire de la brocante n'avaient, ce jour-là, qu'à peine réussi à se différencier durant la première heure de notre promenade. Leur cours régulier n'était parvenu qu'à entretenir sans à-coups la méditation que ce lieu, comme nul autre, fait porter sur la précarité du sort de tant de petites constructions humaines. Le premier d'entre eux qui nous attira réellement, qui exerça sur nous l'attraction du *jamais vu*, fut un demi-masque de métal frappant de rigidité en même temps que de force d'adaptation à une nécessité de nous inconnue. La première idée, toute fantaisiste, était de se trouver en présence d'un descendant très évolué du heaume, à supposer que celui-ci se fût laissé entraîner à flirter avec le loup de velours. Nous pûmes, en l'essayant, nous convaincre que les œillères, striées de lamelles horizontales de même substance diversement inclinées, permettaient une visibilité parfaite tant au-dessus et au-dessous que droit devant soi. L'aplatissement de la face proprement dite en dehors du nez, qu'accentuait la fuite rapide et pourtant délicate vers les tempes, joint à un second cloisonnement de la vue par des lamelles perpendiculaires aux précédentes et allant en se resserrant graduellement à partir de ladite courbure, prêtait à ce haut du visage aveugle l'attitude altière, *sûre d'elle*, inébranlable qui nous avait

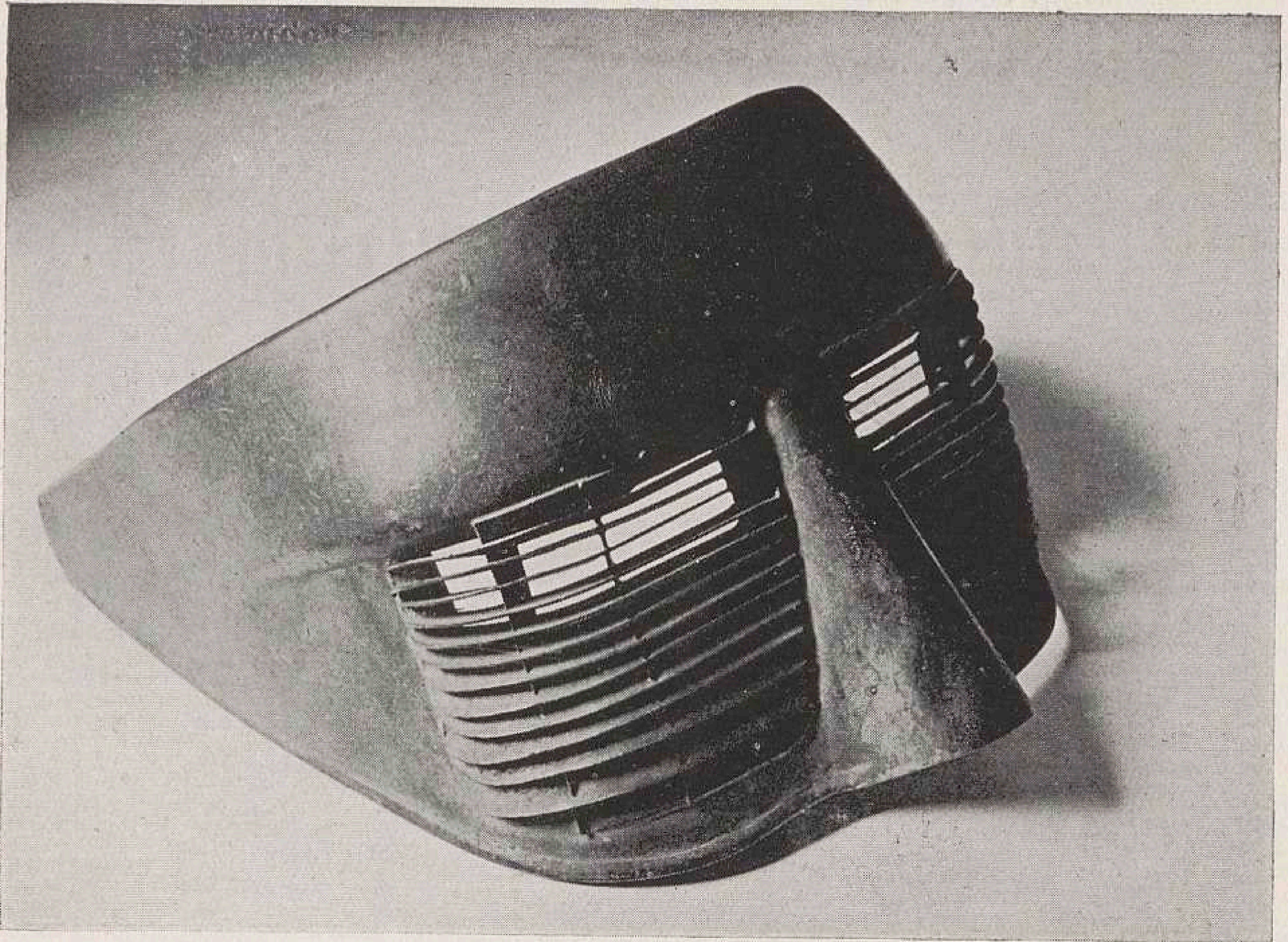


PHOTO MAN RAY

d'abord retenus. Bien que le caractère remarquablement définitif de cet objet semblât échapper au marchand qui nous pressait de l'acheter en suggérant de le peindre d'une couleur vive et de le faire monter en lanterne, Giacometti, pourtant très détaché en général de toute idée de possession à propos de telles choses, le reposa à regret, parut chemin faisant concevoir des craintes sur sa destination prochaine, finalement revint sur ses pas pour l'acquérir. A quelques boutiques de là, un choix presque aussi électif se porta pour moi sur une grande cuiller en bois, d'exécution paysanne, mais assez belle, me sembla-t-il, assez hardie de forme, dont le manche, lorsqu'elle reposait sur sa partie convexe, s'élevait de la hauteur d'un petit soulier faisant corps avec elle. Je l'emportai aussitôt.

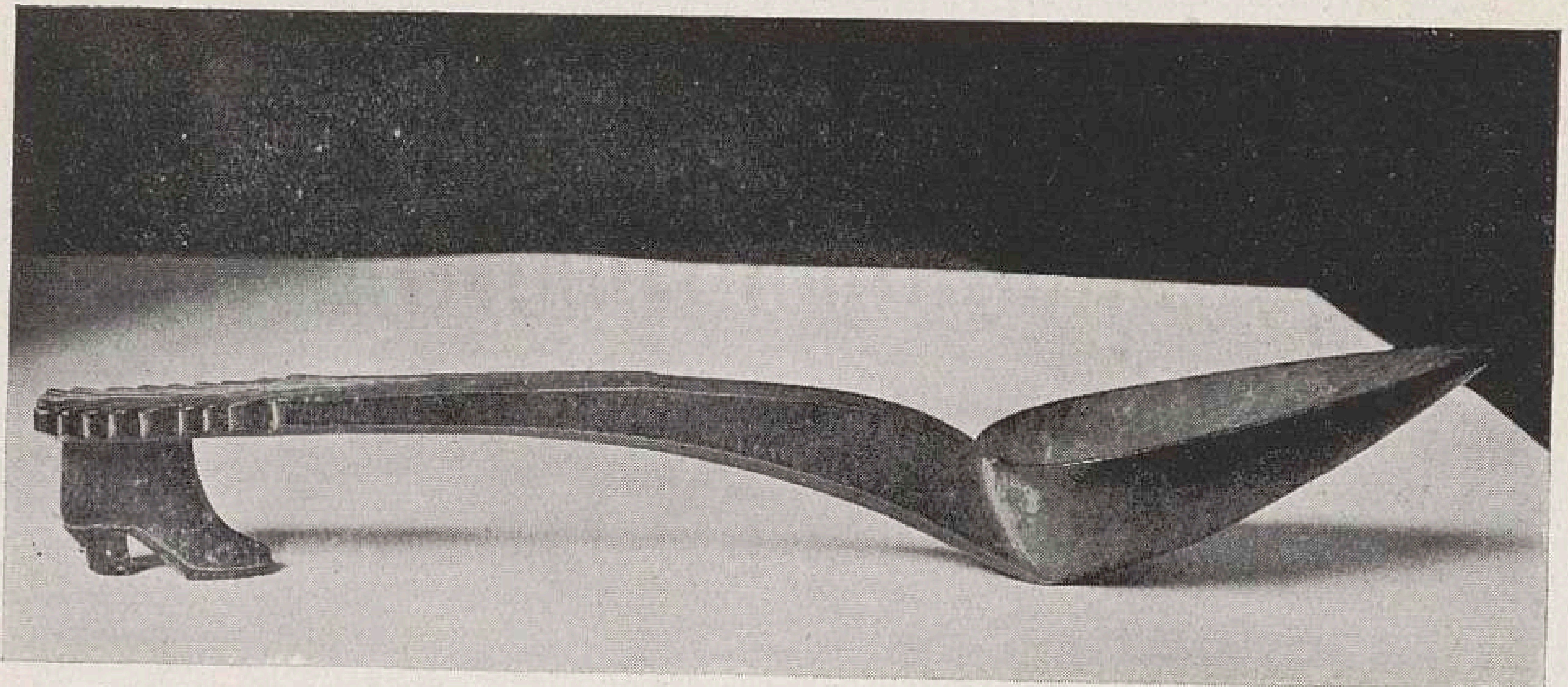


PHOTO MAN RAY

Nous débattions maintenant le sens qu'il convient d'attacher, si minimes puissent-elles paraître, à de telles trouvailles. Les deux objets, qu'on nous avait remis non enveloppés, dont nous ignorions l'existence quelques minutes plus tôt et qui nous imposaient avec eux ce contact sensoriel anormalement prolongé, nous ramenaient sans cesse à la considération de leur existence concrète, nous livraient aussi certains prolongements, très inattendus, de leur vie. C'est ainsi que le masque, perdant peu à peu ce que nous étions tombés d'accord pour lui assigner comme usage probable — ce doit être un masque allemand d'escrime au sabre — tendait à se situer dans les recherches personnelles de Giacometti, à y prendre une place analogue à celle qu'occupait précisément alors le visage de la statue dont j'ai parlé. Chose encore plus troublante, à pénétrer tout le détail de sa structure, il était en quelque sorte *compris* entre la tête reproduite dans le numéro 5 de *Minotaure*, dernière œuvre qu'il eût achevée et dont il se proposait de m'offrir un moulage, et ce visage demeuré à l'état d'ébauche. Restait, on l'a vu, à lever sur celui-ci le dernier voile : l'intervention du masque semblait avoir pour but d'aider Giacometti à vaincre, à ce sujet, son indécision. Il est à remarquer que la trouvaille d'objet remplit ici rigoureusement le même office que le rêve, en ce sens qu'elle libère l'individu de scrupules affectifs paralysants, le reconforte et lui fait comprendre que l'obstacle qu'il pouvait croire insurmontable est franchi (1). Une certaine contradiction plastique, reflet sans nul doute d'une contradiction morale profonde, observable dans les premiers états de la sculpture qui nous occupe, tenait, en effet, à la manière distincte dont l'artiste avait traité la partie supérieure — très largement par plans, pour fuir, je suppose, certaines précisions toujours accablantes du souvenir — et la partie inférieure — très dégagée, puisque sûrement méconnaissable — du personnage. Le masque, tirant parti de certaines ressemblances formelles qui les premières ont dû fixer l'attention (telles, pour l'œil, le rapprochement qui ne peut manquer de s'établir entre le treillis métallique et la roue) impose, dans les limites du moindre espace, la fusion de ces deux manières. Il me semble impossible de sous-estimer son rôle lorsque je me rends compte de la parfaite unité organique de ce frêle et mystique corps de femme que nous admirons aujourd'hui.

Cet essai de démonstration du rôle catalyseur de la trouvaille n'aurait à mes yeux rien de péremptoire si ce même jour, mais seulement après avoir quitté Giacometti, je n'avais pu m'assurer que la cuiller de bois répondait à une nécessité analogue, bien que, comme il s'agit de moi, cette nécessité me demeure à divers égards plus obscure. Mais le plus curieux — c'est de là que ma communication tire pour moi toute son importance — est que ces deux trouvailles que Giacometti et moi nous faisons *ensemble* répondent à un désir qui n'est pas un désir quelconque de l'un de nous mais bien un désir de l'un de nous auquel l'autre d'entre nous, en raison

(1). — Les Vases communicants, Ed. des Cahiers libres.

de circonstances particulières, se trouve associé. Je dis que ce désir plus ou moins conscient — dans le cas précédent la hâte de voir apparaître la statue toute entière telle qu'elle doit être — n'entraîne de trouvaille à deux, sans doute à davantage, qu'autant qu'il est *axé sur des préoccupations communes typiques*. Je serais tenté de dire que les deux individus qui marchent l'un près de l'autre constituent une seule machine à influence *amorcée*. La trouvaille me paraît équilibrer tout à coup deux niveaux de réflexion très différents, à la façon de ces brusques condensations atmosphériques dont l'effet est de rendre conductrices des régions qui ne l'étaient point et de produire les éclairs.

Quelques mois plus tôt, poussé par un fragment de *phrase de réveil* : « le cendrier Cendrillon » et la tentation qui me possède depuis longtemps de mettre en circulation des objets oniriques et para-oniriques, j'avais prié Giacometti de modeler pour moi, en n'écoutant que son caprice, une petite pantoufle qui fût en principe la pantoufle perdue de Cendrillon. Cette pantoufle je me proposais de la faire couler en verre et même, si je me souviens bien, en verre gris, puis de m'en servir comme cendrier. En dépit des rappels fréquents que je lui fis de sa promesse, Giacometti oublia sur ce point de me donner satisfaction. Le *manque* éprouvé réellement à plusieurs reprises, de cet objet, m'inclinait chaque fois à une assez longue rêverie, dont je crois dans mon enfance retrouver trace à ce même propos. Je m'impatientais de ne pouvoir imaginer concrètement cet objet, sur la substance duquel plane d'ailleurs par surcroît l'équivoque euphonique du mot « vair ». Le jour de notre promenade, il n'en était plus question entre Giacometti et moi depuis longtemps.

C'est rentré chez moi qu'ayant posé la cuiller sur un meuble je vis tout à coup s'en emparer toutes les puissances associatives et interprétatives qui étaient demeurées dans l'inaction alors que je la portais. Sous mes yeux il était clair qu'elle changeait. De profil, à une certaine hauteur, le petit soulier de bois issu de son manche — la courbure de ce dernier aidant — prenait figure de talon et le tout la silhouette d'une pantoufle à la pointe relevée comme celle des danseuses. Cendrillon revenait bien, du *bad* ! La longueur réelle de la cuiller de tout à l'heure n'avait plus rien de fixe, ne pouvait présenter aucun caractère contrariant, elle tendait vers l'infini aussi bien dans le sens de la grandeur que dans celui de la petitesse : c'est qu'en effet le petit soulier-talon présidait à l'enchantement, qu'en lui logeait le ressort même de la stéréotypie (le talon de ce soulier-talon eut pu être un soulier, dont le talon lui-même... et ainsi de suite). Le bois d'abord ingrat acquérait par là la transparence du verre. Dès lors la pantoufle au talon-soulier qui se multipliait prenait sur l'étagère un vague air de se déplacer par ses propres moyens. Ce déplacement devenait synchrone de celui de la citrouille-carrosse du conte. Plus loin encore la cuiller de bois s'éclairait, d'ailleurs, en tant que telle. Elle prenait la valeur ardente d'un des ustensiles de cuisine qu'avait dû manipuler Cendrillon avant sa métamorphose. Ainsi se trouvait spécifié concrètement un des

plus touchants enseignements de la vieille histoire : la pantoufle merveilleuse en puissance dans la pauvre cuiller. Sur cette idée se fermait idéalement le cycle des représentations et des recoupements. Avec elle il devenait clair que l'objet que j'avais désiré contempler jadis s'était construit hors de moi, très différent, *très au-delà* de ce que j'eusse imaginé, et au mépris de plusieurs données immédiates trompeuses. C'était donc à ce prix, seulement à ce prix qu'en lui, encore une fois, la parfaite unité organique avait pu être atteinte.

La sympathie qui existe entre deux, entre plusieurs êtres semble bien les mettre sur la voie de solutions qu'ils poursuivraient séparément en vain. Cette sympathie ne serait rien moins que de nature à faire passer dans le domaine du hasard favorable (l'antipathie dans celui du hasard défavorable) des rencontres qui lorsqu'elles n'ont lieu que pour un seul ne sont pas prises en considération, sont rejetées dans l'accidentel. Elle mettrait en jeu à notre profit une véritable *finalité seconde*, au sens de possibilité d'atteindre un but par la conjugaison avec notre volonté — dont l'atteinte de ce but ne peut uniquement dépendre — d'une autre volonté humaine qui se borne à être favorable à ce que nous l'atteignons. (Il n'est pas douteux, en particulier, qu'il faille voir là la cause profonde de l'attachement surréaliste au jeu des définitions, des suppositions, des prévisions : « Qu'est-ce que... Si... Quand... (1) » qui m'est toujours apparu poétiquement comme la plus fabuleuse source d'images *introuvables*.) Sur le plan individuel l'amitié et l'amour, comme sur le plan social les liens créés par la communauté des souffrances et la convergence des revendications, sont seuls capables de favoriser cette combinaison brusque, éclatante de phénomènes qui appartiennent à des séries causales indépendantes. Notre chance est éparse dans le monde, qui sait, en pouvoir de s'épanouir sur tout, mais chiffonnée comme un coquelicot en bouton. Dès que nous sommes seuls à sa recherche elle repousse contre nous la grille de l'univers, elle joue pour nous duper sur la triste ressemblance des feuilles de tous les arbres, elle vêt le long des routes des robes de cailloux.

André BRETON.

P. S. — J'achevais avant-hier cette communication quand le désir me vint de la faire suivre précisément, dans *Documents 34* où elle paraîtrait, d'une nouvelle série de ces questions et réponses (les secondes fournies en toute ignorance des premières) qui témoignât du fait que, mes amis et moi, nous n'avons aucune tendance à nous blaser, en particulier, sur ce système original de définitions. A vrai dire il me paraît secondaire de savoir si certaines des réponses en cause ne sont pas interchangeables : je ne me refuse pas à admettre qu'elles le sont et, par suite, je juge inutile de faire intervenir ici le calcul des probabilités. Pareillement il se peut qu'à défaut de la cuiller et du masque, d'autres objets découverts le même

(1). — Cf. *La Révolution surréaliste*, mars 1928; *Variétés*, juin 1929.

jour eussent été capables de remplir le même rôle. — Je consacrai une partie de l'après-midi d'hier à relever sur les documents en ma possession, les phrases qu'on trouvera plus loin sous le titre : « Le dialogue en 1934 ». Dans l'impossibilité matérielle où j'étais de les retenir toutes, force me fut, évidemment, de préférer celles-ci à celles-là. Malgré mon effort d'objectivité, je n'oserais prétendre avoir extrait le meilleur, ni le plus significatif. Une conversation, le soir même, avec Giacometti, put en effet me donner à penser que tout ce qui avait été omis ne l'avait pas été pour des raisons de qualité très valables. Revenant avec lui sur un des passages de ce qui précède, à savoir incapacité où j'étais, par suite du maintien de la *censure*, de justifier pleinement la nécessité pour moi, à ce moment, de la cuiller, je me souvins brusquement qu'une des définitions écartées par moi l'après-midi (comme trop compliquée, trop facilement pittoresque, me semblait-il) énumérait des éléments de nature, à première vue, disparate : des cuillers — et même de grandes cuillers — des coloquintes « monstres » et quelque chose sur quoi la mémoire me faisait défaut. Les seuls éléments connus dont il s'agit pouvaient suffire à me faire penser que je me trouvais en présence d'une figuration symbolique de l'appareil sexuel de l'homme, dans laquelle la cuiller tenait la place du pénis. Le recours au manuscrit, en vue de combler la lacune qui restait, m'ôta toute espèce de doute à cet égard : « Qu'est-ce que l'automatisme ? — Ce sont de grandes cuillers, des coloquintes monstres, des lustres de bulles de savon. » (On voit qu'à travers la persistance de l'idée déclinante de grandeur, le sperme était ce qui avait tenté de se détacher le plus longtemps à ma reconnaissance.) Il devenait clair, dans ces conditions, que tout le mouvement de mes réflexions antérieures avait eu pour point de départ l'égalité subjective : pantoufle = cuiller = pénis = moule parfait de ce pénis. Du coup plusieurs autres données de l'énigme s'illuminaient : le choix du verre gris comme matière dans laquelle pouvait être conçue électivement la pantoufle s'expliquait par le désir de concilier les deux substances très distinctes que sont le verre (proposé par Perrault) et le vair, son homophone, dont la substitution au premier rend compte d'une correction d'usage très significative (il est remédié, par là, à la propriété du verre d'être cassant et il est créé une ambiguïté supplémentaire favorable à la thèse que je défends ici. Il est à remarquer, d'ailleurs, que la fourrure de vair, lorsqu'elle n'était constituée que de dos d'écureuils, prenait le nom de *dos de gris*, ce qui ne va pas sans rappeler que, pour l'aînée de ses sœurs, l'héroïne de Perrault s'appelait *Cucendron*).

Je ne saurais trop insister sur le fait que la pantoufle de Cendrillon est ce qui prend, par excellence, dans notre folklore la signification de l'*objet perdu*, de sorte qu'à me reporter au moment où j'ai conçu le désir de sa réalisation artistique et de sa possession, je n'ai aucune peine à comprendre qu'elle symbolisait pour moi une femme unique, inconnue, magnifiée et dramatisée par le sentiment de ma solitude et de la nécessité impérieuse d'abolir en moi certains souvenirs. Le besoin d'aimer, avec tout ce qu'il

comporte d'exigence bouleversante au point de vue de l'unité (de l'unité-limite) de son objet ne trouve ici rien de mieux à faire que de reproduire les démarches du fils du roi, faisant essayer la pantoufle « la plus jolie du monde » à toutes les femmes du royaume. Le contenu latent, sexuel, est assez transparent sous les mots : « Que je voie, dit en riant Cendrillon, si elle ne me serait pas bonne »... « Il vit qu'elle y entrait sans peine et qu'elle y était juste comme de cire. »

La trouvaille de la cuiller qui, tout d'abord, ne me paraissait pas s'imposer au moment où elle se produisit, prend ainsi toute sa signification de *relation* entre deux êtres — rappelons-nous que Giacometti était alors en proie à un tourment très semblable à celui que j'avais enduré quelques mois plus tôt. Elle est le pont indispensable jeté entre nous sur le temps, pont qui relie le moment où je cherchais sans espoir l'être que je devais aimer et celui où il le cherche lui-même sans espoir. Pont de la sympathie et de la compréhension totales. Elle tend à parachever pour lui ce qui, on l'a vu, reste velléitaire dans la découverte du masque, à lui donner toute confiance, à le persuader que le *saut vital* ne peut manquer d'être en son pouvoir comme il a été en le mien.

A. B.

LE DIALOGUE EN 1934

M. F. et ANDRE BRETON

- | | |
|---|---|
| B. Qu'est-ce que la beauté? | M. Qu'est-ce que la jalousie? |
| M. C'est un cri aérien. | B. C'est un clairon sur une table servie. |
| M. Qu'est-ce que le mystère? | B. Qu'est-ce que le chiffre 7? |
| B. C'est le vent très fier dans un faubourg. | M. C'est un lit à colonnes avec un pendu. |
| M. Qu'est-ce que la solitude? | M. Qu'est-ce que le feu qui couve? |
| B. C'est la reine assise au pied du trône. | B. C'est un chat-huant suivi d'un cheval. |
| M. Qu'est-ce que la rencontre? | M. Qu'est-ce que le libertinage? |
| B. C'est un sauvage. | B. C'est l'endroit d'un pré où l'herbe devient tout à coup plus foncée. Cela se voit de loin. |
| B. Qu'est-ce que le blard? | B. Qu'est-ce que l'avenir? |
| M. C'est un roman noir. | M. C'est une chose à laquelle on ne pense pas assez souvent. |
| M. Qu'est-ce que l'adieu sans jamais se revoir? | M. Qu'est-ce qu'une route dans l'imagination? |
| B. C'est un marché d'esclaves qui s'étend à perte de vue. | B. C'est une pompe à roue vert clair qui n'a jamais servi. |
| B. Qu'est-ce que tout ce qui n'est pas? | |
| M. C'est le goût du pire. | |

- M. Qu'est-ce que le surréalisme?
 B. C'est un vieux couvert d'étain avant l'invention de la fourchette.
 M. Qu'est-ce que ne pas savoir?
 B. C'est un aigle aveugle guidé par sa proie.
 M. Qu'est-ce que la magie noire?
 B. C'est une portée de petits chats tachés de papillons.
 B. Qu'est-ce que la femme?
 M. C'est une étoile dans l'eau.

M. F. et PAUL ELUARD

- M. Qu'est-ce que l'angoisse?
 E. C'est une lampe qui file avec un bruit de rapière.
 E. Qu'est-ce que la volupté de vivre?
 M. C'est une bille dans la main d'un écolier.
 E. Qu'est-ce qu'un parapluie?
 M. C'est un oiseau bleu devenu noir.
 E. Qu'est-ce qu'écrire sans en rien savoir?
 M. C'est un linge de soie sur les yeux.
 M. Qu'est-ce que la folie?
 E. C'est un cœur tout à la pitié avec des parois de bois mort.

M. F. et BENJAMIN PERET

- P. Qu'est-ce qu'une ville incendiée?
 M. C'est un express fou.
 M. Qu'est-ce que la tête d'un homme?
 P. C'est un coup de matraque sur la tête.
 P. Qu'est-ce qu'un souvenir?
 M. C'est une robe légère sur un fauteuil.
 M. Qu'est-ce que vous cachez sur vous?
 P. C'est un feu de cheminée.
 M. Qu'est-ce que la rue?
 P. C'est un œuf frais.

ANDRE BRETON et PAUL ELUARD

- E. Qu'est-ce que l'armée?
 B. C'est un demi-soldat.
 B. Qu'est-ce que la raison?
 E. C'est un nuage mangé par la lune.
 B. Qu'est-ce que tu mets au dessus de tout?
 E. C'est l'oiseau-lyre.

ANDRE BRETON et
 ALBERTO GIACOMETTI

- G. Qu'est-ce que le violet?
 B. C'est une mouche double.
 B. Qu'est-ce que l'art?
 G. C'est une coquille blanche dans une cuvette d'eau.
 B. Qu'est-ce que ta tête?
 G. C'est la naissance des seins.
 B. Qu'est-ce que ton atelier?
 G. Ce sont deux petits pieds qui marchent.

ANDRE BRETON et BENJAMIN PERET

- P. Qu'est-ce que la jeunesse?
 B. C'est un filou.
 P. Qu'est-ce que la psychanalyse?
 B. C'est Castor et Pollux.
 P. Qu'est-ce que le « socialisme dans un seul pays »?
 B. C'est une charrette dans une ornière.
 B. Qu'est-ce que le travail?
 P. C'est l'exécution de Louis XVI.
 B. Qu'est-ce que tu as à dire de ta vie jusqu'ici?
 P. C'est un rat de cave.
 B. Qu'est-ce que tu aurais voulu être?
 P. C'est un papillon de nuit en plein midi.
 P. Qu'est-ce qu'Ubu?
 B. C'est du désordre.
 B. Qu'est-ce que la société?
 P. C'est de la moisissure.

ANDRE BRETON et YVES TANGUY

- B. Qu'est-ce que ta peinture?
 T. C'est une petite fumée blanche.
 B. Qu'est-ce que la Bretagne?
 T. C'est un fruit mangé par les guêpes.
 B. Qu'est-ce que tu préfères?
 T. C'est un reflet sur l'eau.
 T. Qu'est-ce que l'amour physique?
 B. C'est la moitié du plaisir.
 T. Qu'est-ce que la vieillesse?
 B. C'est un lâche.

HOMMAGE

par

MAURICE HEINE

Prince, ô très haut marquis de Sade...

Paul VERLAINE.

Le Sade que nous admirons,
ce n'est pas le marquis, mais le citoyen
qui, en mil sept cent quatre-vingt-treize,
déclare au Comité de Sûreté générale
que son bisaïeul fut un domestique,
reniant sa noblesse avec tant de fierté.

Le Sade que nous admirons,
ce n'est pas le colonel de cavalerie,
mais le juste qui note cette pensée :
*Les voleurs font en tuant pour voler
moins de mal que les généraux d'armée
qui détruisent des nations seulement par orgueil.*

Le Sade que nous aimons,
ce n'est pas le lieutenant général
aux provinces de Bresse et Bugey,
mais le délicat, sans nulle morgue,
qui nomme son valet *Monsieur le marquis*
et s'en fait appeler *Lafleur*,
lorsqu'il joue à pète-en-gueule avec les putains de Marseille.

Le Sade que nous aimons,
ce n'est pas le privilégié,
mais le libertin qui s'exclame,
quand le parlement d'Aix le brûle en effigie :
Foutredieu !
me voilà au point où je me voulais,

me voilà couvert d'opprobre et d'infamie,
laissez-moi, laissez-moi,
il faut que j'en décharge !
et qui le fait au même instant.

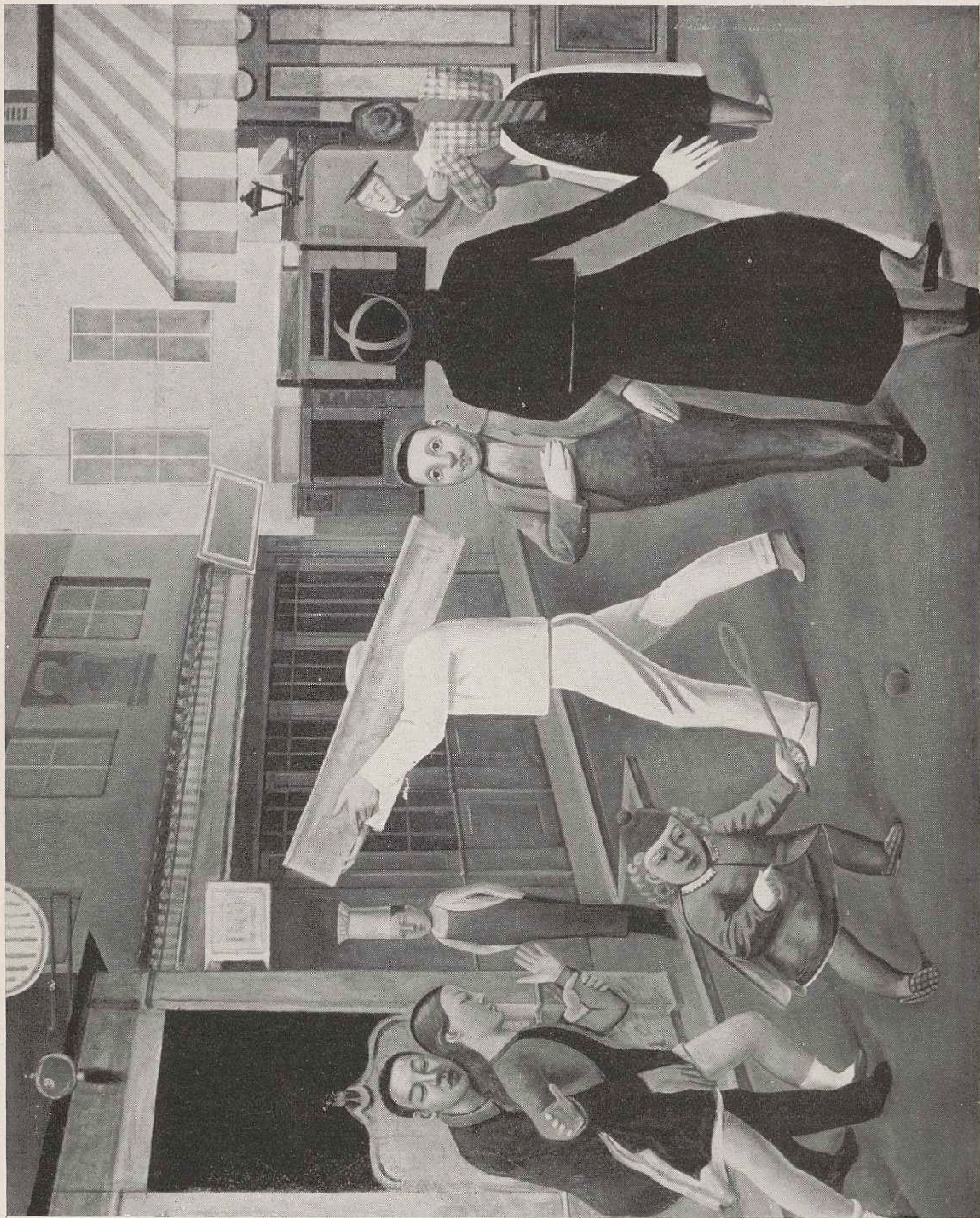
Le Sade que nous aimons,
ce n'est pas l'élève des pères jésuites,
mais c'est l'amant de sa belle-sœur,
le séducteur de l'exquise chanoinesse
qui l'aide à faire Dieu cocu par un inceste.

Le Sade que nous exaltons,
c'est l'emmuré de trente années,
le prisonnier d'Etat, captif de l'arbitraire
sous trois régimes qui lui volent sa liberté.
C'est le révolutionnaire
qui, le premier, crie au peuple la Bastille à prendre ;
c'est l'athée
qui brave Robespierre et son Etre suprême
au milieu de la Section des Piques
et jusqu'à la barre de la Convention ;
c'est le vieillard impénitent,
précipité dans l'asile des fous
et dont la raison froide affole à la fureur
ministres et préfets de l'épileptique Empereur.

Et c'est le moribond, fidèle à son *Dialogue*
avec le prêtre qu'il écarte.

Mais plus que le poète et que le philosophe,
ce que nous aimons et admirons en lui,
c'est le dompteur de la nature,
c'est l'agresseur des dieux,
le contempteur des lois,
le libérateur du sexe,
le rebelle,
Sade.

Maurice HEINE.
Avril 1934.



BALTHUS :
La rue.

POÈMES

par

BENJAMIN PÉRET

DÉFENSE D’AFFICHER

Non plus jamais les os du vent n’effraieront les vieilles horloges baillant
dans les boîtes à sardines

Non plus jamais les pieds de table ne prendront leurs jambes à leur cou
pour imiter les mouches

Non plus jamais les dents cassées ne feront de musique

Non jamais plus les miches de pain ne se promèneront nues

Non jamais plus les courants d’air ne donneront d’ordres aux statues de sel

Non jamais plus la barre d’appui ne sera un indicateur de chemin de fer

Non jamais plus ma moustache rasée ne repoussera au-dessus de l’œil de
mon voisin

Non jamais plus le bifteck ne sifflera son chien

Non jamais plus l’électricité de ma queue n’empêchera la foudre de tomber

Non jamais plus le métro ne demandera à boire par pitié

Non jamais plus les noyaux de cerises ne voleront de pissotières

car le moindre grain de poussière la puce qui cherche les oreilles oubliées
dans les taxis

les œufs durs qui savent si bien espionner par les trous de serrures

et ce qui reste de la muraille de Chine

sont là pour veiller aux traditions

et faire respecter les premières fraises

qui se regardent dans tous les miroirs

et seraient si heureuses de voir un veau pendu à l’étal

se jeter sur le boucher

et courir après sa peau qui serait si usée

qu’il verrait son frère au travers

BRAVES GENS

La querelle entre la poule au pot et le ventriloque

nous a valu un nuage de poussière

qui est passé au-dessus de la ville

en sonnait de la trompette

Il sonnait si fort que son chapeau melon tremblait

et que sa barbe se redressait

pour lui mordre le nez

Il sonnait si fort

que son nez s’est ouvert comme une noix

et que la noix a craché

bien loin
une petite étable
où le plus jeune veau
débitait le lait de sa mère
dans des bouteilles en peau de saucisson
vulcanisées par son père

A CELA PRÈS

Quelques petites pierres rectangulaires
se sont donné rendez-vous sur la langue d'un pompier
qui pour cela se croit un chêne
autant dire le père d'un trousseau de cochons
Mais le monde est si petit qu'un moustique y étoufferait
et la moindre goutte de rosée éprouve le besoin
de donner de grands coups de pied dans tous les sens
comme la moutarde
C'est ainsi que le chapeau melon grassex comme il convient
s'est réveillé un beau matin sur une tête de pierre
qui se grattait les dents avec un chien empaillé
mais quel chien
on aurait dit une lanterne vénitienne
demandant l'aumône à un chef de gare
une brouette appelant Pascal à la rescousse
un tremblement de terre hésitant entre Naples et Tokio
ou entre le premier et le cinquième étage
Et le verre blanc des bouteilles n'acceptait plus que le contact du vin rouge
à cause de la fièvre jaune qui soufflait dans ses doigts
un air à faire se dresser les cheveux de pierre
des navires en perdition à l'entrée d'un port
Mais le port a vu passer cette semaine un vent de sciure de bois
qui a rongé portes et fenêtres
et en a fait de gros volumes destinés aux loisirs des académiciens
qui ne voyagent que par petite vitesse
O vieille mousse des mâchoires d'âne
qu'on ne rencontre plus que dans les commodes Louis XVI

QUATRE A QUATRE

Meurtrie par les grandes grues électriques
la patte de mouche voyage cependant dans mon œil comme nul explorateur
Qu'il pleuve des sardines
ou vente à en tirebouchonner le Mont-Blanc
elle voyage sans se laisser arrêter par la tentation des parapluies fermés
vieux sabres de panoplie
qui ne savent plus que se moucher et éternuer
Se moucher et éternuer

en voilà une vie que n'envierait pas les carottes à la sauce blanche
ni l'herbe qui pousse entre les pavés bordés de dentellières
sournoises comme un œil derrière un lorgnon
comme un signal de chemin de fer qui passe du rouge au vert
sans plus crier gare
qu'un jardin public où se cache un satyre
Mais la patte de mouche ne demande rien à personne
car les professeurs ne craignent que les escaliers branlants
où le gaz réussit parfois à tuer son ennemi le rat
à coups de pierre comme un flic chassé à courre
et les étoiles qui effraient les poissons rouges
ne sont ni à vendre ni à louer
car à vrai dire ce ne sont pas des étoiles mais des tartes aux abricots
qui ont quitté la boutique du pâtissier
et errent comme un voyageur qui a perdu son train à minuit dans une ville
déserte aux becs de gaz geignant à cause de leurs vitres cassées
Même si le voyageur rencontre une femme nue marchant sur le bord du
trottoir
parce qu'entre les maisons et elle marche un troupeau silencieux
de crocodiles épouvantés par le feu de leurs pipes
et cherchant une église avec un large bénitier
même si le voyageur rencontre cette jeune femme
il n'évitera pas l'incendie d'un magasin de confectons
d'où s'enfuiront des milliers de puces qui seront considérées comme les
responsables du désastre
mais si le magasin brûle comme une lampe Pigeon
le voyageur se sentira consolé
et attendra
paisiblement
bêtement
amoureusement
courageusement
tristement
ou paresseusement
que sa barbe pousse pour se raser
et se fera une large entaille près de l'oreille
par où sortira prudent et inquiet
un petit lézard de verre
qui ne réussira jamais à retrouver le nombril de son maître
et se perdra dans la cheminée
où l'attendent pour lui faire un mauvais parti
l'épingle à cheveux l'épingle à chapeau l'épingle de cravate l'épingle de
nourrice
et cette brute de saladier écorné
qui serre déjà les poings

Benjamin PERET.

Moustiques domestiques demi stock



QUITTANCE
509

Neige
ROULETTE DE MONTE-CARLO
EMPRUNT DE QUINZE MILY
DEVISE EN 10 OBLIGATIONS

Rouge

OBLIGATION DE CINQ-CENTS FRANCS
AU PORTEUR 20%

- ROULETTE DE MONTE-CARLO OBLIGATION N° 2
Coupon d'intérêt de 25 frs
- ROULETTE DE MONTE-CARLO OBLIGATION N° 2
Coupon d'intérêt de 25 frs
- ROULETTE DE MONTE-CARLO OBLIGATION N° 2
Coupon d'intérêt de 25 frs
- ROULETTE DE MONTE-CARLO OBLIGATION N° 2
Coupon d'intérêt de 25 frs
- ROULETTE DE MONTE-CARLO OBLIGATION N° 2
Coupon d'intérêt de 25 frs
- ROULETTE DE MONTE-CARLO OBLIGATION N° 2
Coupon d'intérêt de 25 frs
- ROULETTE DE MONTE-CARLO OBLIGATION N° 2
Coupon d'intérêt de 25 frs
- ROULETTE DE MONTE-CARLO OBLIGATION N° 2
Coupon d'intérêt de 25 frs
- ROULETTE DE MONTE-CARLO OBLIGATION N° 2
Coupon d'intérêt de 25 frs
- ROULETTE DE MONTE-CARLO OBLIGATION N° 2
Coupon d'intérêt de 25 frs

ROULETTE DE MONTE-CARLO

Derniers modes d'excitation intellectuelle pour l'été 1934

par

SALVADOR DALI

Comment devenir anachronique ? J'ai déjà expliqué quelque part que l'« anachronisme » — ce mot destiné à prendre une signification de plus en plus ambitieuse et qui, selon moi, renferme à lui seul tout le sens du danger intellectuel — l'anachronisme, dis-je, ne serait que l'incarnation la plus exhibitionniste du « concret délirant » de chaque époque, lequel devient démodé d'une façon si truculente et substantielle qu'il nous apparaît tout de suite (il suffit d'un léger recul) sous l'aspect de l'« extravagant sensationnel », avec les caractères criards de l'« inouï », du « phénoménal », de l'« aveuglement impossible ». — Mais que cherchons-nous et qu'apprécions-nous le plus, nous surréalistes, sinon ces caractères criards de l'« inouï », du « phénoménal », de l'« aveuglement impossible » et qu'est-ce qui nous hante avec rage sinon ce qu'il y a de plus éphémère et d'instantané dans l'« extravagant sensationnel » ?

L'anachronisme est l'unique « constante imaginative » capable d'un perpétuel « renouvellement traumatique » grâce auquel il devient possible d'arracher des morceaux crus et vivants à cette chose dure et extrêmement compacte qu'est le brouillard sentimental avec lequel sont faites les joues mêmes du souvenir. — L'« anachronisme » est toujours un « cataclysme sentimental » pétilillant d'arrière-pensées de « peau nouvelle ». L'« anachronisme », loin d'être cette prétendue « chose empaillée » inutilisable que la pseudo-expérience intellectuelle croit inoffensive, la rejetant avec ironie dans la « chambre des débarras d'épèques », est au contraire une chose « vraie » et « vivante », une chose qui a de la chair et des os.

L'« anachronisme » est une chose profondément sanguinaire, profondément biologique et authentiquement spectrale à laquelle, ainsi que vous le savez tous par votre propre expérience vitale, il suffit qu'elle nous surprenne dans un moment de distraction sentimentale pour qu'elle nous laisse la marque, dans notre chair et dans nos souvenirs, des morsures réelles de la poésie et pour qu'elle nous arrache d'un coup de griffe de l'angoisse un des morceaux les plus nutritifs de notre anatomie intellectuelle, au point de laisser voir à découvert le blanc terrifiant de l'os pelé de notre propre mort. Et je puis vous assurer que lorsqu'une chose vous transperce jusqu'aux os avec une telle sauvage rapidité, il faut bien penser à de foudroyantes voracités imaginatives; dites-vous aussi et encore que de telles commotions transmises par la douleur doivent sûrement arriver jusqu'aux racines les plus

fines et les plus profondes de l'esprit humain. En dehors des grandioses et extra-rapides « anachronismes », cette chose que les esthètes appellent la beauté est là, elle est toujours là, immuable, elle ne se démode jamais, elle est toujours la même, bien identique à elle-même, bien portante, bien abstraite, bien coiffée, elle est éternelle, elle provoque comme le dit justement Ozenfant un « sentiment d'élévation », elle est bien panthéiste, bien confortablement catholique, elle est là; les surréalistes, eux, sont ailleurs. Ils savent depuis longtemps que derrière le « sentiment d'élévation », derrière l'« aviation » il y a tout court le phénomène de l'érection, et l'érection, elle, est aussi ailleurs.

Si vous voulez vous « conserver anachroniquement » autant qu'il est possible et souhaitable suivez de près les idées et les systèmes de Salvador Dali dont quelques-uns sont « à suivre ».

PROVOCATIONS PHILOSOPHIQUES

Paranoïa : Délire d'interprétation comportant une structure systématique.

Activité paranoïaque-critique : Méthode spontanée de « connaissance irrationnelle » basée sur l'objectivation critique et systématique des associations et interprétations délirantes. Exemple expérimental d'activité « paranoïaque-critique » : *Le mythe tragique de l'Angélu de Millet* de Salvador Dali, document d'une utilité certaine pour une imminente « Philosophie de la psychopathologie ».

*
* *

Peinture : « Photographie » à la main et en couleurs de l'« irrationalité concrète » et du monde imaginaire en général.

Sculpture : Moulage à la main de l'« irrationalité concrète » et du monde imaginaire en général.

*
* *

Mode. Maquillage. Coiffure. — Les tragiques anachronismes sado-masochistes des costumes modern' style réactualisent l'approche des costumes spectraux super-exhibitionnistes : maquillage rouge sang sous les aisselles, entre les doigts de pied; bouche décolorée en gris clair; coiffures anamorphiques.

*
* *

Anamorphe Conique : Reconstitution plane de la déformation reflétée dans un cône très lisse. Les meilleurs exemples datent de l'époque 1900.

Anamorphe psychique : Reconstitution instantanée d'un désir déformé par sa réfraction dans un cycle de souvenirs.

Exemple : reconstitution instantanée du désir de soif déformé par sa réfraction dans un cycle de souvenirs masochistes.

PLATS SANS LES PLATS DU JOUR

Omelettes fines herbes que des « douros » écrasent tendrement de leur poids; la monnaie d'argent est un peu salie par le jus jaune de l'ome-

lette, ce qui rend le douro doré, avec toutes les conséquences intra-utérines que l'on peut supposer. « *Rien de meilleur à manger qu'un douro doré* ». Aussi les omelettes sont-elles bonnes et belles à voir glisser sur des surfaces dépolies inclinées; elles portent toutes, bien entendu, un douro sur leur dos ce qui les transforme en omelettes « *aéro-dynamiques* ».

Absence pour le moment des œufs sur le plat sans le plat, que la faveur de l'omelette suffit à justifier.

*
* *

Cinéma. — Pour le cinéma on prendra un goût tout platonique pour une certaine abjection monotone et persuasive; de préférence, des films de « *ténors, exhibitionnistes, salivaires de langue et avec des dents éblouissantes* », genre Jean Kiepura. Il y aura aussi une grande réactualisation de costumes et de danses régionales : nouveau souffle tyrolien sur l'écran. Tout bon film comportera des « *visions typiques* » alternant avec le jeu des bons ténors. Tous les films interprétant le Barbier de Séville seront désirables, par principe.

GALA ET MOI

L'anachronisme le plus spectral de cet été sera celui de Gala et de moi, coiffés d'une « *barétine* » rouge, près du grand âne pourri fossile du Cap de Creus, etc., etc...

SALVADOR DALI,



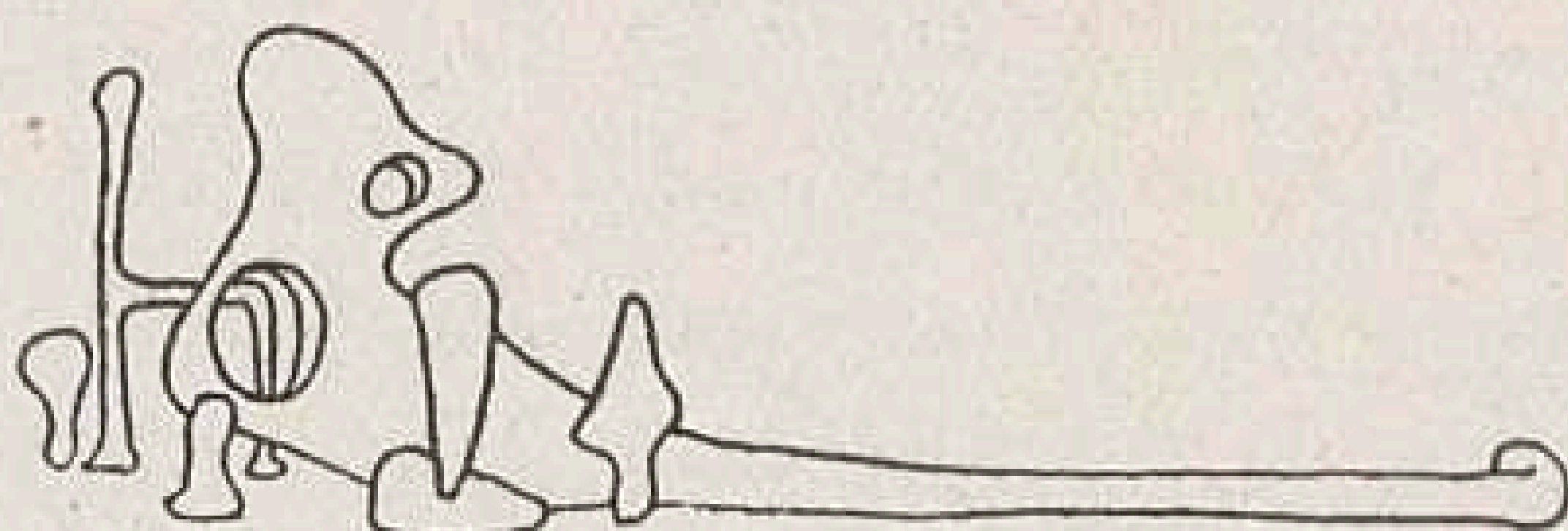
Cet anachronisme surabondant et spectral semble nous dire : « *As-tu été mort? Car je te vois briller l'os.* »

LE POIL DE LA BÊTE

(fragments)

par

GEORGES HUGNET



Les nuits et les villes dans leur repos déchiré,
sortir du sommeil et se présenter de face
aux amertumes, aux hallucinations, debout,
debout grandes panoplies de sable,
debout sculptures de poussière, meules d'os,
c'est l'ennui, c'est la face forgée,
images secouées sur les murs
dans la bassesse de velours des couchants,
images suspendues à d'aigres petits jours,
c'est la parole du désespoir, le réveil,
du moins j'en appelle à d'immenses rancœurs,
du moins je vois plus clair ce que la haine allume,
c'est aussi le désir nu sous son portique de fer,
la mesure du fond des larmes, sondage du vertige,
c'est la déchéance où le silex reprend son goût de feu et d'espoir,
la déchéance, tant d'ombres qui me poussent,
c'est ce quartier de viande debout sur sa faim,
cette insistance mnémotechnique d'incendie,
c'est toi, atavique et verticale,
toi, la révolte aux plus inoubliables veilles,
verre grossissant tombé sur le monde démesuré,
si vrai, petit, petit, immense,
à en avoir envie de vivre,
la pureté qui reprend le poil de la bête
à pleins cris, à pleins prodiges
dans une rue aux ruisseaux de sang et de brouillard
comme un glacier furieux dans cette nuit d'abandon
en attendant que d'éblouissantes voitures
traversent la ville dans un silence plus mortel encore,
c'est la clameur de sang et de glace,
si élancée, si certaine, si instantanée, cette main
de gel et de ravage

dans le feu qui la sacre
maniant le couteau coupeur de mémoires.



Mensongère détresse des jours qui se fanent,
toutes les expériences se soulèvent une à une
pour retomber une à une et plus tourmentées,
de plus en plus équivoques dans leurs arguments.
D'amères rancœurs se dévoilent sous la pluie oublieuse,
les vergeures du temps, la respiration soyeuse de cette pluie
inlassable, perpétuelle de générations en malheurs,
cloche de toutes les rancœurs si douces qui s'épousent.

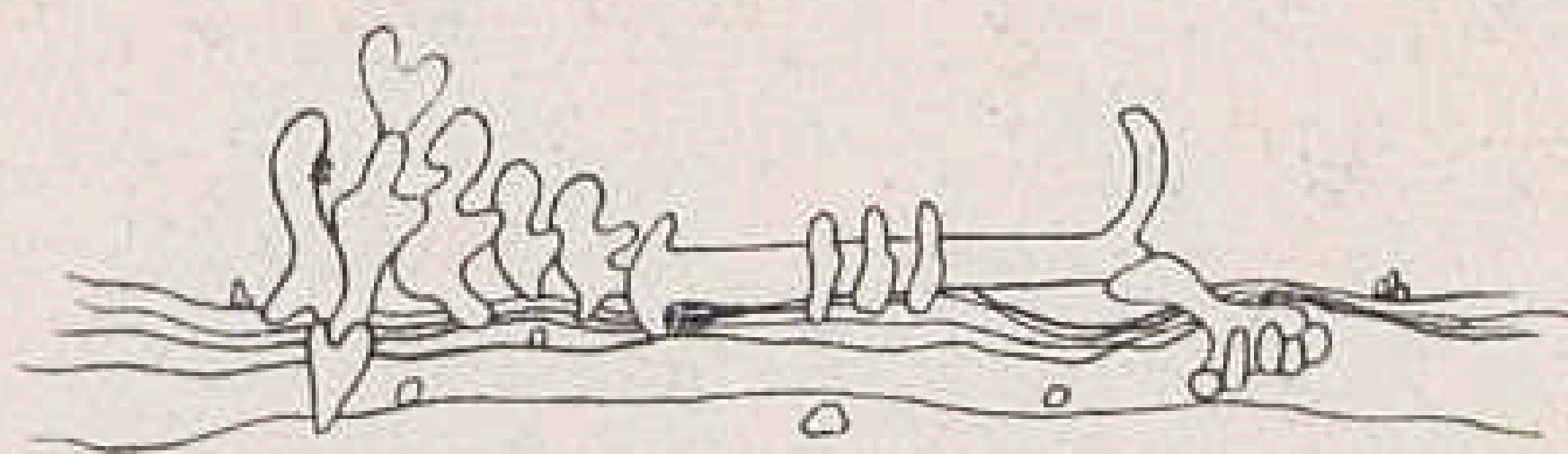
Si douces que tu t'y complais, toi, tes rognures d'ongles et toi,
homme revenu à toi, et de quelles hontes,
de quelles raisons impossibles, à navrer le ciel et les pierres.
Tes yeux pourrissent sur la pourriture, tu le sais;
tu le sais, tu pourris, ton regard pourrit, tes mains te le disent
qui caressent lâchement les pulsations de poussière
d'infinies destructions sur tant de solitude,
ta rancœur ne balbutiant que les plus neutres soucis.



Mensongère détresse du regard désertique,
homme assoupi dans le consentement de tes flétrissures,
est-ce là ce que tu retires de la solitude ?
La mort n'a-t-elle frémi que dans ta peur et dans ton angoisse ?
La vie et la mort ne t'ont-elles appris que la mort ?
Sollicité d'en finir, que diras-tu de ta réalité qui se brise là
devant le plus médiocre espoir, la plus médiocre survivance,
homme lâche, pratique si peu pratique ?

Les mots t'abandonnent, tu te perds,
acteur, tu n'as jamais compris ton rôle.
Des paroles te reviennent de loin, tu les répètes.
Elles ne disent plus rien et tu n'entends rien.
A travers le temps, les voix ne t'arrivent pas.
Tu te laisses vivre bien emmitouflé dans les ordures.

Car ce ne sont pas les ordures qui manquent à ta vie,
ni à la vie de partout, si tu pouvais voir autour de toi.



Mais ta propre odeur de pourriture t'empêche de sentir.
Confortable imbécile, protégé par tes institutions,
savoure les derniers mots sur la lisière de la haine :
il y a le printemps de la nuit sourdement qui éclate.
A cause de si singuliers échos dans nos obsessions,
au nom de l'honneur et du déshonneur, pour flétrir la justice
de tous ces ignorants, de toutes ces paternes belles âmes,
devant tant d'indifférence arpentée si souvent,

au nom des cuisses estivales de la femme aimée,
au nom de tout ce qui s'enfuit avec les jours,
au nom de cette terreur qui doit répondre à tant d'autres,
au nom de ces dents qui poussent dans nos gencives de loups,
au nom de cette impatience de silex des premiers âges,
de cette frénésie humainement impossible à retenir,
j'en appelle à l'insurrection, chevaliers d'insurrection,
tueurs des mélancolies au chaud dans le luxe des plus touchantes pudeurs.

Georges HUGNET.



MÉRET OPPENHEIM

Tête de noyé
(3^{me} état)

TANDIS QUE LA POINTOLLE SE VULCANISE LA BAUDRUCHE

par RENÉ CREVEL

L'Etat est le produit et la manifestation de l'antagonisme inconciliable des classes. L'Etat apparaît là où les contradictions de classes ne peuvent être objectivement conciliées et dans la mesure où elles ne peuvent l'être. Et inversement : l'existence de l'Etat prouve que les contradictions sont inconciliables.

LÉNINE : L'Etat et la Révolution

Août-septembre 1917 - veille d'Octobre.

Dans l'administration des P. T. T., à la suite d'un nouveau décret loi, nul ne pourra désormais prétendre à certains postes, s'il n'a fourni un certificat policier de « Loyalisme » c'est-à-dire s'il n'a purement et simplement renoncé à son droit de grève.

LES JOURNAUX : 29 avril 1934.

Dialectique de la putréfaction : ce qui est carié jusqu'à la pulpe de la moëlle a revêtu sa plus impitoyable carapace d'artériosclérose. Des cascades de glouglous se répercutent, se répondent, se confondent en échos informes à l'angle obtus des crânes que la hargne a blindés, reblindés, surblindés. Les viscosités à sourires de provocation nationale ne se résignent point à tourner en eau de boudin. La bourgeoisie sue la peur. Or, une goutte de peur, c'est un océan de férocité. Ce qu'il y a de plus caduc, de plus sournois, de plus taré se fait chien de grande chiennerie. Et certes non pour se contenter de montrer les dents. A même les gencives de la décrépitude, les râteliers rêvent tout haut de morsures à l'emporte-pièce. Les exploiters et leurs valets cherchent par quels moyens retarder et ensanglanter le bond en avant, la Révolution qui doit mettre le prolétariat et, avec le prolétariat, l'humanité toute entière dans le juste chemin de son devenir. Les fascismes mitoyens leur donnent des leçons. De Goering, de Goebels, d'Hitler, ils ont appris déjà comment et à quelles fins se servir de la T. S. F. Devant le microphone pour ne pas abîmer le masque de trêve, chaque bedaine a décidé de se faire ventriloque. Du nombril qui lui sert d'oreille, ça s'écoute croître et enlaidir. La grande presse amplifie cette jolie musique intérieure. Dans les quartiers de résidence, il n'est pas un immeuble à gros loyer qui n'offre gracieusement son éléphantiasis en miroir à la bouffissure capitaliste. Et cette bouffissure au minois de poisson-scie, elle a réussi le pa-

radoxal miracle d'être à la fois molle et pointue, si pointue, si molle qu'elle mérite d'être à jamais baptisée « pointolle ».

La Pointolle. Nous vivons les beaux jours, les derniers jours, les derniers beaux jours de la pointolle. Pour son chant du cygne, elle ne demande qu'à faire sa Jeanne d'Arc ou sa putain du 2ème bureau.

En quête de colonne vertébrale, la pointolle, la bourgeoisie, ce magma parfumé au gougni-gougna, vient de ressusciter l'esprit de 1934. Croix de Feu, Action française, Solidarité refrançaise et tutti quanti, l'ensemble nous vaut une fameuse boule puante. Plus ça pue, plus ça gonfle. Mais surtout plus ça gonfle, plus ça pue. Les ondées, les éclaircies printanières faisantent ce bouquet d'œdèmes tricolores, au fur et à mesure qu'elles s'épanouissent.

La pointolle n'arrête pas de se vulcaniser la baudruche. Elle a du bien au soleil et phlegmons sur rue. Et quels phlegmons, des blocs de phlegmons, hauts, larges, épais, si hauts, si larges, si épais que toute l'ouate, tout le taffetas gommé, tout le crêpe velpeau des officines à hypocrisie ne suffiraient à panser une seule de ces façades que boursofflent le délétère et le nauséabond. Elles finiront bien par crever, les somptueuses ordures en peau de maison, ces gangrènes gazeuses, ces montgolfières des lèpres effervescentes dont le troupeau enfle, les pieds pris à la glu du macadam. Elle crèveront comme crèvera la pointolle et tout ce qui la champignonne et la maquereaute. En attendant la pointolle sabre et goupillonne, mieux que de plus belle. Mais aussi elle gé-

mit, elle implore. Elle regrette son passé et commence à comprendre que la stabilisation dont le rythme va s'accéléralant sans cesse. Au cours des années « 20 » la vieille saleté s'était vue repeinte à neuf. Française donc née maline (puisque le français né malin inventa le vaudeville) la forcenée n'avait que mépris pour la très classique danse sur le non moins classique volcan. Abrisée derrière des monceaux d'affiquets et de bimbeloterics, elle jouait aux arts décoratifs. En bordure de Seine, avec des vieux torchis, elle s'essayait à créer un style nouveau. La ministère des fliqueries étrangères, les Invalides, leur caserne, leur musée de la grande vacherie, le très pieux quartier du Gros Caillou en fait et en symbole, limitaient le marais offert aux moustiques de l'esthétisme sur la bourbe de cartons-pâtes, sur des tarabiscotages par trop paludéens la pointolle avait répandu en photogéniques — mais aussi vains que photogéniques — flots d'ocre une teinture d'iode préventive. Aujourd'hui, elle n'en pourrait pas moins bel et bien, elle qui n'a su construire que des hostellerics, des casinos, des villas, des palaces, des palais faits vraiment de boue et de crachat. Mais (toujours la dialectique de la putréfaction) à cette heure, la voici toute à des petits travaux d'agrément sur acier trempé. Elle se sait condamnée. Nouvelle mère Ubu, avant de crever, elle voudrait, par la faim, par le fer et par le feu, tuer tout le monde, le monde qui n'en peut plus, qui n'en veut plus.

Les mâles de la pointolle, les coffres-forts à deux pattes jouissent de leur reste. Ils jouissent avec accompagnement de Marseillaise. Un hymne national, il leur faut un hymne national pour se justifier, se donner du cœur au ventre, aller, venir, glapir, éructer, menacer, provoquer assassiner. Entre deux décrets-lois, l'opinion publique est priée de s'attendrir sur la bibliothèque de Tournefeuille de rose. Et surtout, prière de ne pas oublier les succès de Tardieu, au Concours général, du temps qu'il n'était qu'un pucelet de petit requin. Tout autant que les exploits de leur flicaille, tout autant que les matraques et les fusillades, tout autant que les dernières créations des marchands de canons et de gaz asphyxiants, nos squales ministériels apprécient le miel de l'Hymette, la culture

classique et les fleurs de rhétorique. Alors vite, vite *En robe des champs*. M. Delteil, M. Delteil soi-même, M. Delteil soudain ressuscité vous convie à descendre au salon dans vos plus agrestes atours, putains des lettres françaises. Ecoutez-le, vous réussirez. Il a su charmer les maquerelles du *Prix Fémina Vie Heureuse*. Vie heureuse, bonheur de vivre, *Encore un instant de bonheur*. C'est M. de Montherlant qui soupire, c'est M. de Montherlant qui fait sa Dubarry, après avoir troqué sa robe des champs de bataille contre une robe des champs marocains, algériens, tunisiens. Entre l'ossuaire de Douaumont et l'Afrique de Lyautey, ses bucoliques gambades l'ont conduit à l'Ecole de guerre. Il y a fait halte pour un bijou de conférence aux professionnels de la tuerie. La France officielle tient à lui rendre sa politesse. On organise une grande séance à la Sorbonne. L'impérialisme se doit bien de couronner son chantre. Nous voici revenus au bon vieux temps du *Paradis à l'ombre des épées*.

Pour sa robe des champs, M. Delteil, lui, a dépecé son œuvre. Cousus de fil blanc, les bouts et morceaux de l'Arlequinade marient, dans une crasseuse harmonie, le francisme ordurier et la bondieuserie fanfaronne. Dès leurs titres et par leurs seuls titres, ils nous édifient ces bouquins dont l'auteur tira tout ce bric et ce brac. Je cite au hasard : *Le petit Jésus, Saint-François d'Assise, Les poilus, Jeanne d'Arc, le Vert Galant*. Sans conteste, pareille anthologie ne peut que devenir (et au plus vite!) le livre de chevet du colonel de la Rocque. Et d'ailleurs, dans un petit préchi-précha préliminaire, l'éditeur, moraliste de M. Delteil vante *ce temps où les notions de bonne foi, de naturel et de santé retrouvent place et honneur en France*. Voilà déjà tout un programme, le programme de la maison Grasset et d'autres grosses maisons d'édition, vieilles ou jeunes firmes bien pensantes, bien françaises et surtout bien capitalistes. Dès octobre dernier, dans l'immonde 1934 qui n'était encore qu'un répugnant petit 1933, M. Paul Morand sur l'autel St-Sulpicien des Plons-Nourrit, abjurait la turlupinade pour se convertir à la nécrophilie. Avec le zèle du néophyte, il réclamait des « *cadavres propres* ». La propriété n'était, sans doute, qu'une dernière concession à l'anglomanie. Il voulait des cadavres.

Il a été servi. M. Lebrun, cette sensitive, se garderait bien d'arrêter le couperet de la guillotine. Décidément, son septennat nous rajeunit de vingt ans. Nous pouvons nous croire encore à l'heureuse époque où M. Poincaré disposait du droit de grâce. Et il n'abusa point de cette prérogative présidentielle dont bénéficia une seule des femmes condamnées à mort par les conseils de guerre si élégamment désinvoltés. Tout porte à croire que cette femme, la Ducimetière, dut son salut à l'unique magie d'un nom bien fait pour charmer le Lorrain de la revanche fraîche et joyeuse.

À ce propos, plutôt que de nous égarer dans les arcanes de l'occulte, déplorons qu'une loi (qui finira bien par être rapportée, du train dont va le gouvernement de trêve) interdise aux membres des familles ayant régné en France de prendre part, dans la métropole et aux colonies, à ces jolis massacres organisés par l'impérialisme républicain. Ainsi, un être aussi bien doué pour la tuerie que le feu duc d'Orléans, au lieu de pouvoir tuer le boche, le bicot et le prolétaire, en a été réduit à chasser le papillon, la baleine bleue, le gorille, le mouflon, la panthère, le lièvre, l'éléphant, l'once, l'autruche, le tamanoir, le phoque, la cigogne, le crocodile, le rat, la loutre, l'ours de l'Himalaya, le boa, l'ornithorynque, le rhinocéros unicorne, le rhinocéros bicolore, la girafe, le bufle, le vampire, le colibri et l'hippopotame.

L'assassinat de tant d'espèces emplit quatre immenses salles d'un musée. Rue Buffon. Grâce aux progrès de la taxidermie, tous les cadavres sont photogéniques. Un tigre saisit à la nuque un éléphant. Un oiseau des Indes jaune et noir porte à son bec une libellule, comme n'importe quel garçon d'honneur un œillet à sa boutonnière. Dans un fouillis de palmes, un tigre mort-né se fait assez menaçant pour témoigner de l'audace cynégétique de Monseigneur. Tandis qu'on empaillait les animaux, on stérilisait les plantes, les herbes de leurs contrées originelles. De tout ce végétal pourtant bien desséché, de ces très fragiles papyrus, soudain, éclate, en parfums fétides, la lourdeur des humidités tropicales. Cet encens monte vers des narines de carton. Ainsi, pour des yeux de verre, aux murs de cette caserne sans fenêtre, se déroulent les films de l'Arctique,

du Nil, de la brousse. On pense aux séances de cinéma édifiant organisées, dans les prisons américaines, par les féroces, les niais bonnes âmes.

Férocité, niaiserie, nous y revoilà.

Si de la férocité à la niaiserie, ces deux pôles de leur péripatéticiennerie, en guise de méridiens, des écrivains lancent leurs grosses ficelles, c'est que la prostitution intellectuelle ne va jamais à son business sans s'être mise au goût du jour. Les Delteil, Montherlant, Morand et consorts n'attendront même pas de pouvoir invoquer l'excuse de cette nécessité qui, sous le règne du militaire contraindra, tôt ou tard, à se militariser les filles désireuses de ne point mourir de faim.

Parallèlement au prestige des aviateurs très haut bottés, la grande guerre vit éclore et croître l'usage putassier des très hautes bottes. L'exploiteur, le prostitué ne va pas se borner à exiger de l'exploitée, de la prostituée qu'elle se réduise à l'état de marchandise, mais encore, gare à cette marchandise si la matière ne s'en laisse point façonner. Inflexible dans son orgueil, le plus informe Jupiter de saindoux est toujours, selon la formule de Feuerbach, un objet psychologique pour lui-même, tandis qu'il ne voit jamais qu'un objet physiologique, un objet à pétrir, à modeler dans l'autre, celle qui partage son lit. Il y va d'un petit « *Je pense donc je suis* ». Et son « *pense* » l'on en devine la traduction à l'heure de la virilité glorieuse. De même que pour l'auteur du *Discours de la méthode*, les animaux, ainsi, pour le consommateur cartésien les créatures métamorphosées en bêtes à volupté ne sont que des machines, des mécaniques. Or, les machines n'ont pas fini de jouer des mauvais tours à l'homme. Celui-ci, en l'occurrence, entendait manœuvrer à son gré la femme, cette chose, sa chose. Or sa chose, cette chose, la femme devient la forme où et dont il va se modeler.

Il y a quelques années, à Berlin, au musée Hirschfeld, on voyait, documents et preuves à l'appui, comment, dès leur retour à la vie civile, d'anciens uhlands, du type le plus brutal, le plus soudard, le plus trousseur de filles, se trouvaient atteints d'étonisme. Ils échangeaient tunique, culotte et caleçons réglementaires contre corsage, jupe et

jupons. Et, paradoxe de paradoxe, nombre de ces colosses copiaient, dans leur vêtue féminines, certaines raccrocheuses qui, elles-mêmes, pour leur tenue de travail s'étaient inspirées du style le plus violemment soldatesque. Un lustre plus tard, les nazis avaient brûlé les précieuses collections d'Hirschfeld. Aujourd'hui, tous comme un seul homme, ils habillent leurs mollets de cuir fauve. Extatisme de l'habillement. Dans l'Allemagne hitlérienne, dans l'Italie mussolinienne, ceux qui s'opposent au bond en avant pour un retour en arrière jusqu'à la féodalité, ceux qui n'imaginent que pour inventer atrocités et méfaits dont taxer les communistes et leur reprocher, entre autres choses mensongères de vouloir réduire la diversité humaine à la monotonie, ceux-là, dis-je, se condamnent eux-mêmes et condamnent les autres à l'obsession de l'uniforme.

Sans doute la camisole de force nationaliste ou raciale va-t-elle comme un gant à la folie furieuse d'une classe qui voit, dans le fascisme, l'unique chance de survivre encore un peu à ses faillites et banqueroutes frauduleuses. Par la rigidité toute militaire de ses cadres, l'Etat ne cesse d'exaspérer les contradictions inconciliables. Le monde extérieur, le monde sert de bouillon de culture à ces délires que réfléchit, à la surface comme au plus profond de ses eaux, le miroir sensible et mouvant que nous appelons le monde intérieur.

Or, nous ne croyons pas à la génération spontanée des délires. Tout et tous obéissent à la grande loi d'universelle réciprocité. Un marxiste ne peut nier que, à la lumière des plus sombres folies, s'éclairent, donc se métamorphosent, les faits dont naquirent ces sombres folies.

Machine à réprimer et à comprimer, au sein des contradictions inconciliables, l'Etat, dans et par ses mesures les plus générales, jamais ne cesse d'être le responsable des refoulements les plus particuliers. Donc, réciproquement, rendre compte du particulier, ce sera dénoncer le général. Du fait, du seul fait qu'elle explique l'*individu actuel*, la psychanalyse est un réquisitoire contre la *société actuelle*, la société capitaliste qui en refusant à l'immense majorité des individus des conditions acceptables de vie matérielle, leur interdit le libre épanouissement de la vie psychique.

Les ennemis de Freud, ses ennemis de gauche et de droite aussi bien que ses disciples à la ferveur trop exclusive, tous ont une fâcheuse tendance à oublier que le plus grand psychologue des temps modernes n'a jamais accordé une valeur nouménale à l'inconscient, à ses manifestations. Comme toute autre science, sa science s'attaque à ce qui apparaît encore à l'état d'irrationnel, pour en faire un nouveau rationnel, un nouveau rationnel qui servira de chemin vers un nouvel irrationnel, qui lui-même...

Toujours, partout (et dans ses *Essais de psychanalyse appliquée* récemment traduits plus encore qu'ailleurs et jamais) Freud insiste sur la nécessité de considérer le contexte. Le déterminisme psychique est déterminé par d'autres déterminismes que, lui-même, à son tour, il va déterminer. Il s'agit de ne négliger aucun de ces liserons conducteurs qui peuvent nous aider à nous y retrouver dans l'enchevêtrement équatorial des déterminismes. Pas plus que les êtres, des choses, les mots qui désignent choses et êtres et les songes qui les relient ne sauraient être abstraits définitivement de l'ensemble, d'où, pour des nécessités d'analyse, il a fallu les extraire.

Dans *Dichtung und Wahrheit*, Goethe a osé écrire : *on peut tout affirmer lorsqu'on se donne la liberté d'employer et d'appliquer les mots d'une manière tout à fait vague, dans un sens tantôt élargi, tantôt rétréci, tantôt approché, tantôt lointain.*

Ici, par sa volonté même de confusionnisme, l'Olympien se précise. Son masque, l'olympianisme, ne cache plus mais accuse la mauvaise conscience de qui a voulu plus d'une fois détourner les mots à son profit, au détriment d'un temps, d'un lieu et de ses voisins dans ce temps, ce lieu.

Jamais (et surtout en France, pays de l'éloquence) on ne prend assez de précautions contre les spécialistes des précautions oratoires. Les escroqueries verbales vont de pair avec les autres.

Toujours la même Marseillaise : les enfants de la patrie, les fils de putains, les dignes rejetons de la république bourgeoise ont fait, d'un chant à l'origine révolutionnaire, l'hymne même de la provocation. Tel historiographe du fumier contemporain s'attendrait sur l'amour de petit dissentiment qui a servi de mouche aux touchantes con-

nivences de MM. Chiappe et Renard. Le premier, le César en peau de bourrique, ne partage point le culte que le second, le chancre mou à binocle, voue à Robespierre. Et pendant ce temps-là, M. Barthou, préposé aux fliqueries étrangères dans une quasi-dictature de grande fliquerie, M. Barthou, d'un œil, surveille les hypothèques de l'impérialisme français sur la Tchécoslovaquie des sokols et des gardes blancs, tandis que, de l'autre, il ose encore diriger une collection d'études historiques intitulées « *Les grands révolutionnaires* » où, récemment, a paru un ouvrage sur Marat. Et voilà comment nos saletés les plus salement officielles jouent de l'accordéon avec les plus propres des noms propres. Mais qu'importe, Robespierre demeure l'incorruptible et Marat le premier théoricien de l'insurrection armée. Cette priorité lui vaut, depuis bientôt un siècle et demi, la haine des historiens bourgeois. Elle lui vaut aussi l'admiration des historiens soviétiques, tous d'accord pour reconnaître un magistral essai de théorie de la Révolution dans les *Chaînes de l'esclavage*, ce livre dont Karl Marx annota le texte avec un soin extrême.

Si la France de 1934 voit ressusciter l'infect esprit d'union sacrée, ce n'est point par un barrésisme d'extrême gauche qu'il faut répondre au barrésisme de droite et d'extrême droite. Les intellectuels révolutionnaires ne doivent donc pas oublier que Marat est aussi l'auteur d'un *Essai sur l'homme* qui portait en épigraphe cette phrase de Jean-Jacques Rousseau : *La plus utile et la moins avancée de toutes les connaissances humaines me paraît être celle de l'homme*. Marat reproche à Racine, à Pascal, à Voltaire d'avoir fait de la connaissance de l'homme une énigme. L'effroi ravage les deux premiers. Comme l'esquimaux dont Lévy-Bruhl rapporte les paroles (*le Surnaturel et la nature dans la mentalité primitive*), comme tous les croyants, Racine, Pascal, eussent pu dire « *Nous ne croyons pas, nous avons peur* ». Mais qu'elle se fasse ironie pour cravater le cou décharné de l'agnosticisme voltairien, toujours et encore, quelle que soit la forme de son renoncement, la terreur devant l'énigme n'est jamais que l'expression variée, variable d'une seule et unique lâcheté intellectuelle.

Quand un poète aussi merveilleusement

sensible qu'Éluard s'écrie « *Il faut déshumaniser l'univers* », quand les écrivains révolutionnaires réunis au congrès de Kharkov s'accordent à reconnaître qu'un intellectuel ne doit jamais venir à la Révolution par humanitarisme, c'est que, d'abord, il faut nier les notions d'*humain*, d'*humanitarisme*, d'*humanisme* telles qu'elles ont cours dans une société bourgeoise à la fois pourrie de christianisme et peinturlurée de scepticisme. L'homme doit nier l'*humain*, l'*humanitarisme*, l'*humanisme* bourgeois, parce que cet *humain*, cet *humanitarisme*, cet *humanisme* nient l'homme. L'homme doit nier ce qui le nie. Ainsi, et seulement ainsi, par la négation de la négation, il s'affirme.

En vue d'une nouvelle affirmation, Marat requiert contre le régime, contre la religion. La rigueur qu'il apporte dans toute considération fait de lui le précurseur du socialisme scientifique. Dès son extrême jeunesse il a une activité — culturelle, dirions-nous aujourd'hui — qui va servir de fondement inébranlable à sa non moins inébranlable activité révolutionnaire. Ses recherches sur la lumière lui valent d'être salué comme un nouveau Newton. Il soigne ses malades à l'électricité. Il dresse un *plan de législation criminelle*.

Ce dernier travail nous semble témoigner d'une préoccupation qui ne saurait jamais cesser d'être actuelle en période pré-révolutionnaire.

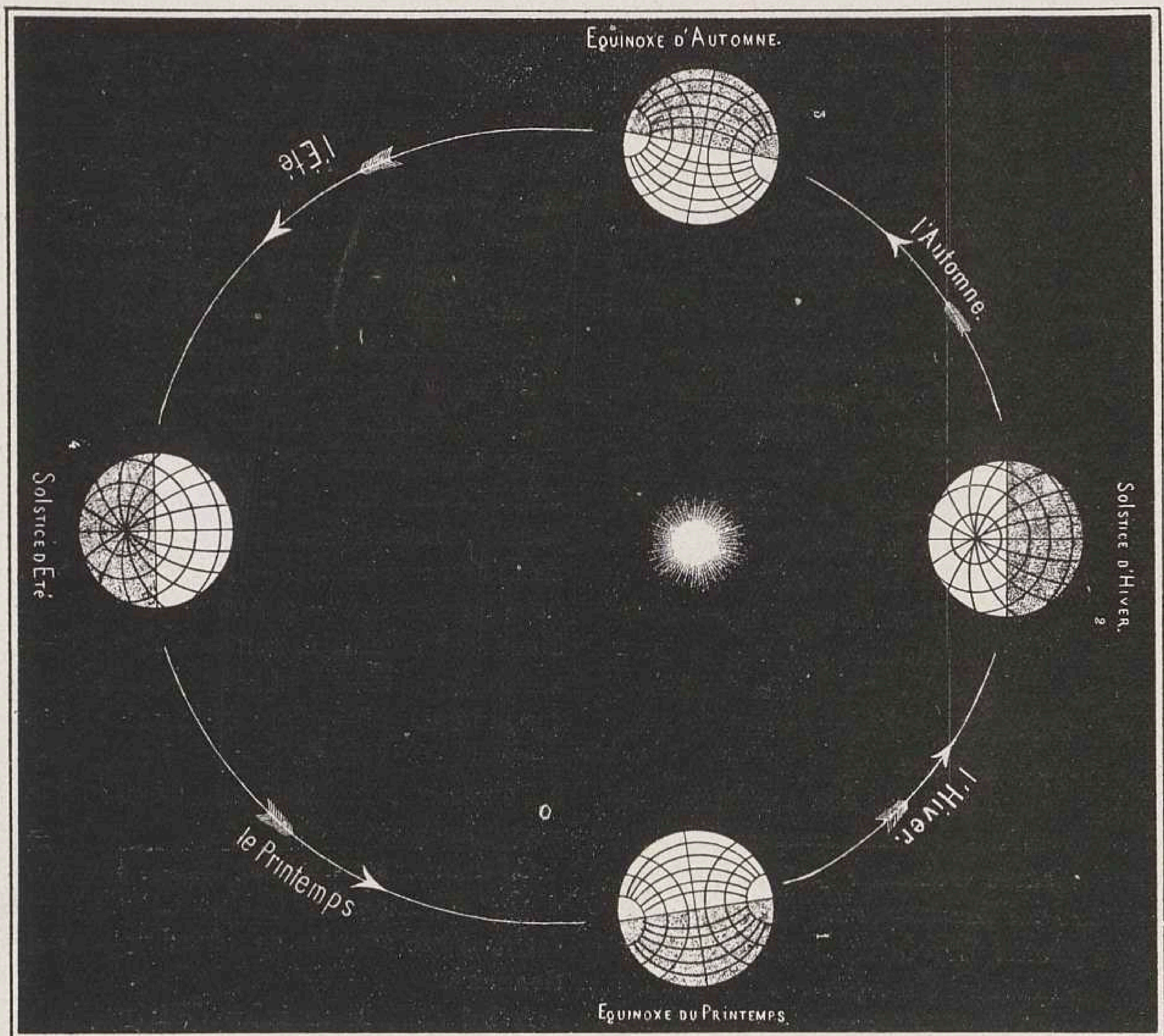
A lui seul, le moindre délit particulier dénonce le mauvais état général.

Et Violette Nozières, à la petite Roquette, n'a plus d'avocat. Elle est une accusée embarrassante. Pas pour les accusateurs, bien sûr. Mais « les droits sacrés de la défense » ont d'autres robes à brûler. M. J. C. Legrand a trop de lettres à écrire aux journaux. Le vieux Géraud est trop vierge. Et puis ça ne l'amuse pas de plaider pour une femme, puisqu'on ne guillotine pas les femmes, en temps de paix.

Violette Nozières, dans la moisissure de l'ombre qui l'emprisonne, il ne peut se faner le bouquet des beaux phosphores. Une haute flamme noire danse plus haut que l'horizon et l'habitude. Tous les orages vont faire écho à la voix qui hurle en mots de soufre, en mots de souffrance, la condamnation d'un monde où tout était contre l'amour.

René CREVEL.

PROCLAMATION



C'en est fait, Messieurs !

Déjà les mannequins de cire envahissent les bibliothèques
Les femmes marchent comme des drapeaux mouillés
Les fous distribuent l'image de leur esprit
Aux portes des églises désaffectées

Rire

Je vous défends de rire ou de grincer des dents
Je vous défends de vendre vos chansons d'amour
Semez vos oripeaux
Mangez des fleurs et des fusées
Mêlez vos aliments à ceux des animaux
Et donnez leur le tout et le reste de cœur

Ne conduisez plus vos enfants à l'école

Apprenez leur l'usage SECRET

De la parole

Nous avons déjà renversé les tables de multiplication
Nous ne rentrerons plus à la maison du crime
Nous sommes infatigables jusque dans le sommeil
Tenez le vous pour dit

Aujourd'hui c'est

Autour du monde

Au

T O U R

du

M O N D E

E. L. T. MESENS.



ANGEL PLANELLS

Diumenge

LES PORTES QUI MORDENT

(fragments)

par

TRISTAN TZARA

j'ai laissé le corps qui sous le vent se dévêt à l'intérieur des douves déjà
mal ajusté bien pauvre doux crépitement de noyau de cerise
se lézarder le long des soupentes et des agricultures crayeuses de glace
d'ardoise de raideur

les souffrances nuageuses de lune en mal de retour coupée à ras
servile et proverbiale

des ruches montagnardes où les fruits vont vibrer à la soif de pouvoir
j'ai voulu endormir les questions insidieuses

sans poids telles les tombes

à chaque dire avançant les pointes branchues froidement poissonneuses
et glissantes les venins et leurs trajectoires

soupçonnées à peine dégrossies et pourtant hagardes craintes les ten-
tacules

pourtant dangereuses de tant de sangliers de tant de projets que la
glace se cassait et fondait sous les rapides remous des bêtes laineu-
ses les trains et les forêts lourdes chargées de cargaisons fluviales

j'ai senti le sommeil ordonné rayonnant en pleine glissade matinale

un beau linge rangé sur le sommet de framboise ou les bouts de seins
des femmes aimées par les neiges

amoncelées au long cahotant d'une mémoire en cours

j'ai allumé le feu immobile du désert et si je me sentais vivre ce n'est
qu'en lettres ravies aux sources des ramures de cerfs

aucun souvenir aux cheveux hérissés de mica n'est venu incruster
sa fine fusée

sur le beau corps d'enfant au rire de mer qui s'est entortillé à tout
jamais dans ma solitude de fil

vivants glaçons charriés à bras d'homme l'immémoriale douleur grandie
sur les préaux de soufre

les cris aiguisés sur la meule des louves

les cœurs saccadés sur le brasier d'os de ravins

les tendresses saccagées les tampons des trains les chocs marins amor-
tis dans la braise

ce sont des craquelures nouvellement avouées par des tisanes de ciel
qui s'offrent aux secrets des fumées parmi les miasmes des
bateaux désarmés à peine enlevés au soleil

les cadavres se rongent les brandons et en guise d'écume la mer balaie
de la chapelure de charbon de bois

telle s'enfonce l'enfance dans l'aveuglement des maternités sidérales
à l'abri des forêts de murs chaque jour un jour de dupes et l'épou-
vante des portes se ferme à double crépuscule sur ses pas
insensible et solitaire
emmuré dans le cratère d'une fleur à jamais éteinte mais rigide comme
le désespoir
tout est froid qui longe l'expression extrême du cadenas
et la mort ne parle plus de la mort des paroles tant choyées dans la
substance et la fluidité de leurs seins d'univers
la pierre bondit à la place de l'homme
et le cœur aux paupières en loques se dresse menaçant la mer de toute
son entière certitude de métal

*
* *

J'aime les substances humaines compactes et échevelées, celles qui, difficiles à démêler même avec des ailerons de subite aurore, trouvent dans un sommeil toujours vierge l'oubli des yeux aigus et des mémoires scrutatrices. Très rares, ces femmes d'eau n'apparaissent devant les ventouses des miroirs qu'entre les heures non mesurables qui relient l'indéfinissable insomnie au jour définitif. Mais si celui-ci tombe comme une masse hargneuse et froide sur la conscience de l'homme, le refuge dans une végétation de douceur sous-marine, sous l'œil ambigu, ne sait que prolonger la résolution d'un son bourdonnant, héritage de la nuit enfantine, à travers des tunnels fragiles de membranes transparentes et de métamorphoses planétaires. Une vibration décousue de lamentations se brise comme de minuscules carreaux dans des sacs de clochettes et des grincements de bijoux. Le soleil est son pire ennemi. Le vent peut lui procurer l'ivresse dont frémissent les pauvres au pied de l'escalier si des roches galvanisées par les vagues se trouvent à la portée de sa frénétique rigueur. C'est ainsi que la mer, cellule du rêve, contient le plus grand nombre de possibilités nucléaires d'où les apparitions de nuages et d'éclairs musclés à figuration antropomorphe sont capables d'influer sur les légères modifications de sexe des êtres qui en résultent avec la simplicité de l'orage. Et toutes les cruches se cassent avec un bruit de montagnes sèches, tandis que, par couches successives de plus en plus aériennes vers le sommet, un sentiment de vie, sous-entendu de reproches, éclaire d'une nouvelle pierre précieuse la continuité du charme humain à travers les grottes de poudre.

*
* *

L'apparente injustice qui m'a nourri à son nom et qui, à l'indigne acclamation des dominos, s'est plu à me faire croire laides en leur essence toutes les femmes que j'ai aimées. Etreintes, contraintes, n'avez-vous définitivement implanté en moi cette maladie foncière dont je ne peux plus séparer les ambiguës manières qui s'emparent de mes sens quand il s'agit de me saisir de la réalité environnante ? Lorsque

les aires où l'on baratte les vaines images glissent à l'écart, vers une vie de cave suscitée artificiellement, insensibles et figées, comme l'eau déformante sur la paume d'un océan de mercure et de silence se laisse prendre à son piège de reflets, je m'agrippe de nouveau à ce seul et solide îlot dans la totale désillusion des flottements, le souvenir des femmes dont, malgré le délire insatisfait, le cortège de masques et d'abandons fuligineux, laisse encore sur moi la trace d'un vide soupçonneux, à la lisière des apparences incomplètement assimilées.

C'est la jeunesse qui croit en son éternité sans quoi elle ne saurait se concevoir en puissance de soucis. Un treuil de puits pour glabres diamants est le cauchemar aux souffles sombres. Tant pour la mer, tant pour le métal : le sommeil a mis son emprise sur toute une bonne partie du jour aérien, déjà expatrié, tandis que la veille s'instaure sous l'empire de la nuit, cette conversion à la somme de friandises charbonnières, afin que les langues et les lampes puissent joindre à la lagune, en signe de mort, leurs vives et rudimentaires renaissances.

Elle a fui la jeunesse sur des roues veloutées et le ronron de la bête a surgi des couches minérales avec un beau cri de matin doré sur tranche à la lisière marine des furtives odeurs. Ce n'est pas encore la faute des yeux crus que, tête en avant, l'oiseau fonce dans la cheminée, mais les pattes arides des buissons, lorsque le désespoir vous plante devant l'amère grille du jeu où il y va des rapides successions de vos colères contenues et que, ayant tout misé sur la carte impossible, vous ne doutez déjà plus des issues concrètes de cette ronde, les pattes arides des buissons, de plus en plus estompées vers le large, vous tiennent encore un moment sur le bord de l'abîme où des yeux brillent et clignent en signe de doux et imperceptible ralliement.

*
* *

il fait clair dans le repos du bourreau
la neige n'a pas fondu aux interstices de la chair
personne ne veut encore de vous
des lèvres se détache l'arbre neuf

autant de feuilles cueillies en vain
et de signaux mémorables tracés sur les cristaux des crêtes
de vieux moulins tournant à vide c'est la mousse des retours
dont l'eau pleine plie les mors
baladin des infidèles
et la rue se rit des pierres
qu'une fenêtre nuit de terre jette au pied de la muraille les pièges insensibles
déplaisir des rescapés

comme un traître au présent
de toutes fraîches écorchures de chemins

escaladant au clair de lune les lanières
encore un désespoir joue dans les tôles du souvenir
ce ne sont pas des nuages ce n'est pas le souvenir
ni les alluvions des yeux nouvellement fixés sur vous
dont la peau criblée de rives s'assouplit entre les failles
où de minuscules éclairs grouillent dans l'ombre poissonneuse
ce n'est pas la chair abrupte des collines éboulées
dans les mares d'âge impur
et les briques échafaudées autour des fruits aux portes mûres
l'intolérable voisinage des rumeurs ensoleillées
ce ne sont que cloches d'automne
ce n'est pas le couperet du soir
ni la rame de feu flexible
qui rendront aux craintes en vrac lierres nus sur la montagne
la tristesse de poursuivre minaudant au port des lois
les ententes de l'abîme
enchanteur de pilotis

la vague retroussée à la fenêtre
vent du rire part en sang
il s'agit de rivières
sait-elle vivre

on agite les fumées qu'ombres lasses portent en marge
des étangs les bien peureuses l'ordre lent
dont les yeux vont paître la rigide
sommolence tant d'étain
que de bêtes sous l'écorce
ouvre l'aire aux soumis
où l'on bat les rêves et la danse dans leur lie
jusqu'à ce que l'or s'en mêle

sans sommeil et sans humains va le fil en ton absence
à travers mirages d'un pays couvrant un autre
je te trouve à la filière
je te suis au sillage
des filons de destinées graves passent des emblèmes de hasard
aux herbiers d'anciennes colères
rutilante voix de vitre
sur la grève loin des yeux à la fin des mers déchues
une seule fente où s'enlise
mûre rèche sans retouche
se découvre en silence aux cheveux des longs miroirs
l'aile naine d'une mémoire étincelante
c'est encore un pas de vide un effondrement de cils

TRISTAN TZARA.

LE
PÊLE-MÉE
de
SCUTENAIRE



LA JUSTICE IMMANENTE

Puisque le soleil, qui pénètre à peine les brumes occidentales, fait griller parfois votre blé en herbe, sans doute faut-il attendre beaucoup du regard de ces hommes introduits pour un instant seulement — mais il suffit — devant les consistoires religieux ou les conseils bancaires.

Rendons la parole aux morts et aux absents.

La conscience vitrifiée des fonctionnaires de la justice se troublerait enfin à la face de ces criminels à toute épreuve se substituant dans un silence mortel à ces meurtriers aux mobiles trop personnels qu'ils ont coutume d'épingler au papier peint des greffes et des commissariats. En apercevant à la lisière d'un champ ces yeux splendides fixés sur les leurs, les enquêteurs renonceraient à chercher le volet d'un tryptique connu que des ravisseurs ont jeté dans la campagne; les desservants ecclésiastiques considéreraient comme inutile — sauf pour le feu — l'ancienne peinture mutilée si les personnages surgissant ici occupaient la muraille où paradèrent les juges intègres. Dans les demeures des gens du monde, où des toiles dangereuses acceptent un emprisonnement qui — nous ne vivons pour rien d'autre — doit être bref, le pêle-mêle se fera place. Il chassera aussi des murailles sordides les actrices, les agents provocateurs, des partis exceptés, les princes, les champions, tous les signes malpropres et impropres de l'immortelle magie que beaucoup se figurent abolie sous le débris esthétique; les pauvres ne pourront plus perdre de vue leur destinée révolutionnaire. Il faudra que nous regardions ce pêle-mêle aux portraits dix fois agrandis en écoutant l'« Hommage à Babeuf ».

Il ne compte pas s'en tenir là. Son aisance est grande à se mouvoir.

Ainsi, il ne sied pas que d'aucuns regrettent l'absence de figures qui les touchent. L'objet se peut agrandir et donner place à Petrus Borel, à Rosa Luxembourg, à Koenigstein dit Ravachol, à Nicolas Flamel, à Lewis Carroll, à d'Holbach, à Karl Liebknecht, à Maturin, Lewis et Walpole, à Robert Caze, à Benjamin Péret, à Swift, à Joffe, à Blanqui, à Charles Barbara, à Picasso et Max Ernst, à Alphonse Allais, à Cravan, à Vacher le tueur de bergères qui « traverse la France comme un enragé se guidant sur le soleil seul », à La Mettrie, au bon vieux Maranzak qui avait « les bras au bout des doigts », à Paolo Uccello, à Simon Kibango, à Soleilland, à Carrier, au Chirico d'avant la bave, au Huysmans d'avant les corbeaux, à Laclôs, à Emily Brontë, à Hébert, à John Millington Synge, à Isabeau de Bavière, à Salvador Dali, au facteur Cheval, à Marcel Duchamp, à Raymond Lulle, à Germaine Berton, à Gérard de Nerval, à Tayenne, à Raymond Roussel, à Trotsky, à Dubois le garagiste de Choisy-le-Roy, à Emile Henry, à Liabeuf, à Sacco et Vanzetti, à Baudelaire, à Germain Nouveau malgré la prière, à Neuberg, au Chevalier de la Barre, à Guillaume Apollinaire avant son linceul tricolore, à Berbignier, à Brèt Harte, au Chaplin d'« Une vie de chien », à Clément Pansaers, à René Char, à Diderot, à Kroupskaïa, à Charles Cros, à Damiens et à Saint-Just. A d'autres que j'oublie aujourd'hui.

Il ne faut pas plus s'émouvoir de l'énumération des endroits où le pêle-mêle peut agir. Celui qui regrette de ne point le voir au tronc de l'arbre où des inconnus gravent de mystérieuses initiales, qu'il parte et l'y suspende.

SCUTENAIRE.

ABONDANCE VIENDRA

par

RENÉ CHAR

MIGRATION

Le poids du raisin modifie la position des feuilles. La montagne avait un peu glissé. Sans dégager d'époque. Toutefois à travers les osuaires argileux la foulée des bêtes excrémentielles en marche vers le convulsif ambre jaune. En relation avec l'inerte.

La sécurité est un parfum. L'homme morne et emblématique vit toujours en prison, mais sa prison se trouve à présent en liberté. Le mouvement et le sentiment ont réintégré la fronde mathématicienne. La fabuleuse simulatrice, celle qui s'ensevelit en marchant, qui remporta dans la nuit tragique de la préhistoire les quatre doigts tabous de la main-fantôme, a rejoint ses quartiers d'étude à la zone des clairvoyances. Dans le salon manqué, sur les grands carreaux hostiles, le dormeur et l'aimée, trop impopulaires pour ne pas être réels, accouplent interminablement leurs bouches ruisselantes de salive.

LES RAPPORTS ENTRE PARASITES

Historien aux abois, frère, fuyard, étrangle ton maître. Sa cuirasse n'est qu'une croûte. Il a pourri la santé publique. Autrement tu sombrais dans la tendresse. La lave adorable dissout la roche florissante.

L'ennemi barbouillé de rouille est coiffé d'une peau de porc-épic. Il est naturel depuis le naufrage de la justice. Il se passionne pour les infirmes. C'est une loque. Il vole les boueux. C'est une crapule. Il aime se clapir dans les plis des torchons. C'est un solitaire. Ce dieu n'a jamais osé respirer un mort intentionnel. C'est un lâche.

Le cadavre récréatif une fois encore, va passer dans toutes les mains. C'est la ruine des orphelins. Il faut un fœtus pour croire à l'action corrosive des buées. Que la cagoule se détraque...

Témoin, dans les relais de ton esprit réaliste, le règne végétal est figuré par la plante carnivore, le règne minéral par le radium sauvage, le règne animal par l'ascendant du tigre. Bâtir une postérité sans amertume... Témoin antédiluvien, tu flattes ma maladresse. Gagne, je te prie, tes tuiles transparentes. De là, tu vas pouvoir suivre paisiblement les évolutions mortelles du réfractaire. Ce matin, le citronnier des murailles donnait des fruits buboniques. Derrière les arbres civilisés une équipe d'ouvriers équarissait la boue, cette autre pierre précieuse. L'homme restitue l'eau comme le ciel. Pour être logique avec la nature,

il sème des peignes et récolte des cheveux. Seule le désempare quelquefois, au seuil de l'envoûtement, l'absence de ressemblance. Ainsi ce conte s'éloigne en boitant. La main de justice a bien essayé de maintenir à égale distance du soleil et du Parlement la loupe incendiaire, couleur d'air. Bulles. Mais aucune indignité ne souille les correspondances. Cette nuit, au faîte de sa splendeur, mon amour aura à choisir entre deux grains également sordides de poussière. Les chaînes magnétiques naviguent loin des feux commandés. A la question, le désespoir ne se rétracte que pour avouer le désespoir.

DOMAINE

Tombe mars fécond sur le toit de chagrin. La lampe retournée ne fume plus. Les nobles disparus ont curé les bassins, vidé les flasques horreurs domestiques, brossé l'obèse. Pomme de terre de semence est devenue folle.

Matériaux vacillants, portes, coulisses, soupiraux, réduits, comme je voudrais pouvoir régler mon allure suivant la vôtre ! Jamais de double voix, cet impair larmoyant. Je feindraï l'impérite des signes. Survivant, je saurais m'alléger de l'allégresse déprimante, pistil de l'enfance. Je murerais mon blason sanglant. Jusqu'à la rumeur artificielle de cette peau de sagesse vaniteuse torréfiée sur les tisons comme une glaire.

Sur une vanne aérienne, passerelle verticale, cette combinaison de lettres bouillantes : DEPOT D'EXCLUS. Passives mémoires de bois blanc pour le rachat des morgues et l'entretien des patries. Granit arc-en-ciel, tu auras lacé leurs fantasmes pédestres jusqu'au sable...

Une allumette **bien prise** a débouclé le carcan, biceps et coude. Le leader a tiré la vermine éclairante. C'est la lave finale. Régicide, estime-toi favorisé si une langue de bœuf vient de loin en loin égayer ta cuvette.

Ma maîtresse mouillée, écorchée insultante, je te plante dans mon cri. Ainsi tu tiens à moi fumée affectueuse ; indice d'immémoriale, d'on-doyante blancheur, lorsque la première source s'élançait, flotteur d'alarme, sur une pente disparue. Je me tourne vers toi. Sainte de manufacture, grise mine au sein sec, diseuse de solfège. Tu ronfles, matraque, pour le miracle de l'hélice... Quelle mélodie !

Mes songes, hors l'amour, étaient graves et distants.

La résidence est défrichée.

Dans les mines du Salut la Rêverie Féodale, le mythe du Pied Calciné au sommet de la Tour Parietale, l'obscur tourniquet pulmonaire, l'hectare phosphorescent, le fébrile bourgeon noir, Hyacinthe l'orpheline sourde-muette aux tresses en pépites et les agglomérés de Pompéï, le contre-maître collecteur, le bas-relief rétractile, la brèche d'Antioche, la corrida de Damoclès, le parachute du Creusot, etc...

Faut-il **malgré** se réjouir ?

René CHAR.

L'EVIDENCE POETIQUE ⁽¹⁾

par

PAUL ELUARD

Baudelaire est bien abstrait quand il écrit que « *la phrase poétique peut imiter (et par là elle touche à l'art musique et à la science mathématique) la ligne horizontale, la ligne droite ascendante, la ligne droite descendante.* » La poésie n'imité rien, ni lignes ni surfaces ni volumes, ni personnages ni paysages, ni situation ni révolution, ni sentiments ni monuments, ni flamme ni fumée, ni cœur ni tête, ni terreur ni félicité, ni ennui ni beauté, rien. Elle invente, elle crée. Elle détruit. Et, perpétuellement, elle s'invente, elle se crée, elle se détruit. Elle réfléchit sans cesse dans les miroirs du temps une nouvelle image d'elle-même, de la façon la plus imprévue, la moins acceptable pour la plupart des hommes.

*
* *

Nous nous sommes souvent et volontiers mis à plusieurs pour assembler des mots ou pour dessiner par fragments un personnage. Que de soirs passés à créer avec amour tout un peuple de *cadavres exquis*. C'était à qui trouverait plus de charme, plus d'unité, plus d'audace à cette poésie déterminée collectivement. Plus aucun souci, plus aucun souvenir de la misère, de l'ennui, de l'habitude. Nous jouions avec les images et il n'y avait pas de perdants. Chacun voulait que son voisin gagnât et gagnât davantage pour tout donner à son voisin. La merveille n'avait plus faim. Son visage défiguré par la passion nous paraissait infiniment plus beau que tout ce qu'elle peut nous dire quand nous sommes seuls — car alors nous ne savons jamais y répondre.

Si l'un de nous posait une question, l'angoisse ou l'assurance ne lui venait que de la réponse obtenue. Il avait écrit sa question sans la montrer, il ne se l'était posée qu'à lui-même et voici qu'un autre répondait — avec sûreté, pour connaître la question.

Prenant pour modèle cette chanson stupide :

*S'il n'y avait pas de soupe, il n'y aurait pas de cuillers,
S'il n'y avait pas de gendres, il n'y aurait pas de bell'mères,
S'il n'y avait pas de ciel, il n'y aurait pas d'enfer.*

nous obtenions :

*S'il n'y avait pas de rêve, il n'y aurait pas de lunettes noires.
S'il n'y avait pas de noir, il n'y aurait pas de poètes.
S'il n'y avait pas de nuit, il n'y aurait pas de casse.
S'il n'y avait pas de clair de lune, il n'y aurait pas de femmes cochères.*

(1). Voir le numéro surréaliste de *This Quarter*.



CADAVRES EXQUIS

par André Breton, Valentine Hugo, Nusch, Paul Eluard

par Valentine Hugo, André Breton, Greta Knutson

Les préoccupations se révélèrent semblables, toutes nocturnes, ce jour-là, à onze heures du matin, par grand soleil, en Provence.

Et nous ne faisons qu'un.

*
**

Seul dans ma chambre, j'ai répété à haute voix ce que je dis souvent à un chien de ma connaissance : « Donne ». De la même façon. Et je n'ai reçu que le chien dont, probablement, je m'ennuyais. La décourageante chimère que j'espérais en la craignant n'était donc que ce bel animal quotidien.

Ce que sur la vie la terre est atroce !

Ce refrain de Fortugé méritait bien que nous nous attendrissions devant le phonographe qui nous le répéta si souvent. Pareil lapsus nous faisait ricaner de contentement. Il nous confirmait que le sens des mots, des choses, des sentiments est inépuisable. Nous qui le savions, nous en tirions un avantage personnel.

Refrains attristants, chansonnettes d'un comique écœurant, et ces vieilles chansons puériles qui nouent les langues des amoureux songeurs :

*J'ai un long voyage à faire
Je ne sais qui le fera,*

Ce sera rossignolette
Qui pour moi fera cela
La violette double double,
La violette doublera

M'y allant promener
 Le ré !
Le long du grand chemin,
 Le rin !
Le long du grand chemin,
Là je m'y endormis,
 Le ri !
 A l'om,
 Le ron !
 Bre sous,
 Le rou !
 Un pin,
 Le rin !
Au bois rossignolet
 Le ret !
Au bois rossignolet.

Sœur des chants anciens, poésie impure pour ceux qui sont nés des morts, impure parce que tu es moderne, parce que tu transformes et vivifies les ombres des vivants :

Ell' ne l'aimait pas, lui non plus.
Quell' drôl' de chos' que l'existence !
Ils auraient pu fair' connaissance
Mais ils ne s'étaient jamais vus.

Le brocart et la soie sont pour *notre* plante des pieds. *Notre* désespoir se prélassé dans la mcusseline des pires sous-entendus, il la parfume, *notre* bonheur se prend dans la toile d'araignée des plus grandes naïvetés, il l'irise.

Images et musique pour extra-lucides, au fond d'une mine, claires comme de l'eau de roche, belles comme l'arrivée au dernier étage d'une maison neuve, inhabitée et qui sent le plâtre frais, la blancheur, l'oubli.

*
**

La Bêtise, essentiellement, milite. Elle sert des systèmes qui se prétendent de première utilité parce qu'ils sont raisonnables. L'innocence, elle, est capable d'attirer l'attention des hommes les meilleurs pour les persuader que, plus loin que les solutions hâtives à des problèmes mal connus et mal posés, une folle sagesse, plus savante que les livres, affirme tranquillement des vérités qui n'ont rien à faire avec le mensonge,

— *Commère, j'ai bien vu :*

*J'ai vu une anguill'
 Qui coiffait sa fill'
 Au haut d'un clocher.*

.....
 — *Commère, j'ai bien vu :*
*J'ai vu une mouche
 Qui s'rinçait la bouche
 Avec un pavé.*

puisque ce qu'elle a vu n'a rien à faire avec ce qu'elle n'a pas vu.

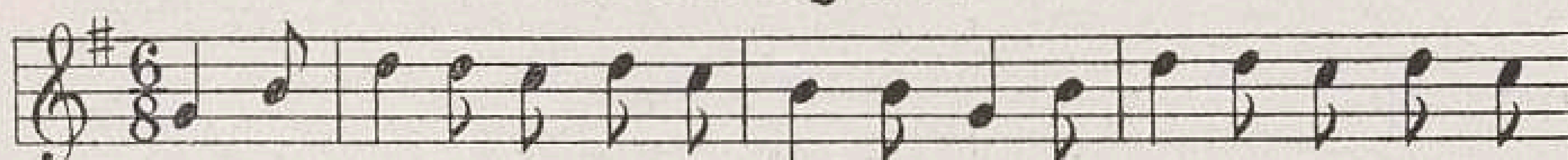
Paul ELUARD.
 Castellane, 1932.

MADAME TARTINE

ALLEGRO

MUSIQUE

2^{me} COUPLET



Quand ell's'en al-lait à la vil-le, Elle a-vait un pe-tit bon-



net: Les ru-bans é-taient de pas-tille, Et le fond é-tait d'rai-si-



né; Sa pe-tit' car-riole É-tait d'cro-qui-gnole, Ses pe-tits che-



voux É-taient d'pâ-tés chauds.

	Il était un' Dame Tartine,	Sa chambre à coucher
1 ^{er}	Dans un beau palais de beurr' frais :	Était d'échaudés,
COUPLET	Les murail's étaient de farine,	Son lit de biscuits,
	Le parquet était de croquets;	C'est fort bon la nuit.

	Elle épousa Monsieur Gimblette,	Culotte en nougat,
3 ^{me}	Coiffé d'un beau fromage blanc	Gilet d'chocolat,
COUPLET	Dont les bords étaient de galette:	Bas de caramel
	Son habit était d'vol-au-vent.	Et souliers au miel.

	Leur fille, la belle Charlotte,	Voyez-la garnir
4 ^{me}	Avait un nez de massepain,	Sa rob' de plaisirs,
COUPLET	D'admirables dents de compote,	Avec un rouleau
	Des oreilles de craquelin.	De pât' d'abricots.

	Le joli Prince Limonade,	Son royal bandeau
5 ^{me}	Bien frisé, vient faire sa cour :	De petits gâteaux
COUPLET	Cheveux garnis de marmelade	Et de raisins secs
	Et de pommes cuites au four.	Portait au respect.

	Sur un grand trône de brioches	Les petits enfants,
6 ^{me}	Après l'hymen ils vont s'asseoir.	Avant tout gourmands,
COUPLET	Dès lors des bonbons de leurs poches	Se montraient ravis
	Coulaient du matin jusqu'au soir.	D'être ainsi servis.



MARCEL JEAN

Le printemps parisien

POÈMES

le mage simule la hantise
le mage qui dort aux pieds d'orage
le mage aux mamelles d'acier

ce sortilège immobile
chiquer des prèles
comme du bétel
un soir d'absence

sortilège diurne
qui transforme la chevelure des blondes
en lumière verte
sur le mont Walpurgis

sortilège vivant
des prèles fourmiliers
qui concilie la rancune et l'amour

mage des hivers morts
aux yeux cerclés de silence nuit

* * *

sous une pluie cérémonieuse
j'ai rencontré la vie
la vie bavarde aux feuilles de misère
c'était une femme très jeune
née d'un hibou
et de la première lueur du jour
sa robe de clairière
une étoile modeste
pleurait sur mes paupières
des larmes de cailloux
des mérites des audaces des caprices
des sources et des sources reptiles
le vent emportait ses caresses
et la mer buvait ses paroles
nos regards en grand secret faisaient l'amour
ses yeux fondaient entre mes lèvres
c'était un ver luisant dans un cercueil de pierre

Henri PASTOUREAU.



LE RENDEZ-VOUS DE CHASSE



VINGT ANS AVANT
Max Ernst en 1914

BRILLE [bra, il ml.] (Louis), professeur, né à Coupvray (Seine-et-Marne); bien qu'aveugle depuis l'âge de trois ans, il inventa l'écriture en relief à l'usage des aveugles. Son nom a été donné à l'école d'enseignement des aveugles (1809-1852). V. ÉCOLE.

BRINE-L'ALLEUD [brè-ne-la-leu], v. de Belgique (Brabant); 8.800 h.

BRINE-LE-COMTE [brè-ne-le-kon-te], v. de Belgique (Hainaut); 9.500 h. Filatures.

BRISNE [brè-ne], ch.-l. de c. (Aisne), arr. de Soissons; 1.640 h. Ch. de f. E.

BRAMANTE (Donato d'Antonio), dit le Bramante, célèbre architecte italien, auteur des plans de Saint-Pierre de Rome (1444-1514).

BRANCAS [kass], ancienne famille de France. Les plus célèbres sont: l'amiral de Villars-Brancas, légat, qui défendit Rouen contre Henri IV, et mourut en 1695; — le maréchal de Brancas, ambassadeur de Louis XIV (1672-1750).

BRANDEBOURG [brân], pays de l'Allemagne du Nord. Il fut, depuis le XIII^e siècle, le siège d'un puissant électorat, que la maison de Hohenzollern occupa et organisa et qui fut le noyau de la monarchie prussienne. — Aujourd'hui province de Prusse; 2.445.000 h. (Brandebourgeois). Cap. Berlin.

BRANDEBOURG, v. de Prusse, sur la Havel, aff. de l'Elbe; 53.000 h. Filatures, tissus.

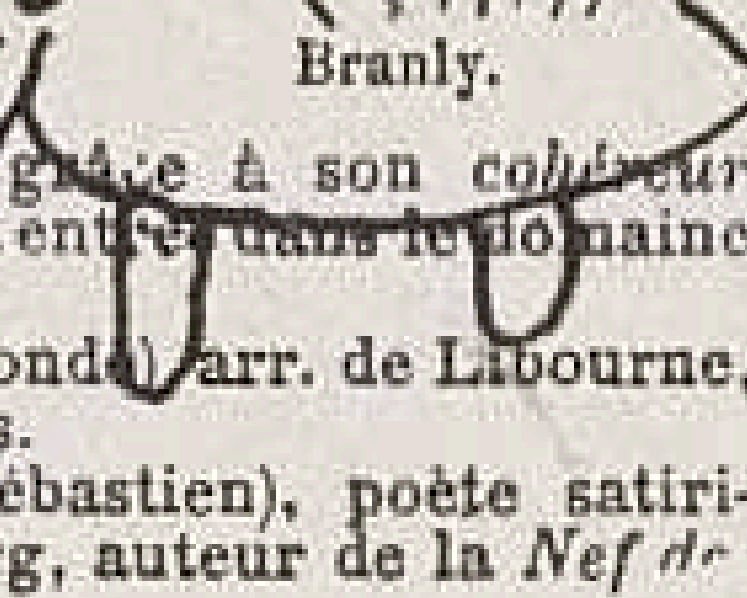
BRANDO, ch.-l. de c. (Corse), arr. de Bastia; 1.240 h.

BRANDT, alchimiste han-novergeois, qui découvrit tout d'abord le phosphore (1669); m. en 1692.

BRANLY (Edouard), physicien et chimiste français, né à Amiens en 1846. C'est grâce à son cobalt qui que la télégraphie sans fil est entrée dans le domaine de la pratique.

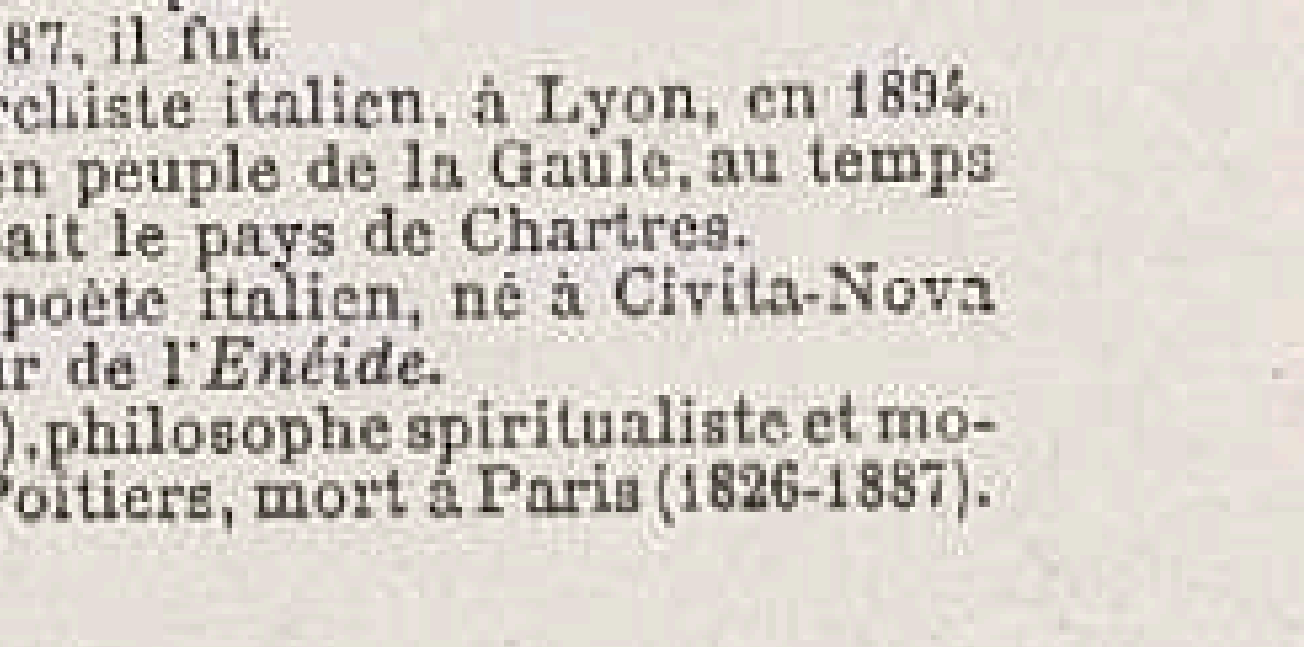
BRANNE, ch.-l. de c. (Gironde), arr. de Libourne, sur la Dordogne; 600 h. Vins.

BRANT ou **BRANDT** (Sébastien), poète satirique alsacien, né à Strasbourg, auteur de la *Nef de*



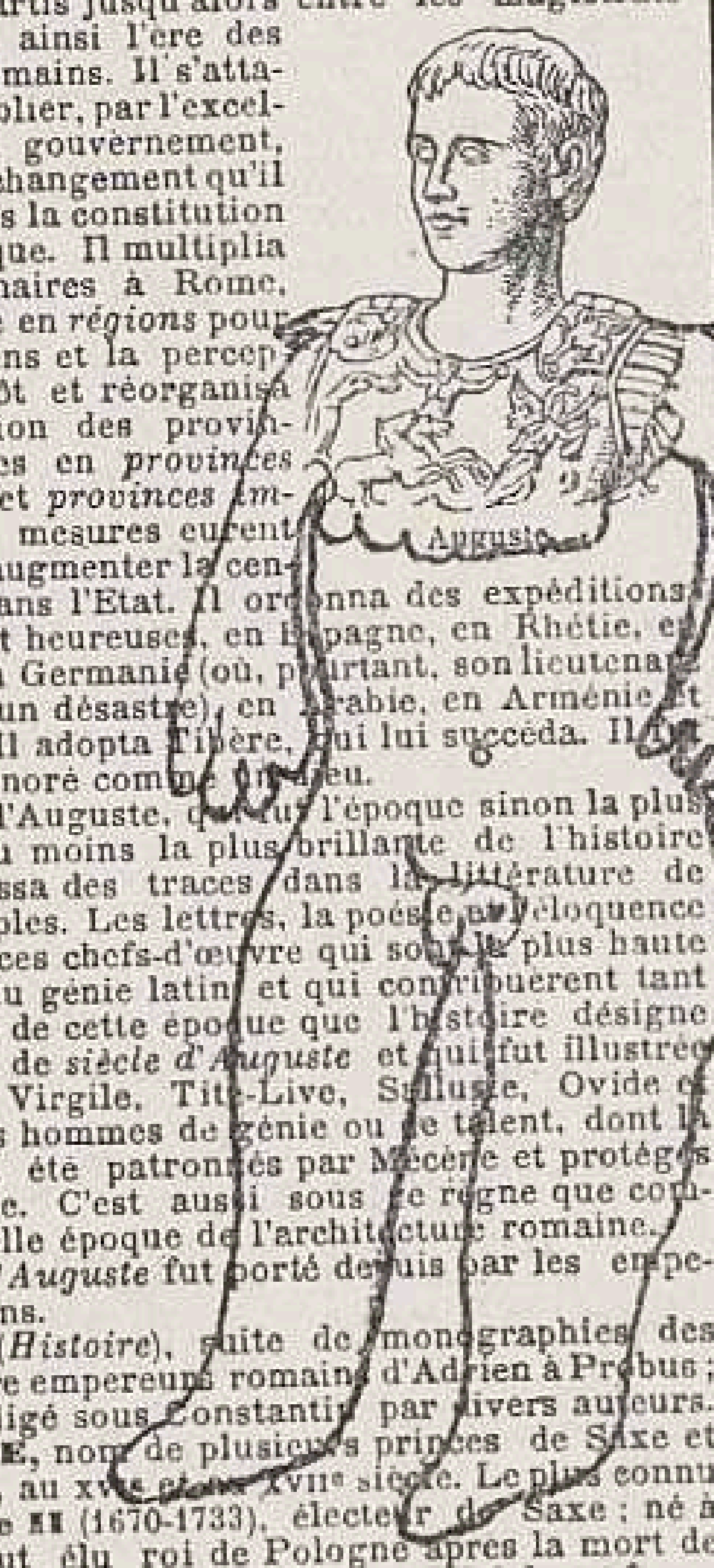
ne grec (210-126 av. J.-C.).
 démi-
 oillisme.
 n.-l. de c.
 ambrai, sur
 Erclin; 1.050 h.
 asseries, tissages.
 J.E., prov. de You-
 ans une zone donnée à
 je, belles grottes et lacs
 terrains.
CARNOT [no] (Lazare),
 onventionnel français, né à
 lay, savant mathématicien,
 mbre du comité de Salut
 ic. Il créa les quatorze
 es de la République, et
 igne; il fut surnommé le
 Exilé par la Restauration.
 il mourut à Magde-
 1753-1823); — Son fils
 COLAS, né et m. à Paris
 182), homme de science,
 ccupé de thermodyna-
 ; — Son second fils Hip-
 re, né à Saint-Omer,
 me politique français, fut
 bre du gouvernement pro-
 oire de 1848 (1801-1888).
CARNOT (Sadi), fils d'Hip-
 lyte, ingénieur et homme
 olitique, né à Limoges en
 837. Elu président de la Répu-
 blique française en 1887, il fut
 assassiné par un anarchiste italien, à Lyon, en 1894.
CARNUTES, ancien peuple de la Gaule, au temps
 César; il occupait le pays de Chartres.
 (Annibale), poète italien, né à Civita-Nova
 Traducteur de l'*Enéide*.
 Marie), philosophe spiritualiste et mo-
 Poitiers, mort à Paris (1826-1887).

BRANLY, v. c.
 sur la Meck, aff.
 traité entre la Fr
 talion de l'Europe
 Prise de Breda
 çais en 1792
 Bré-



BRÉBEUF [brè-beuf], v. c.
 sur la Meck, aff.
 traité entre la Fr
 talion de l'Europe
 Prise de Breda
 çais en 1792
 Bré-

AUGUSTE (Cæsar Octavius), empereur romain, connu d'abord sous le nom d'Octave, petit-neveu de Jules César et son héritier, né à Rome l'an 63 av. J.-C., m. à Nola l'an 14 apr. J.-C. Il fut d'abord triumvir avec Antoine et Lépide, garda pour sa part l'Italie et l'Occident; il resta seul maître du pouvoir après sa victoire d'Actium sur Antoine (31), reçut avec le nom d'Auguste les divers pouvoirs civils et religieux répartis jusqu'alors entre les magistrats et commença ainsi l'ère des empereurs romains. Il s'attacha à faire oublier, par l'excellence de son gouvernement, la gravité du changement qu'il apportait dans la constitution de la République. Il multiplia les fonctionnaires à Rome, divisa l'Italie en régions pour faciliter le cens et la perception de l'impôt et réorganisa l'administration des provinces, partagées en provinces sénatoriales et provinces impériales; ces mesures eurent pour effet d'augmenter la centralisation dans l'Etat. Il organisa des expéditions en Espagne, en Rhétie, en Pannonie, en Germanie (où Varus subit un désastre), en Arabie, en Arménie et en Afrique. Il adopta Tibère, qui lui succéda. Il mourut en 14 av. J.-C. à sa mort honoré comme dieu.



voix d
 dant;
 lui 6
 ami;
 les É
 hasar
 passe
 de la
 Jésus
 déréç
 lire d
 la vie
 Au
 vre d
 extat
 AU
 fonda
 Au
 quel
 er de
 la pré
 do
 Au
 peupl
 et l'o
 Au
 fette
 l'hiç
 té s
 eu en
 AU
 arr. c
 AU
 prent
 teaul
 AU
 auteu
 l'Oise
 laires
 AU
 1.560
 AU
 ne su
 mais
 qu'il
 meou
 Au
 pièce
 fut su
 AU
 Giroi

ANDERSEN (Hans Christian), poète et romancier danois, né à Odense, auteur de contes remarquables par la fertilité de l'imagination et la grâce un peu mélancolique du récit (1805-1875).

ANDERSON (Laurent), chancelier de Gustave Wasa; introduisit la Réforme en Suède (1480-1552).

ANDERSON (James), agronome anglais, inventeur de la charrue dite écossaise (1739-1808).

ANDES (Cordillère des), grande chaîne de montagnes dominant la côte occidentale de l'Amérique du Sud; 7.500 kil. de longueur. On y distingue les Andes de la Patagonie, du Chili, du Pérou et de la Colombie. L'Aconcagua (6.834 m.) et le Chimborazo (6.253 m.) en sont les principaux sommets. Nombreux volcans.

ANDOCIDE, orateur et homme d'Etat athénien, né vers 468 av. J.-C.

ANDOLSHEIM [dols-ha-im], ch.-l. de c. (Haut-Rhin), arr. de Colmar; 690 h.

ANDORRE [val d'], petit pays du nord de l'Ariège; république placée sous la protection de la France et de l'évêque d'Urgel. Superficie 468 kil. carrés; 5.250 h. (Andorrans). Cap. Andorra la Vieja.

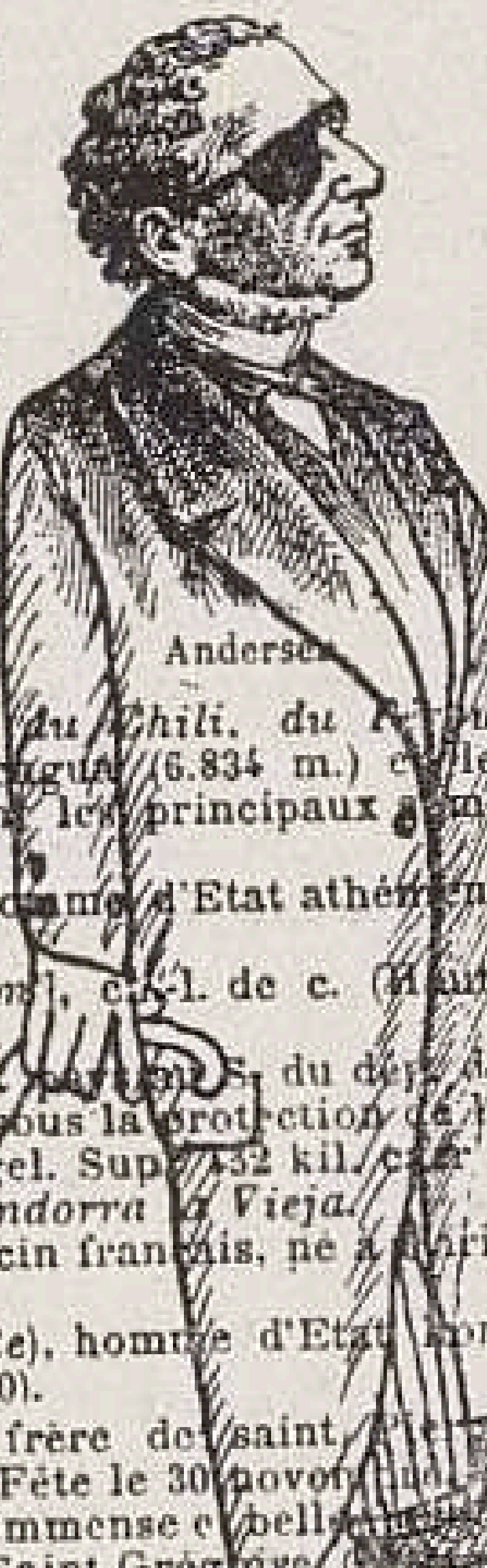
ANDRAL (Gabriel), médecin français, né à Paris (1797-1876).

ANDRASSY (Julius comte), homme d'Etat hongrois, né à Zemplin (1823-1890).

ANDRÉ (saint), apôtre, frère de saint Pierre, crucifié sur une croix en X. Fête le 30 novembre.

André (martyr de saint), immense et belle église du Dominicain, convent de Saint-Grégoire (XIII^e); — tableau de Murillo (Madrid); — belle ville énergique du Calabrese (Louvres).

ANDRÉ, nom de trois souverains de Hongrie, dont le second, roi de 1205 à 1235, prit part à la 5^e croisade et confirma les privilèges des magnats et du clergé.



un lion. L'empereur se fit amener An-
 apprit que, fuyatif en Afrique, il avait
 d'une épine qui lui traversait la patte
 vécut en prison avec ce fauve dans un
 p. On se souvint de la vie et lui fit pr
 nom d'Androclos, quand
 allu. On reconnut de ses ans
ANDRÉ [jé], fils de Minos, célèbre
 prodigieuse; il fut, par jalousie, tué
ANDROMAQUE, femme d'Hector,
 tyanax. Après la prise de Troie, elle
 de Pyrrhus, fils d'Achille. L'*Illiade* f
 que le symbole de l'amour conjugal.

Andromaque, tragédie d'Euripide
 jouée en plusieurs endroits par Racine

Andromaque, tragédie de Racine,
 qui fonda la réputation du poète

Andromaque, tragédie de Racine,
 et qui fonda la réputation du poète

Andromaque, tragédie de Racine,
 et qui fonda la réputation du poète

Andromaque, tragédie de Racine,
 et qui fonda la réputation du poète

Andromaque, tragédie de Racine,
 et qui fonda la réputation du poète

Andromaque, tragédie de Racine,
 et qui fonda la réputation du poète

Andromaque, tragédie de Racine,
 et qui fonda la réputation du poète

Andromaque, tragédie de Racine,
 et qui fonda la réputation du poète

Andromaque, tragédie de Racine,
 et qui fonda la réputation du poète

qui, subjugué par sa générosité, devint son allié.

Les Macédoniens refusant d'aller plus loin, le conquérant revint à Babylone, où il mourut d'une fièvre aiguë, sans avoir pu réaliser les projets grandioses qu'il formait encore. Il avait alors 33 ans (356-323 av. J.-C.). L'œuvre d'Alexandre fut profondément bienfaisante et civilisatrice par la pénétration qu'elle assura entre les civilisations hellénique et asiatique. Mais son empire fut, aussitôt après sa mort, partagé entre ses généraux. — Le nom d'Alexandre a passé dans la langue comme synonyme de conquérant. Un grand nombre d'allusions empruntées à divers épisodes de sa vie sont également usitées en littérature: 1^o Si je n'étais Alexandre, je voudrais être Diogène, réponse du philosophe aux généraux qui l'entouraient et qui s'étonnaient de ses regards qu'il témoignait au célèbre cynique; 2^o Si je n'étais Alexandre, je voudrais être Diogène, réponse du philosophe aux généraux qui l'entouraient et qui s'étonnaient de ses regards qu'il témoignait au célèbre cynique; 3^o Si je n'étais Alexandre, je voudrais être Diogène, réponse du philosophe aux généraux qui l'entouraient et qui s'étonnaient de ses regards qu'il témoignait au célèbre cynique; 4^o Si je n'étais Alexandre, je voudrais être Diogène, réponse du philosophe aux généraux qui l'entouraient et qui s'étonnaient de ses regards qu'il témoignait au célèbre cynique; 5^o Si je n'étais Alexandre, je voudrais être Diogène, réponse du philosophe aux généraux qui l'entouraient et qui s'étonnaient de ses regards qu'il témoignait au célèbre cynique; 6^o Si je n'étais Alexandre, je voudrais être Diogène, réponse du philosophe aux généraux qui l'entouraient et qui s'étonnaient de ses regards qu'il témoignait au célèbre cynique; 7^o Si je n'étais Alexandre, je voudrais être Diogène, réponse du philosophe aux généraux qui l'entouraient et qui s'étonnaient de ses regards qu'il témoignait au célèbre cynique; 8^o Si je n'étais Alexandre, je voudrais être Diogène, réponse du philosophe aux généraux qui l'entouraient et qui s'étonnaient de ses regards qu'il témoignait au célèbre cynique; 9^o Si je n'étais Alexandre, je voudrais être Diogène, réponse du philosophe aux généraux qui l'entouraient et qui s'étonnaient de ses regards qu'il témoignait au célèbre cynique; 10^o Si je n'étais Alexandre, je voudrais être Diogène, réponse du philosophe aux généraux qui l'entouraient et qui s'étonnaient de ses regards qu'il témoignait au célèbre cynique.

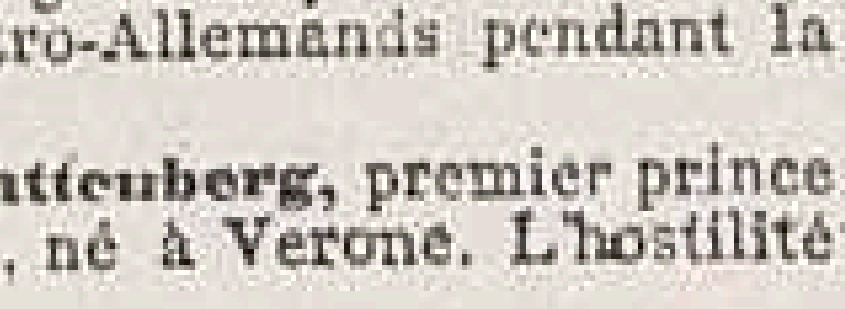


veau contre lui en 1812 et
 remplaça les Bourbons sur le trône de France en
 1815; — ALEXANDRE II, né en 1818, fils de Nicolas,
 monta sur le trône en 1855; il signa la paix avec la
 France après la guerre de Crimée, abolit le servage
 (1863), entreprit contre la Turquie la guerre de 1876-
 1877, qui eut comme conséquence le traité de Berlin.
 Il mourut assassiné par les nihilistes (1818-1881); — ALEXANDRE III, son fils, né le 26 février 1845, monta sur le trône en 1881; il se montra l'ami et l'allié de la France; m. en 1894.

ALEXANDRE I^{er}, roi de Serbie en 1880, fils de Milan I^{er}, assassiné par une conjuration militaire (1876-1903).

ALEXANDRE II de Serbie, fils de Pierre I^{er}, roi de Yougoslavie en 1921 né en 1888. Il a pris une grande part à la lutte des Serbes contre les Austro-Allemands pendant la Grande Guerre.

ALEXANDRE I^{er} de Wittenberg, premier prince de Bulgarie de 1879 à 1886, né à Verone. L'hostilité



TOLENTINO (lin), v. d'Italie (prov. de Macerata); 12.400 h. Traité de 1797 entre Bonaparte et le pape, consacrant la réunion d'Avignon à la France.

TOLOSA, v. d'Espagne (Guipuzcoa); 10.000 h. Fabrication de toiles.

TOLSTOÏ (Pierre, comte de), diplomate russe, conseiller de Pierre le Grand (1645-1729).

TOLSTOÏ (Léon, comte), romancier et moraliste russe, né à Iasnaïa-Poliana en 1828, m. à Astapovo en 1910. Principales œuvres: *Guerre et Paix*, *Anna Karenine*, etc. Tolstoï excelle à peindre la vie et les mœurs russes. Comme théologien et moraliste, il cherche à se rapprocher du christianisme primitif.

TOLTEQUES, anc. peuple du Mexique, supplanté par les Aztèques au 15^e siècle.

TOLU, v. de Colombie, port sur la mer des Antilles; 3.000 h. Baum dit de Tolu.

TOLUCA, v. du Mexique, ch.-l. de l'Etat de Mexico; 31.000 h. Châpellerie.

TOM, rivière de S. Océan, de l'Obi; 843 kil.

TOMASZOW, v. de Pologne, gouv. de Lodz, près de la Pilica; 23.500 h. Industrie textile.

TOMBOUCTOU, v. de l'Afrique-Occidentale française, Soudan français, tout près du Niger, occupée par les Français depuis 1894; 7.220 h. Entrepôt de commerce.

TOMES ou **TOMIS**, ville v. de la Mésie, sur le Pont-Euxin, où Ovide mourut en exil.

TOMMASEO (Nicolas), érudit et homme politique italien (1802-1874).

TOMSK, v. de Sibirie, sur le Tom; ch.-l. de gouv.; 90.800 h.

TONGA ou **ÎLES DES AMIS**, archipel de la Polynésie; 23.500 h. Capit. *Noukouloufa*. A l'Angleterre.

TONGOUSES ou **TOUNGOUSES**, peuple sibérien, qui occupe un immense espace entre la mer d'Okhotsk, l'Hénisséï et les monts Iablonoi.

TONGRES, v. de Belgique (Limbourg); 10.200 h. Eaux minérales.

TONKIN, pays de l'Indochine française, dépendant jadis du Royaume d'Annam; 6.870.000 h. (Tonkinois). Ch.-l. *Hanoi*. C'est proprement la vallée du fleuve Rouge et de ses affluents, la rivière Noire et la rivière Claire. Delta très fertile du fleuve Rouge. Riz, céréales dans les montagnes, nombreuses richesses minérales.

L'idée d'un établissement colonial sur la côte de l'Indochine, mise en avant sous Louis XVI, reprise sous la Restauration, fut poursuivie sous le second Empire, sur conseil de Cochinchine. Le désir de communiquer directement les provinces méridionales de la Chine fit l'origine première du conflit qui éclata entre le second Empire et la France, lorsque celle-ci prétendit s'emparer du Tonkin. François Garnier, maître du Delta, fut tué dans une embuscade (1873), et après lui ses conquêtes furent restituées à l'Annam, moyennant quelques concessions commerciales; mais, en 1883, la mort de Labarre (Etienne), architecte français, né à Ourscamp [Oise] (1764-1833).

LABASTIDE-CLAIRASSE, ch.-l. de c. (Basses-Pyrénées, arr. de Bayonne, sur l'Aran; 1.180 h.

LABASTIDE-MURAT [ra], ch.-l. de c. (Lot), arr. de Gourdon, près du Céou; 900 h.

LABAT [ba] (le Père Jean-Baptiste), missionnaire français, né à Paris. Il contribua à la colonisation de la Guadeloupe (1663-1738).

LABBE (le Père Philippe), jésuite français, né à Bourges (1607-1670), auteur de la *Collection générale des conciles*.

LABBÉ (Léon), chirurgien français, né au Merleault (1832-1916). Membre de l'Académie des sciences.

LABÉ (Louise), femme poète française, née à Lyon (1526), fille et femme de coilliers, surnommée la Belle Corlière; m. vers 1566.

LA BEAUMELLE (Laurent ANGLIVIEL de), littérateur, né à Valleraugue (Gard), connu par ses querelles avec Voltaire (1726-1773).

LABEDOYÈRE (Charles de), général français, né à Paris en 1786, fusillé en 1815.

LABICHE (Eugène), auteur dramatique français, né à Paris. Il était doué d'une inépuisable fécondité, d'une grande verve et d'une gaieté qui font de lui le plus arasant des vaudevillistes. Nous citerons parmi ses œuvres: *Le Chapeau de paille brisé*, *La Cagnotte*, *Le Voyage de St. Pétersbourg*, etc. (1816-1888).

LABIENSIS, nom de plusieurs villes d'Italie, la plus célèbre est celle de César (98 av. J.-C.).

LABOURD, v. de France (Gironde), arr. de Langon; 1.400 h. (Villandrautins). Ch. de f. M. Vins.

LABOURD, v. de France (Gironde), arr. de Langon; 1.400 h. (Villandrautins). Ch. de f. M. Vins.

LABOURD, v. de France (Gironde), arr. de Langon; 1.400 h. (Villandrautins). Ch. de f. M. Vins.

LABOURD, v. de France (Gironde), arr. de Langon; 1.400 h. (Villandrautins). Ch. de f. M. Vins.

LABOURD, v. de France (Gironde), arr. de Langon; 1.400 h. (Villandrautins). Ch. de f. M. Vins.

LABOURD, v. de France (Gironde), arr. de Langon; 1.400 h. (Villandrautins). Ch. de f. M. Vins.

LABOURD, v. de France (Gironde), arr. de Langon; 1.400 h. (Villandrautins). Ch. de f. M. Vins.

LABOURD, v. de France (Gironde), arr. de Langon; 1.400 h. (Villandrautins). Ch. de f. M. Vins.

LABOURD, v. de France (Gironde), arr. de Langon; 1.400 h. (Villandrautins). Ch. de f. M. Vins.

LABOURD, v. de France (Gironde), arr. de Langon; 1.400 h. (Villandrautins). Ch. de f. M. Vins.

LABOURD, v. de France (Gironde), arr. de Langon; 1.400 h. (Villandrautins). Ch. de f. M. Vins.

LABOURD, v. de France (Gironde), arr. de Langon; 1.400 h. (Villandrautins). Ch. de f. M. Vins.

LABOURD, v. de France (Gironde), arr. de Langon; 1.400 h. (Villandrautins). Ch. de f. M. Vins.

LABOURD, v. de France (Gironde), arr. de Langon; 1.400 h. (Villandrautins). Ch. de f. M. Vins.

LABOURD, v. de France (Gironde), arr. de Langon; 1.400 h. (Villandrautins). Ch. de f. M. Vins.

LABOURD, v. de France (Gironde), arr. de Langon; 1.400 h. (Villandrautins). Ch. de f. M. Vins.

LABOURD, v. de France (Gironde), arr. de Langon; 1.400 h. (Villandrautins). Ch. de f. M. Vins.

LABOURD, v. de France (Gironde), arr. de Langon; 1.400 h. (Villandrautins). Ch. de f. M. Vins.

LABOURD, v. de France (Gironde), arr. de Langon; 1.400 h. (Villandrautins). Ch. de f. M. Vins.

LABOURD, v. de France (Gironde), arr. de Langon; 1.400 h. (Villandrautins). Ch. de f. M. Vins.

LABOURD, v. de France (Gironde), arr. de Langon; 1.400 h. (Villandrautins). Ch. de f. M. Vins.

TONKIN (sic) et homme politique, né à Paris, sur les sections insurgées contre l'Assemblée nationale, par le général Bonaparte.

TONNAY (thématicien et philosophe), fondateur du positivisme.

TONNAY positive est une des œuvres de son auteur.

TONNAY (sic) et homme politique, né à Paris, sur les sections insurgées contre l'Assemblée nationale, par le général Bonaparte.

TONNAY (thématicien et philosophe), fondateur du positivisme.

TONNAY positive est une des œuvres de son auteur.

TONNAY (sic) et homme politique, né à Paris, sur les sections insurgées contre l'Assemblée nationale, par le général Bonaparte.

TONNAY (thématicien et philosophe), fondateur du positivisme.

TONNAY positive est une des œuvres de son auteur.

TONNAY (sic) et homme politique, né à Paris, sur les sections insurgées contre l'Assemblée nationale, par le général Bonaparte.

TONNAY (thématicien et philosophe), fondateur du positivisme.

TONNAY positive est une des œuvres de son auteur.

TONNAY (sic) et homme politique, né à Paris, sur les sections insurgées contre l'Assemblée nationale, par le général Bonaparte.

TONNAY (thématicien et philosophe), fondateur du positivisme.

TONNAY positive est une des œuvres de son auteur.

TONNAY (sic) et homme politique, né à Paris, sur les sections insurgées contre l'Assemblée nationale, par le général Bonaparte.

TONNAY (thématicien et philosophe), fondateur du positivisme.

TONNAY positive est une des œuvres de son auteur.

TONNAY (sic) et homme politique, né à Paris, sur les sections insurgées contre l'Assemblée nationale, par le général Bonaparte.

TONNAY (thématicien et philosophe), fondateur du positivisme.

TONNAY positive est une des œuvres de son auteur.

TONNAY (sic) et homme politique, né à Paris, sur les sections insurgées contre l'Assemblée nationale, par le général Bonaparte.

TONNAY (thématicien et philosophe), fondateur du positivisme.

TONNAY positive est une des œuvres de son auteur.

TONNAY (sic) et homme politique, né à Paris, sur les sections insurgées contre l'Assemblée nationale, par le général Bonaparte.

TONNAY (thématicien et philosophe), fondateur du positivisme.

TONNAY positive est une des œuvres de son auteur.

TONNAY (sic) et homme politique, né à Paris, sur les sections insurgées contre l'Assemblée nationale, par le général Bonaparte.

TONNAY (thématicien et philosophe), fondateur du positivisme.

TONNAY positive est une des œuvres de son auteur.

TONNAY (sic) et homme politique, né à Paris, sur les sections insurgées contre l'Assemblée nationale, par le général Bonaparte.

TONNAY (thématicien et philosophe), fondateur du positivisme.

TONNAY positive est une des œuvres de son auteur.

TONNAY (sic) et homme politique, né à Paris, sur les sections insurgées contre l'Assemblée nationale, par le général Bonaparte.

TONNAY (thématicien et philosophe), fondateur du positivisme.

TONNAY positive est une des œuvres de son auteur.

TONNAY (sic) et homme politique, né à Paris, sur les sections insurgées contre l'Assemblée nationale, par le général Bonaparte.

TONNAY (thématicien et philosophe), fondateur du positivisme.

TONNAY positive est une des œuvres de son auteur.

TONNAY (sic) et homme politique, né à Paris, sur les sections insurgées contre l'Assemblée nationale, par le général Bonaparte.

TONNAY (thématicien et philosophe), fondateur du positivisme.

TONNAY positive est une des œuvres de son auteur.

TONNAY (sic) et homme politique, né à Paris, sur les sections insurgées contre l'Assemblée nationale, par le général Bonaparte.

TONNAY (thématicien et philosophe), fondateur du positivisme.

TONNAY positive est une des œuvres de son auteur.

TONNAY (sic) et homme politique, né à Paris, sur les sections insurgées contre l'Assemblée nationale, par le général Bonaparte.

TONNAY (thématicien et philosophe), fondateur du positivisme.

TONNAY positive est une des œuvres de son auteur.

TONNAY (sic) et homme politique, né à Paris, sur les sections insurgées contre l'Assemblée nationale, par le général Bonaparte.

TONNAY (thématicien et philosophe), fondateur du positivisme.

TONNAY positive est une des œuvres de son auteur.

TONNAY (sic) et homme politique, né à Paris, sur les sections insurgées contre l'Assemblée nationale, par le général Bonaparte.

TONNAY (thématicien et philosophe), fondateur du positivisme.

TONNAY positive est une des œuvres de son auteur.

TONNAY (sic) et homme politique, né à Paris, sur les sections insurgées contre l'Assemblée nationale, par le général Bonaparte.

TONNAY (thématicien et philosophe), fondateur du positivisme.

TONNAY positive est une des œuvres de son auteur.

TONNAY (sic) et homme politique, né à Paris, sur les sections insurgées contre l'Assemblée nationale, par le général Bonaparte.

TONNAY (thématicien et philosophe), fondateur du positivisme.

TONNAY positive est une des œuvres de son auteur.

TONNAY (sic) et homme politique, né à Paris, sur les sections insurgées contre l'Assemblée nationale, par le général Bonaparte.

TONNAY (thématicien et philosophe), fondateur du positivisme.

TONNAY positive est une des œuvres de son auteur.

TONNAY (sic) et homme politique, né à Paris, sur les sections insurgées contre l'Assemblée nationale, par le général Bonaparte.

TONNAY (thématicien et philosophe), fondateur du positivisme.

TONNAY positive est une des œuvres de son auteur.

TONNAY (sic) et homme politique, né à Paris, sur les sections insurgées contre l'Assemblée nationale, par le général Bonaparte.

TONNAY (thématicien et philosophe), fondateur du positivisme.

TONNAY positive est une des œuvres de son auteur.

TONNAY (sic) et homme politique, né à Paris, sur les sections insurgées contre l'Assemblée nationale, par le général Bonaparte.

TONNAY (thématicien et philosophe), fondateur du positivisme.

TONNAY positive est une des œuvres de son auteur.

TONNAY (sic) et homme politique, né à Paris, sur les sections insurgées contre l'Assemblée nationale, par le général Bonaparte.

TONNAY (thématicien et philosophe), fondateur du positivisme.

TONNAY positive est une des œuvres de son auteur.

TONNAY (sic) et homme politique, né à Paris, sur les sections insurgées contre l'Assemblée nationale, par le général Bonaparte.

TONNAY (thématicien et philosophe), fondateur du positivisme.

TONNAY positive est une des œuvres de son auteur.

TONNAY (sic) et homme politique, né à Paris, sur les sections insurgées contre l'Assemblée nationale, par le général Bonaparte.

TONNAY (thématicien et philosophe), fondateur du positivisme.

TONNAY positive est une des œuvres de son auteur.

TONNAY (sic) et homme politique, né à Paris, sur les sections insurgées contre l'Assemblée nationale, par le général Bonaparte.

TONNAY (thématicien et philosophe), fondateur du positivisme.

TONNAY positive est une des œuvres de son auteur.

TONNAY (sic) et homme politique, né à Paris, sur les sections insurgées contre l'Assemblée nationale, par le général Bonaparte.

TONNAY (thématicien et philosophe), fondateur du positivisme.

TONNAY positive est une des œuvres de son auteur.

TONNAY (sic) et homme politique, né à Paris, sur les sections insurgées contre l'Assemblée nationale, par le général Bonaparte.

TONNAY (thématicien et philosophe), fondateur du positivisme.

TONNAY positive est une des œuvres de son auteur.

TONNAY (sic) et homme politique, né à Paris, sur les sections insurgées contre l'Assemblée nationale, par le général Bonaparte.

TONNAY (thématicien et philosophe), fondateur du positivisme.

TONNAY positive est une des œuvres de son auteur.

TONNAY (sic) et homme politique, né à Paris, sur les sections insurgées contre l'Assemblée nationale, par le général Bonaparte.

TONNAY (thématicien et philosophe), fondateur du positivisme.

TONNAY positive est une des œuvres de son auteur.

TONNAY (sic) et homme politique, né à Paris, sur les sections insurgées contre l'Assemblée nationale, par le général Bonaparte.

TONNAY (thématicien et philosophe), fondateur du positivisme.

TONNAY positive est une des œuvres de son auteur.

TONNAY (sic) et homme politique, né à Paris, sur les sections insurgées contre l'Assemblée nationale, par le général Bonaparte.

TONNAY (thématicien et philosophe), fondateur du positivisme.

TONNAY positive est une des œuvres de son auteur.

TONNAY (sic) et homme politique, né à Paris, sur les sections insurgées contre l'Assemblée nationale, par le général Bonaparte.

TONNAY (thématicien et philosophe), fondateur du positivisme.

TONNAY positive est une des œuvres de son auteur.

TONNAY (sic) et homme politique, né à Paris, sur les sections insurgées contre l'Assemblée nationale, par le général Bonaparte.

TONNAY (thématicien et philosophe), fondateur du positivisme.

TONNAY positive est une des œuvres de son auteur.

TONNAY (sic) et homme politique, né à Paris, sur les sections insurgées contre l'Assemblée nationale, par le général Bonaparte.

TONNAY (thématicien et philosophe), fondateur du positivisme.

TONNAY positive est une des œuvres de son auteur.

TONNAY (sic) et homme politique, né à Paris, sur les sections insurgées contre l'Assemblée nationale, par le général Bonaparte.

TONNAY (thématicien et philosophe), fondateur du positivisme.

TONNAY positive est une des œuvres de son auteur.

TONNAY (sic) et homme politique, né à Paris, sur les sections insurgées contre l'Assemblée nationale, par le général Bonaparte.

TONNAY (thématicien et philosophe), fondateur du positivisme.

TONNAY positive est une des œuvres de son auteur.

TONNAY (sic) et homme politique, né à Paris, sur les sections insurgées contre l'Assemblée nationale, par le général Bonaparte.

TONNAY (thématicien et philosophe), fondateur du positivisme.

TONNAY positive est une des œuvres de son auteur.

TONNAY (sic) et homme politique, né à Paris, sur les sections insurgées contre l'Assemblée nationale, par le général Bonaparte.

TONNAY (thématicien et philosophe), fondateur du positivisme.

TONNAY positive est une des œuvres de son auteur.

TONNAY (sic) et homme politique, né à Paris, sur les sections insurgées contre l'Assemblée nationale, par le général Bonaparte.

TONNAY (thématicien et philosophe), fondateur du positivisme.

TONNAY positive est une des œuvres de son auteur.

TONNAY (sic) et homme politique, né à Paris, sur les sections insurgées contre l'Assemblée nationale, par le général Bonaparte.

TONNAY (thématicien et philosophe), fondateur du positivisme.

TONNAY positive est une des œuvres de son auteur.

TONNAY (sic) et homme politique, né à Paris, sur les sections insurgées contre l'Assemblée nationale, par le général Bonaparte.

TONNAY (thématicien et philosophe), fondateur du positivisme.

TONNAY positive est une des œuvres de son auteur.

TONNAY (sic) et homme politique, né à Paris, sur les sections insurgées contre l'Assemblée nationale, par le général Bonaparte.

TONNAY (thématicien et philosophe), fondateur du positivisme.

TONNAY positive est une des œuvres de son auteur.

TONNAY (sic) et homme politique, né à Paris, sur les sections insurgées contre l'Assemblée nationale, par le général Bonaparte.

TONNAY (thématicien et philosophe), fondateur du positivisme.

TONNAY positive est une des œuvres de son auteur.

TONNAY (sic) et homme politique, né à Paris, sur les sections insurgées contre l'Assemblée nationale, par le général Bonaparte.

TONNAY (thématicien et philosophe), fondateur du positivisme.



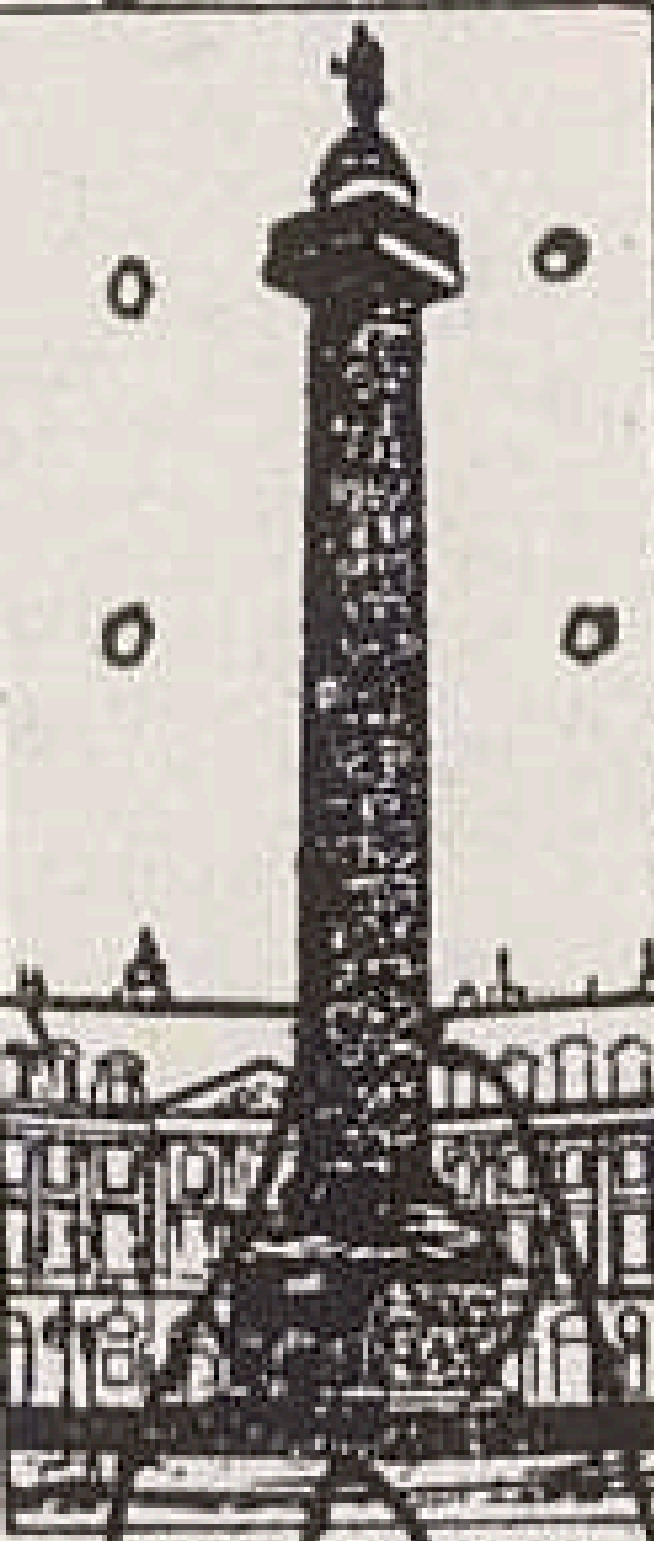
Tolstoï.



Aug. Comte.



Vendôme.



Du danger qui existe pour un gouvernement d'ignorer les enseignements du surréalisme

Politischer Uebereifer

Kranthafte Phantasie.

In der letzten Zeit gehen bei den Behörden vielfach Postkarten, Bilder und Plakate ein, in denen eine versteckte kommunistische Propaganda gewittert wird. In den Haaren eines Kopfbildes will man, obwohl es sich um eine Photographie handelt, das Gesicht Lenins entdeckt haben, in der Ohrmuschel gar ein unzüchtiges Bild. Auf einem Plakat hat man einen eingeschlagenen Schädel und einen Kommunistenkopf verborgen gefunden. Freilich müßten sich die Beschauer dieses Plakates, das üblicherweise angeklebt oder aufgehängt ist, auf den Kopf stellen, um in den Genuß dieses Verzierbildes zu gelangen. Von zuständiger Stelle wird solchem politischen Uebereifer entgegengetreten, durch den eine unnötige Beunruhigung der Bevölkerung hervorgerufen und berechnete Interessen geschädigt werden. Die Dienststellen wurden angewiesen, diesem sinnlosen Treiben, das leicht zu einer gefährlichen Psychose ausarten kann, mit allem Nachdruck Einhalt zu gebieten.

Nous lisons dans le « Oberbadischer Volksblatt » du 12 février 1934 la note suivante :

DU SUPERZÈLE POLITIQUE

Imagination malade

« Depuis quelque temps, les autorités
» reçoivent une certaine quantité de cartes
» postales, de tableaux et d'affiches dans
» lesquels on flaire de la propagande com-
» muniste camouflée. Dans la chevelure
» d'une tête, quoiqu'il s'agisse d'une photo-
» graphie, on a voulu découvrir la figure de
» Lénine, dans l'oreille de la même tête
» une image obscène. On a trouvé cachés
» dans une affiche, un crâne fracassé et une
» tête de communiste. Il est à remarquer
» que, pour jouir de cette affiche-devinette,
» collée et accrochée de façon habituelle,
» le spectateur serait obligé de marcher sur
» la tête. Les lieux officiels s'opposent à un
» tel superzèle politique qui pourrait alar-
» mer inutilement la population et nuire à
» des intérêts légitimes. Les lieux officiels
» ont reçu l'ordre d'opprimer avec toute
» leur énergie ces agissements insensés qui

» facilement pourraient dégénérer en psy-
» chose dangereuse. »

Eh bien, ces agissements, nous sommes très sensés de le constater, qui ne sont insensés que pour les « autorités » qui ont bien voulu jouer avec le feu en y jetant les œuvres d'un certain Freud, ne pourraient être autre chose que le faible début d'une vengeance certaine et triomphante des dites œuvres. Le célèbre vautour de Léonardo, sorti de sa cachette de plusieurs siècles par un élève de Freud, rongerait-il déjà doucement le foie, les reins et les rêves d'un peuple dont le péché et la punition est de ne plus croire en ses rêves? Evidemment, le « Oberbadischer Volksblatt » est un journal de province, et le phénomène inquiétant pour les « autorités » pourrait être localisé dans le pays badois, je n'en sais rien, mais un symptôme est un symptôme, et *les vautours sont contagieux*. Qui autrement aurait incité un curé belge à fouiller la barbe d'un prophète et d'en sortir un paon et la figure de Michel-Ange? J'aurais davantage confiance en le flair de cette jeune fille badoise qui m'envoie, à l'instant même où je

me décide à présenter cette note du « Oberbadischer Volksblatt », la carte postale reproduite ci-contre (bois gravé de Lucas Cranach le Vieux), d'une interprétation facile et frappante.

Peu importe l'origine du contenu latent d'un tableau : du subconscient de l'auteur ou de celui du spectateur ; une fois découvert, ou même « faussement interprété », il y est et y reste. Comment autrement expliquer l'angoisse des « autorités » qui, craignent une « psychose dangereuse » ? La figure de Lénine prend réalité menaçante dans la chevelure d'une photo ; le crâne fracassé et la tête de communiste de leur affiche, affolent la population badoise avec la même réalité qui, depuis peu, empêche l'« Angélus de Millet » de figurer *décemment* dans la chambre d'une petite oie blanche.

Nous ne pouvons que souhaiter que le délire d'interprétation prenne de plus vastes proportions et fasse de plus jolis ravages. Certains collectionneurs, m'a-t-on dit, accrochent déjà leurs tableaux de façon

qu'avec un mécanisme simple on peut les tourner dans tous les sens pour y faire des voyages d'exploration avec, comme boussole, la seule faculté hallucinatoire du spectateur.



Lucas Cranach le Vieux

Les musées seront bien obligés de suivre, et on craint que le résultat en soit si bouleversant que bientôt on verra aux portes des musées d'Allemagne cet écriteau : *Entrée rigoureusement interdite aux enfants au-dessous de 60 ans.*

Max ERNST.

UN DES VISAGES DU FASCISME

Les ecclésiastiques intentent de nombreux procès aux libres penseurs. A Laval, en 1933, ils ont eu gain de cause.

Actuellement les grands réseaux de chemins de fer distribuent dans leurs gares un prospectus qui annonce :

« Du 3 mars au 21 mai 1934
EXPOSITION
de la
SAINTE TUNIQUE
DU CHRIST
à la Basilique d'Argenteuil
(Manifestation n'ayant pas eu lieu
depuis 1900) »

On a bien lu 1900 : depuis un tiers de siècle ils n'avaient osé pousser leurs môme-ries si loin.

Et leurs alliés : M. Herriot des Missionnaires qui vient dans sa ville de Lyon de baptiser une cloche à son nom et à celui de son épouse (la *Blanche Edouard*). Comme il a dû regretter de ne pouvoir obliger ses instituteurs à conduire à la cérémonie

ses enfants de ses écoles. Il appartient aux hommes d'empêcher qu'il ne le puisse un jour.

Mai 1934, Hitler, dit-on, a des difficultés avec le clergé allemand. La chose n'a pas plus d'importance que n'en avait son soi-disant programme socialiste. La religion est l'auxiliaire naturel de toutes les réactions : saigner d'abord, crétiniser ensuite.

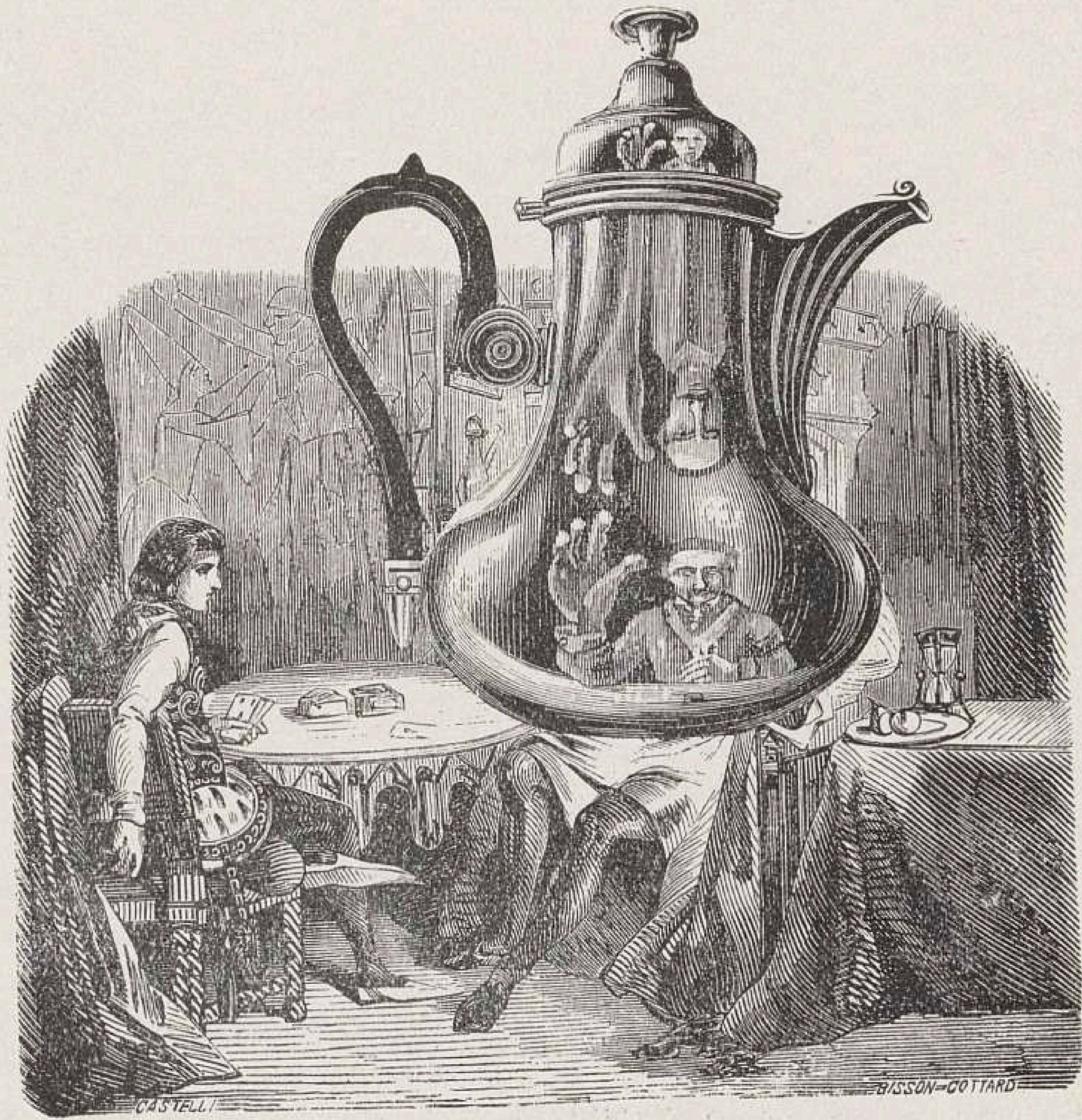
En France, depuis quelques années, la bête au regard torve croît en nombre et en audace. Que le fascisme triomphe et elle se chargerait de ses intérêts « spirituels ». Ce serait le contrôle — un contrôle dont notre sujétion actuelle ne peut donner qu'une trop faible idée — de tout ce qui se veut pur par ce qu'il y a de plus abject ; la pensée, l'amour, la poésie, justiciables du prêtre, la jeunesse entière soumise à la sodomie physique et morale.

Que ceux qui préfèrent le glacier à l'égoût, la mer au bénitier, l'amour au crucifix, le bifteck au crachat ne l'oublient point.

M.-L. et J. MAYOUX.



Le comte de Foix allant assassiner son fils.



Charles VI jouant aux cartes pendant sa folie.

P O E M E S

à S.

POUR L'ANGOISSE-SPIRALE CONTRE L'ANGOISSE-GÉLATINE

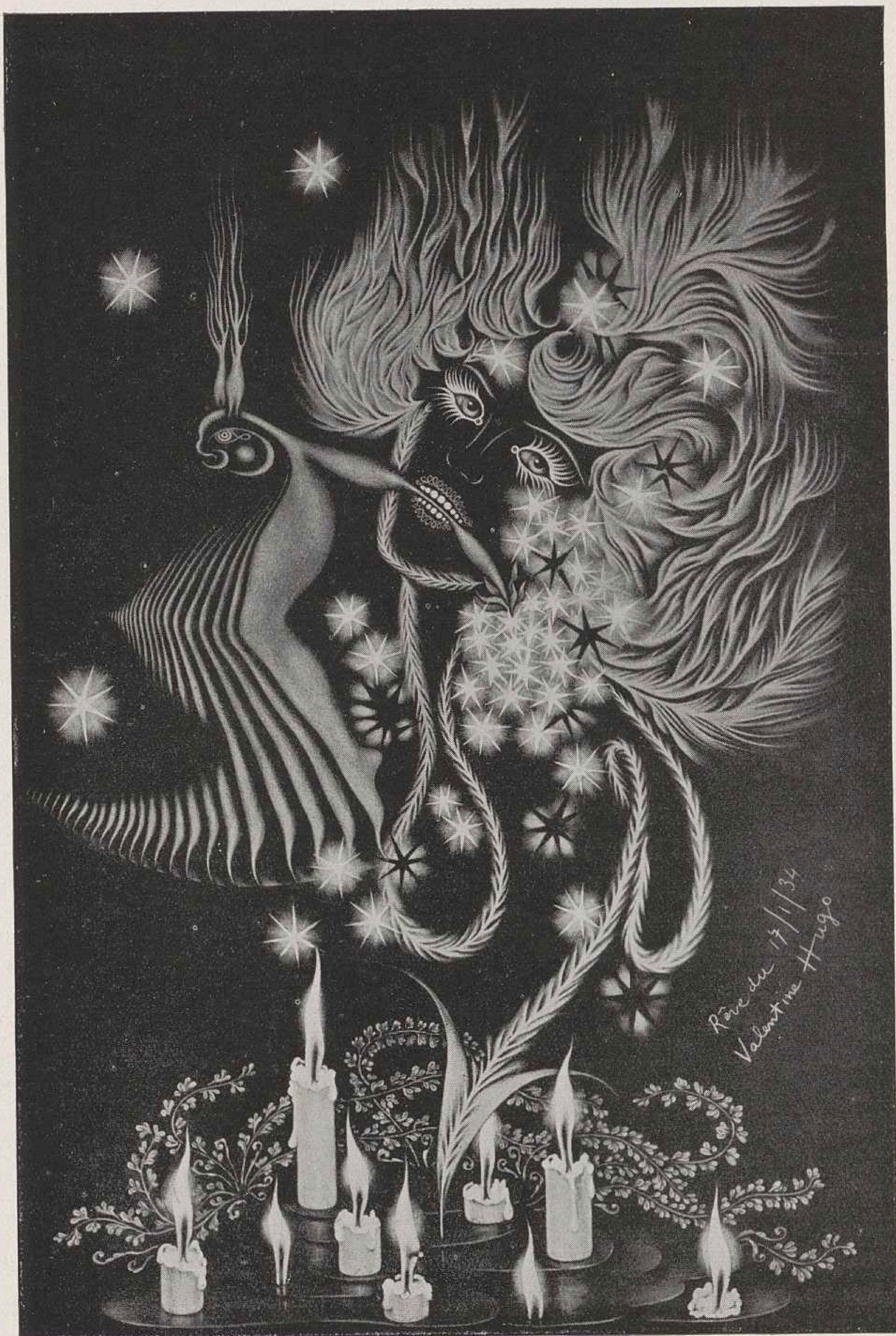
l'angoisse d'un chemin
d'or vert
s'enlace
sur un caillou qui baise le long d'une feuille
un enfant
aux doux yeux crevés
la détache
comme
une frange de pus
déployée
sur un arc-en-ciel
une roue hilare tourne sans méditer
elle reçoit la sentinelle
des sources incendiaires
une grande bouche pâle
l'écrase dans un sourire
trois hannetons nains s'envolent
et des rires
et des mains
et des lèvres rigides.

DOMMAGE QUE CE SOIT UNE PROSTITUÉE (1)

la grande femme hallucinante
qui cerne ses yeux d'ophtalmie purulente
vient de réveiller ses os
mis en léthargie pendant la grande éclipse
sans le moindre égard
pour les premières communiantes
elle est entrée dans les égoûts
avec son squelette emballé dans
du papier gras
quand elle en est sortie
ses paupières malades et aguichantes
étaient collées sans recours
un grand panaris mauve
qui se baignait sous terre
l'avait violée
en la prenant pour une pâquerette.

Raymond TCHANG.

(1) Je n'ai pas lu le livre ni vu la pièce.



VALENTINE HUGO

Rêve du 17 janvier 1934

Systematisation et détermination

par

ROGER CAILLOIS

Il semble que tout effort humain de connaissance se réduise à la recherche de l'invariance dans un monde de fluctuations (1). De fait, j'avouerai quant à moi ne pas pouvoir en rester à la commune antinomie, ne percevant pas de différence appréciable entre le connu et l'inconnu. Je pense qu'il suffirait de s'interroger quelque peu à ce sujet, pourvu que ce fût en dehors de tout parti-pris théorique, pour comprendre combien est minime l'écart qui les sépare. Il n'y a là ni scepticisme ni ambition démesurée. Je veux seulement dire que la connaissance et l'ignorance se présentent si également imparfaites et pour ainsi dire incomplètes que l'une s'accommode aussi bien des plus notoires insuffisances que l'autre des plus compromettants comportements, et qu'à ce compte, il est facile de distinguer que les mots dissimulent ici deux aspects sensiblement équivalents de la même situation. L'opposition du divers à l'identique, du mouvant à l'immobile, de l'Autre au Même paraît une plus précise approximation. On définit assez justement la science comme la recherche de l'unité de la cause derrière la multiplicité des effets. Qu'il ne soit pas de disciple qui ne parvienne à mener à bien cette entreprise dans tous les domaines à l'aide d'un principe qui ne semblait se rapporter qu'à un seul, voilà qui constitue un fait troublant, dépassant singulièrement l'attente la moins circonspecte et ne paraissant précisément pouvoir s'expliquer que dans l'hypothèse d'une surdétermination systématique de tous les éléments. Tout se passe en effet comme si le mode d'explication de chaque science particulière était une *organisation de vraisemblances* constituée à partir d'une donnée ou d'un groupe de données bien définies et susceptible, du fait de la continuité de l'univers, d'une sorte d'extension concentrique indéfinie sur tous les autres domaines au détriment, bien entendu, de la rigueur de sa compréhension. De fait, les explications des sciences se chevauchent à tel point que chacun se flatte de pouvoir rendre compte même de l'existence des autres. Ainsi, actuellement, voit-on par exemple le matérialisme historique et la psychanalyse rapporter réciproquement leur constitution au principe qu'elles ont respectivement adopté, chacun de ces systèmes considérant l'autre comme une donnée particulière aisément réductible.

Il n'est pas jusqu'aux mathématiques qui ne se permettent les plus aventureuses intrusions et qui ne trouvent les vérifications les plus précises là où on l'attendrait le moins, dans la botanique et la zoologie, par exemple. Aussi, d'une façon générale, est-il permis d'affirmer que les données de l'expérience se laissent déchiffrer à partir de plusieurs clefs et systématiser sous plusieurs perspectives dont le nombre n'est pas déterminable a priori et qui constituent chacune une méthode particulière de connaissance, celle-ci apparaissant de ce fait comme une systématisation. On est ainsi amené à poser le problème de la valeur de l'imagination lyrique dans les mêmes termes et à examiner si celle-ci peut rendre dans le domaine des représentations affectives et des thèmes passionnels les mêmes services que rendent ailleurs la géométrie et la dialectique, par exemple, dont le triple caractère génétique, résorbant et systématisant est manifeste. *En somme, il ne s'agit que de traduire le fait que la compréhension se ramène toujours plus ou moins à l'intégration*; de ce point de vue, la science parfaite ne serait autre que la conscience effective de la cohérence multiple des éléments de l'univers, aperception qui entraînerait très probablement non seulement de très importantes modifications dans la manière de voir et de sentir (il ne semble pas arbitraire de jouer ici sur le double sens, abstrait et concret, de certains mots) mais encore la possession d'une véritable position morale, sinon métaphysique.

(1) C.-F. Keyser, *Mathematical Philosophy*.

E. Meyerson, *Identité et Réalité*.

C'est là le contenu que je me plais à donner à l'idée de salut pour laquelle il ne devrait pas être d'excès d'honneurs et qui mérite mieux en tout cas que l'indignité où l'on est plus ou moins obligé de la tenir actuellement, à cause de son inconsistance idéologique, si l'on pousse l'indulgence jusqu'à ne pas juger l'arbre à ses fruits.

Quoiqu'il en soit et pour revenir au vif du débat, je serais heureux que l'on m'accorde que, par les lignes précédentes, j'ai placé le problème de la valeur de la pensée lyrique dans la lumière qu'il faut et sur le terrain le plus juste. Je ne me fais pas la moindre illusion au sujet de la réponse que j'apporte. Mieux que personne, j'ai été à même de m'apercevoir combien ma recherche fut limitée, son résultat peu décisif, son approximation lointaine. Au contraire, je pense avoir l'évidence pour moi en affirmant que si la pensée lyrique n'a pas l'intérêt de systématisation que j'attends d'elle, elle n'en a aucun, — aucun de valable, s'entend.

Pour le rêve, le travail est plus qu'à moitié fait. En effet si l'on consent à considérer les mécanismes que les recherches psychanalytiques y ont, sinon décelés, du moins définis (condensation, surdétermination, transfert, etc...) comme les *processus de systématisation affective de représentations* qui, par suite des nécessités de l'action, étaient d'abord apparues disjointes, — et il semble difficile de leur assigner quelque autre rôle, — il est clair que les indications oniriques, encore qu'il y ait rêve et rêve, sont des moins négligeables et qu'elles constituent par ailleurs des documents particulièrement sûrs, élaborés qu'ils sont selon des procédés relativement autonomes.

Il n'en est pas de même de la pensée lyrique dont les moyens d'obtention sont loin d'être au-dessus de toute suspicion et dont on n'a nulle raison de penser qu'elle répond à une nécessité première plutôt qu'à une paresse ou à une forfaiture. Cependant, il faut remarquer que l'exemple du rêve, phénomène dont j'ai tenu ci-dessus à rappeler le caractère élémentaire et indépendant, montre que la nécessité d'esprit est capable d'identifier ou d'associer d'elle-même les représentations qu'il lui convient, en sorte qu'on se trouve amené à se demander *si la fonction de pensée lyrique n'est pas dans la vie éveillée de figurer semblablement tel élément qu'il faut quand exigence s'en fait sentir, c'est-à-dire quand de multiples représentations ont déjà surdéterminé son contenu, contenu de ce fait capable de remplir au mieux ce rôle idéogrammatique de systématisation qui lui préexistait et à quoi en dernière analyse son avènement est exclusivement dû.* Ainsi plusieurs pierres irrégulières assemblées sans soin laissent entre elles un certain vide dont la forme est exactement dessinée de sorte que celle du bloc qui comblerait cet intervalle est à l'avance strictement déterminée, ce déterminisme du creux étant aussi rigoureux que tout autre. Pareillement, il semble qu'une accumulation de représentations convergentes prédétermine tout ou partie des conditions que devra remplir le contenu de celle dont elles ont besoin pour présenter une cohérence sans fissure. Il s'ensuit que cette dernière existe virtuellement, du fait de l'existence des précédentes, et qu'à la première et contingente sollicitation, passant de la puissance à l'acte, elle s'imposera à la conscience.

Telles sont du moins les pensées qui me vinrent au cours de l'analyse d'un exemple récent d'associations non dirigées. Attendant mon train, mes yeux tombèrent sur une plaque de tôle marquant peut-être quelque bifurcation et portant un M peint en blanc. Je m'aperçus alors que cette lettre se trouve curieusement être l'initiale du prénom des trois seules femmes avec qui mes relations ont pris un caractère d'exceptionnelle gravité et du surnom que j'avais donné à l'une d'elles; ensuite, je pensais à l'épreuve de l'M renversé dans la main (expression qui parut à mon attention très lâche porter en soi une évidence suffisante). Je songeais à une blessure en forme d'M sur laquelle du vinaigre était versé, supplice en rite initiatique, cependant que j'avais une assez nette image visuelle d'une main s'ouvrant et me montrant sur la paume un M qui, à cause de ses pointes tournées vers les doigts, se présente comme un W. Sans m'arrêter à l'étrangeté de la vision, je laissais errer ma pensée et constatais que W et M étaient les initiales d'une dame à qui je venais le matin même d'envoyer un livre et que ces deux lettres entrelacées formaient le monogramme qui figure sur les chaises de la salle à manger de mes parents,

signe d'aspect cabalistique qui m'a fort impressionné durant mon enfance et dont j'ai dix fois redemandé la signification ne me contentant jamais de la réponse très raisonnable qui m'était faite et aux termes de laquelle il s'agissait des initiales des personnes à qui ce mobilier avait été racheté. Il me semble cependant avoir aperçu le monogramme plus récemment, et en effet je ne tardai pas à me souvenir (mais cette recherche mit fin à l'association) que j'avais remarqué la veille un dessin à peine différent présenté comme une graphie condensée du monosyllabe sacré AUM dans l'ouvrage de René Guénon *Le Roi du Monde*, dont j'avais voulu comparer l'impression à celle du livre que j'étais sur le point d'envoyer à cette dame dont je viens de parler et dont précisément les initiales étaient W et M.

Il me plaît qu'il n'y ait rien là qui excède l'expérience la plus banale : il n'en devient que plus important de rendre compte de la représentation inattendue qui survint tellement à point pour unir les autres éléments et à quoi je n'ai pu retrouver nul substrat précis, si profondément que j'ai interrogé ma mémoire. Certes, il peut toujours s'agir d'un souvenir de rêve non identifié ou de quelque image hypermnésique déformée et *dont la déformation d'ailleurs ne laisserait pas d'être significative* (1). Il semble beaucoup plus économique de supposer qu'il y eut là en quelque sorte cristallisation idéogrammatique (et, dans le cas particulier, de caractère tant soit peu hallucinatoire) destinée à associer les multiples recoupements qui se sont fait jour aussitôt et dont la seule existence déterminait et impliquait le contenu, lui assignant comme propriété nécessaire et suffisante d'explicitier tant par la perception que par la réflexion le fait qu'un M renversé est un W et de présenter en même temps réunis les deux signes. Quant au mot de cristallisation, il n'est nullement pris au hasard : comment en effet ne pas s'apercevoir que la bizarre situation de ces images entre la virtualité et la réalité, leur existence latente et en quelque sorte *en solution* est analogue à ces états si instables étudiés en chimie sous le nom de *phénomènes de sursaturation*, où à une excitation minime, mais bien définie, se condense et apparaît comme s'il surgissait de rien un précipité de l'invisible substance dissoute? Mais au lieu d'étendre la comparaison aux circonstances de production (ici, élévation de température et refroidissement lent; là, émotions accumulées et apaisées) dont la courbe est sensiblement identique, il est sans doute plus sage d'attirer l'attention sur la facilité avec laquelle de telles analogies deviennent spécieuses quand on leur demande plus que les modestes et empiriques services d'éclaircissement réciproque qu'elles peuvent rendre.

En somme, je me tiendrai pour satisfait pour peu que l'analyse précédente ait jeté quelque lumière sur la façon dont la pensée lyrique peut remplir sa fonction systématisante. Aussi la valeur des synthèses qu'on lui a vu effectuer se laisserait mesurer au moins approximativement. On est en présence d'un effort irréductible vers cette parfaite lucidité affective, dont les conséquences, si imprévisibles qu'elles soient, ne sauraient être que très grandes et qu'on ne discréditerait pas sans se discréditer du même coup. L'activité dite poétique, appuyée sur la surdétermination objective de l'univers était viable; surdétermination elle-même, et des plus efficaces dans son domaine, elle n'y paraît maintenant ni remplaçable, ni, dans la mesure où elle est exercée comme il faut, c'est-à-dire dans une attitude méthodique et non esthétique, dénuée de validité (1). Il résulte que le profit

(1) Je fais allusion au fait que quelques jours plus tard, et à propos de tout autre chose, j'ai eu à penser que j'avais lu, étant enfant, dans un journal illustré, l'histoire d'un certain Ismaïl le Bulgare, qui sculptait avec un poignard une croix dans la main de ses prisonniers. Il se peut que l'image de la main ait été fournie par une réminiscence de cette torture, encore que la disposition des doigts eux-mêmes en M. et le fait que cette lettre est en même temps l'initiale du mot main suffisent à surdéterminer l'apparition de cette dernière.

(1) Ces considérations caractérisent assez bien ma position dans le surréalisme. Désireux de les situer de façon précise, par exemple vis-à-vis des idées exprimées dans le *Manifeste du Surréalisme*, je les rapprocherai volontiers des lignes suivantes : « L'esprit

tiré d'une suite d'associations lyriques est mesuré par l'accroissement de la sensibilité immédiate consécutif à son assimilation et qu'il est aussi fonction du nombre et de l'intensité des foyers représentatifs qu'elle condense ou surdétermine dans le mythe personnel. Ces foyers étant indéfiniment contagieux à cause de leur développement épidémique, on conçoit sans peine que ces deux échelles coïncident chez tous les individus suffisamment entraînés à *occuper* la synthèse qu'ils s'approprient. A cette lumière, l'expression « beauté d'un poème » n'a guère de signification saisissable. Au contraire, on connaîtra valablement la puissance ou l'objectivité lyrique d'une représentation ou d'une association donnée à partir de la force, de la stabilité et de la généralité de son utilisation et particulièrement, par rapport à chacun, à partir de la plus ou moins grande nécessité de son intégration dans le développement affectif personnel.

Plus profondément, en effet, c'est bien lui qui est en jeu et peut-être aborderait-on par cette voie quelque étude décisive. J'ai assez dit plus haut quelles graves conséquences j'en attendais pour ma part, situées à coup sûr au-delà des deux termes du problème central de la nécessité ou de la liberté de l'esprit.

Il s'agit de systématisation, de connaissance, de connaissance de la nécessité. S'agit-il par conséquent de liberté, comme l'affirme une certaine proposition trop connue qui pourrait, semble-t-il, figurer au premier rang des erreurs accréditées? On n'oserait le prétendre. Lucide, la conscience est autant dans le déterminant que dans le déterminé, en qui, ignorante, elle était reléguée. Il ne s'agit donc que de déterminant par soi, que d'identification à la détermination elle-même.

Aussi bien donnerai-je quelque indication de ce qu'il en est à mon endroit..

Roger CAILLOIS.



RENÉ MAGRITTE

La fissure

se convainc peu à peu de la réalité suprême de ces images. Se bornant d'abord à les subir, il s'aperçoit bientôt qu'elles flattent sa raison, augmentant d'autant sa connaissance » (p. 64), ou encore de cette définition : « Le surréalisme repose sur la croyance à la réalité supérieure de certaines formes d'associations négligées jusqu'à lui, à la toute puissance du rêve, au jeu désintéressé de la pensée » (p. 46).

André BRETON



Brûlant les mers
la cervelle des mers
l'illustre maniaque couronné de musiques neigeuses
comparait l'avenir à sa bague savante
comparait sans le savoir les oiseaux moyenâgeux et le sceptre des orages
comparait éternellement l'éternité et les larmes
comme des lampes sous-marines où se trame le renouveau des choses
mortes
mais tu arrives plus digne qu'un glacier
et tu me tends une main que le froid change en fleur de lotus
qui te rend dramatiquement invisible et tendre
sous les mille et une nuits vulnérables à l'endroit qui nous est le plus cher
la même femme partagée entre deux maux semblables à l'envers de nos
cœurs
la même ligne brisée de fatigues hétéroclites
et notre peur de vivre seuls avec nos yeux

D'autres diront quelle était ta voix parmi les lèvres peintes comme des
châteaux mouvants

je ne guide pas la mort qui vient parée de frivolités célestes
au pas accessoire d'odeurs craintives
le long d'escaliers spectraux brisant le charme des campagnes appri-
voisées
où tu respirez l'air des échanges d'ambre et de chagrins en amande
assez d'éléments de tristesse dévoilent ici leurs échancrures théâtrales
livrant passage aux milliards de Pactoles qui ne savent plus courir
squelettes d'ombre sous les perruques de jours qui commémorent les
tares cascadantes
d'impondérables écritures printanières
simulant la générosité des sources
sur la médaille d'un siècle où
ton geste pose comme un spectre solaire pour l'histoire

A peine si mon effort finit en beauté
avec des grâces charnelles au dessus de l'indignité des tombes
à la base tourmentée d'inépuisables rires en arceaux
fausses manières de perle desserrant l'étreinte d'une chrysalide
au zénith de ce règne barbare de la pensée
qui veut chaque chose à sa place
comme un fantôme derrière chaque mot

Combien faut-il de mères désuètes
et combien d'avaleurs ponctuels de trésors
avant que monte un privilège aux lèvres
au comble de jours parvenus à la perfection hallucinante du froid
toujours à l'état de neuf comme la folie
latent comme un soupir parallèle à l'horizon faiblement soutenu
par les applaudissements sculpturaux de vérités excessives

Gui ROSEY.

LE FIL D'ARIANE

Si l'activité des surréalistes a bouleversé toutes les idées dans le domaine de l'expression poétique et plastique, il ne semble pas que leur attitude vis-à-vis de la musique ait suscité jusqu'ici la moindre réaction. On sait que nous n'avons opposé aux musiciens que le silence (*), et le mépris; seul André Breton a tenu à justifier cette fin de non-

(*) A part une conférence de Paul Nougé (Charleroi 1929) dont le texte est resté inédit.

recevoir en déniait toute valeur à l'expression musicale, « celle-ci de toutes la plus profondément confusionnelle » et nous avons pensé que ce jugement sommaire, mais d'une inéluctable clairvoyance, pouvait suffire et qu'il fallait abandonner les musiciens à leur sort d'amuseurs de la bourgeoisie (on pouvait en effet déterminer ainsi, jusqu'à ces dernières années, les limites de l'activité musicale, la nature même des préoccupations qui ont présidé, historiquement, à l'élaboration du langage so-

nore n'ayant fait de celui-ci qu'un moyen de distraction dont la complexité et les charmes, pour avoir séduit quelques fortes têtes, n'en restaient pas moins des prétextes aux pires falsifications).

Il nous importait peu que quelques mélomanes s'abîment dans leur contemplation, mais voici qu'aujourd'hui, qu'il n'y a plus pour les esthètes de place dans le monde, qu'il n'est plus de démarche qui se puisse soustraire à l'obligation de participer à l'horrible combat où se joue le destin de l'homme, la musique soudainement est sortie des cénacles et — tandis que dans les autres arts les esprits se sont divisés en deux camps ennemis, à l'image de la société même — qu'elle s'est mise toute entière au service des forces réactionnaires qui, disposant pour sa diffusion des puissants moyens que l'on sait, s'en sont fait une arme insidieuse de répression intellectuelle. Une vague sonore de crétinisation déferle nuit et jour sur le monde; les polkas et les psaumes s'infiltrèrent partout, dans les murs et dans les têtes; un nouveau mode d'abêtissement est inventé. Les patrons des usines y vont de leurs encouragements, on connaît leur propos familier: pendant qu'ils font de la musique, les ouvriers ne pensent pas à *autre chose*.

Le sort des musiciens ne nous inquiétait guère, mais comment ne pas dénoncer cette nouvelle entreprise de détournement des travailleurs? Cette *autre chose* dont on voudrait les distraire et qui n'est rien de moins que la puissance et la grandeur de l'homme, ne sommes-nous pas à leurs côtés pour en hâter l'avènement?

Et plus loin, comment ne pas être tentés, considérant objectivement l'étrange pouvoir de fascination que la musique n'a jamais cessé d'exercer sur l'homme, le plus souvent contre lui, comment ne pas être tentés

de capter ce pouvoir et d'en faire un instrument de connaissance, à son service? C'est à quoi quelques-uns s'appliquent, avec le sentiment profond de ne pas s'attacher à une œuvre vaine.

André SOURIS.



MAX ERNST

Jeune fille en robe du soir

LE DIALOGUE FOU DROYÉ

BILLON: Que voulez-vous que j'aie faire dans ces amusements et ces parades?

GABRIELLE BOMPARD: Je m'éloigne du bonheur, de celui que l'on peut espérer dans ce monde infernal, mais peu m'importe.

LIABEUF: En travaillant, je ne pouvais oublier l'idée de vengeance.

BONNOT: Je meurs.

(La foudre tombe. Les voix reprennent.)

CACHE - SEXE

I

Ici le nom de la vertu que je ne possède pas
de la femme que je n'aime pas
de la colère que je n'ai pas
ici un ange et un oiseau
ressemblance touchante
un geste inutile des mains
qui s'achève dans les épaules
en tentative d'adultère
Et puis le nom de mon amie au sexe d'enfant furieux
au sexe de taureau a qui l'on a posé les banderilles
sa bouche comme une chute dans un puits
ses gestes comme l'écho d'un cri de bêtes
ma petite tentative de meurtre
ma dernière chance de désastre
ma carte tournée pour le hasard.

Un souvenir en vérité inséparable de la
statistique des banqueroutes.

II

Serviteur de ta mort
je passe devant ta demeure
ma belle fille en mouvement
étoile rouge sans amour
je mets le feu à tes bouquets de paille.

III

Belle fille par dessus les toits
le poème je l'ai fait pour toi
belle fille par dessus les toits
morte comme ce désespoir
morte comme d'habitude
les mains dans le sens des sillons
dans la colère des vainqueurs sous le soleil
belle fille parle-moi de toi
avec tes jambes dans la course des étoiles
dans la course des ruisseaux
et de la sève et des oiseaux
tes jambes dans la course de tout

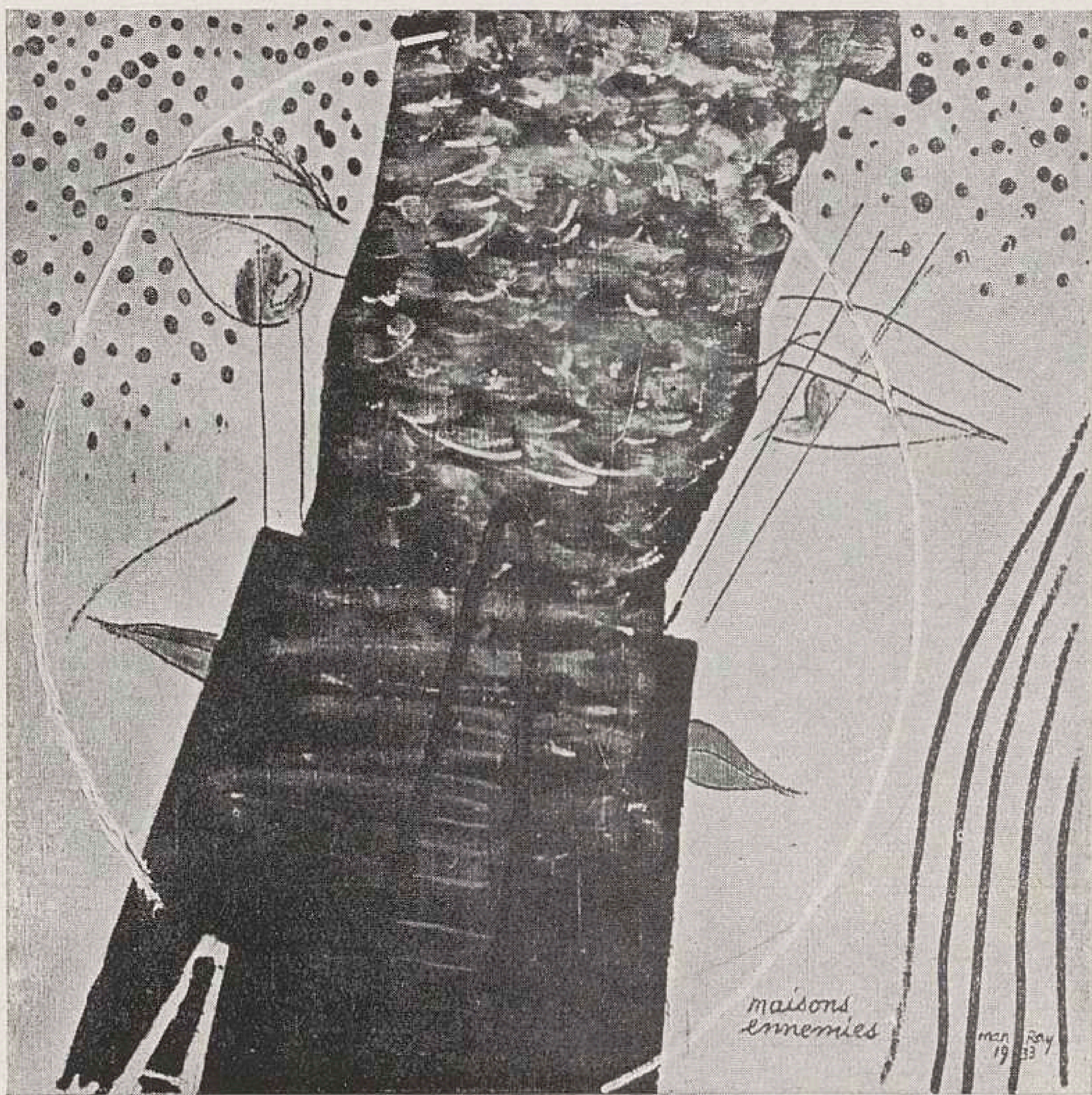
dans la lente agression des carreaux contre l'eau
et dans la maison qu'on bâtit et la maladie
qu'on guérit.

IV

Puisque nous voici tous réunis en famille
et que vous m'en priez si gentiment
je vais vous déclamer
le tombeau du président Paul Doumer
mort pour la France.
Le devoir qui veillait au calme de ses yeux
à dada
endenden ididi
au dodo.
Ududu, et Dédé ou Doudou ?
Ouâdoidouâh !

Art poétique.

Jean MARCENAC.



MAN RAY

Maisons ennemies

ANALYSE DE DEUX OUVRAGES DE RAYMOND ROUSSEL

par
JEAN LÉVY

On trouvera ci-dessous deux extraits de la partie scholastique de l'étude que J. L. consacre à Raymond Roussel, dont deux fragments critiques ont déjà paru dans « Documents 34 ».

Il ne s'agit nullement de faciliter au lecteur l'approche de Raymond Roussel, mais bien de le persuader qu'il ne se trouve pas en face d'une œuvre embrouillée ou abstruse — de lui faire toucher du doigt par une démonstration aussi primaire que celle qui suit cette vérité nécessaire : s'il ne comprend rien à Roussel, ce n'est pas parce que Roussel est compliqué, confus. Les histoires que raconte Roussel ne sont pas en général très embrouillées, et les explications qu'il en donne, complètes et ordonnées.

Il ne leur manque qu'une cheville, qu'une lanterne éclairée, une lanterne dont le rayon, si l'auteur le découvre, mettra le feu à beaucoup de choses.

LOCUS SOLUS

CHAPITRE I

Le savant Canterel fait visiter sa propriété « Locus Solus » à quelques amis, et leur en explique au passage les curiosités :

- 1a. Description du Federal.
- 1A. Histoire du Federal à semen contra.
- 2a. Description de trois hauts reliefs.
- 2A. Histoire de la trilogie plastique.

CHAPITRE II

- 1a. Description d'une demoiselle cu hie suspendue à un aérostat survolant une mosaïque de dents.
 - 2a. Description de la mosaïque.
 - 3a. La hie fonctionne.
 - 3A. Explication du fonctionnement et de la raison d'être de la hie.
 - 2A. (Voir plus haut 2a). Explication du sujet figuré par la mosaïque.
 - 2A' Récit de la lecture faite par le personnage figurant sur la mosaïque, fin de l'histoire du reître.
- Nouveaux détails sur la hie qui se remet à fonctionner.
(Maintenant, nous connaissons le pourquoi des choses.)

CHAPITRE III

- Description d'un immense diamant rempli d'eau fulgurante, dans lequel se trouvent :
- 1a. Une danseuse nue aux cheveux musicaux.
 - 2a. Un chat sans poils.

- 3a. Le système nerveux d'un crâne sans os ni chairs.
- 4a. Un fût de colonne.
- 5a. Un cornet métallique pointu percé de trous.
- 6a. Une série de ludions qui montent et qui descendent (Une scène de la vie d'Alexandre le Grand. — Pilate châtié. — Le poète Gilbert retrouvant un précieux souvenir. — Le nain Pizzighini, légende toscane. — Atlas. — Voltaire. — Wagner enfant).
- 7a. Sur le diamant, une bouteille de Sauternes et un bocal rempli d'hippocampes.

I (*voir plus haut 3a et 5a*). — Le chat s'étant couvert la tête du cornet métallique s'approche du résidu crânien qui esquisse quelques mouvements labiaux. (C'est tout ce qui reste du crâne de Danton).

II (*voir plus haut 7a*). — Canterel crée avec le Sauternes un soleil artificiel, que pétrissent et traînent les hippocampes, plongés dans l'eau fulgurante. Course d'hippocampes.

1A (*voir plus haut 1a*). — Canterel explique ce qu'est l'aquamicans, pourquoi les cheveux de la danseuse sont musicaux.

2A (*voir plus haut 2a*). — Explications au sujet du chat.

1A, 5A, 3A (*voir plus haut I 3a et 2A*). — Histoire du crâne de Danton; son électrisation par l'intermédiaire du chat soumis au régime de l'érythrite.

6A (*voir plus haut 6a*). — Histoire de chacun des sept ludions.

IIA, 4A, 7A (*voir plus haut II, 4a et 7a*). — Explication du Sauternes solidifié et raisons d'être de la course d'hippocampes.

CHAPITRE IV

Ia. — Les visiteurs arrivent devant une immense cage en verre et défilent devant plusieurs scènes. Description de ces scènes :

1a. Gérard dans sa prison.

2a. L'étau indu des noces d'or.

3a. Dans un décor médiéval, une scène de drame.

4a. Un enfant récitant un virelai cousu de Ronsard.

5a. Jerjeck sculptant des Gilles.

6a. La géôle focale.

7a. Folie d'Ethelfleda.

8a. Suicide de Cortier.

IA (*voir plus haut Ia*). — Canterel explique que cette cage de verre est une sorte de glacière dans laquelle, sous l'effet du vitalium et de la résurrectine, huit défunts revivent une scène marquante de leur existence, dans un décor reconstitué, avec l'aide de figurants.

1A, 2A, 3A, etc... (*voir plus haut de 1a à 3a*). — Explication des actes que nous avons vu accomplir aux huit morts dans l'ordre de la présentation.

CHAPITRE V

Description des actes de Lucius Egroïzard, en traitement à Locus Solus. Il est fou. Il fait danser la gigue à des poupées de baudruche, ses cheveux entrent en danse, il coud chimiquement, il enregistre une voix par un procédé mécanico-optique.

Explication de la cause de cette folie et de chacun des actes précédents.

(A noter que la partie 1a, 2a, etc., est singulièrement liée par le passage d'une scène à l'autre d'un aide emmitouflé dont Roussel n'omet jamais de souligner le geste insignifiant après chaque récit. Je crois que ce personnage n'est là que pour donner de la profondeur à la cage de verre.)

CHAPITRE VI

(Les deux derniers chapitres sont consacrés à des procédés imaginaires de divination.)

Présentation de la devineresse Félicité; elle annonce l'avenir avec un oiseau (l'iriselle) qui choisit ses œufs pour la couvaison en en cassant les moins résistants avec sa queue recourbée (sous cette queue se trouve une plaque d'or à laquelle reste attachée une masse d'environ un litre d'eau).

Explications immédiates sur l'iriselle et l'eau (histoire de Cyrus à Ecbatane).

Félicité prévoit l'avenir avec des orties. Explication immédiate.

Félicité sort des tarots, qui, posés à plat, se mettent à jouer de la musique, et d'autant mieux qu'elle les guide de la voix. Canterel, grâce à un placet, agissant sur la peau d'une jeune Soudanaise à qui la vue d'un tableau effrayant pour elle a donné la chair de poule, extrait de son bras où des halos émanant des tarots creusent des cônes indolores, des globules qu'il va déposer dans un trou de mine. En attendant l'explosion :

Explication des tarots, dans lesquels sont enfermés des émerauds, insectes écossais émettant des halos perforant les chairs, et dont les pattes sont reliées à un système musical mécanique enclos dans l'épaisseur des cartes. Pourquoi les halos percent la peau. Théorie des placets de Paracelse, dont l'un, appliqué à un nègre, amène la suppuration d'un explosif inutilisable, parce que mouillé de sang. Comment Canterel, servi par une coutume du pays de Kouka, obtient le pulverin sec.

Réussite de l'expérience. Explosion.

CHAPITRE VII

Présentation de Noël, le diseur de bonne aventure, accompagné d'un coq portant une hotte dans laquelle se trouve son matériel. Procédés de divination :

Le coq prend une tige de fer qu'il dirige vers Saturne.

Un système thermométrique.

Système de dés s'engrenant sur un système de livres (histoire de la courtisane Chrysomallo) répondant à des questions équivoques.

Le coq, en toussant, écrit par projection de sang le nom de Faustine sur une feuille d'ivoire.

Explication de la toux.

Noël transforme par caléfaction un rouleau de métal en dentelle. Explication : Histoire du comte de Ruolz et de Vascody.

Noël remballé son matériel, explication des dés. Conclusion de l'ouvrage : « Puis » Canterel, annonçant que tous les secrets de son parc nous étaient maintenant connus, » reprit le chemin de la villa, où bientôt un gai dîner nous réunit tous. »

||

POUSSIÈRES DE SOLEIL

(Les indications en italique à la fin des scènes indiquent si l'objet est présent ou non.)

ACTE I

Manuscrit de Racine entouré d'un morceau de la corde de Blondin. *(oui)*

Histoire d'un amour de Lope de Vega. *(oui, souvenir de lecture)*

Le pigeon des nihilistes. *(oui)*

Les vairons lirtissoviens. *(non, raconté par les jumelles)*

Histoire de Jean XIX. *(non, s'enchaîne)*

Histoire de Meljah et de Çahoud. *(argument de la pièce)*

ACTE II

Clé du cardinal de Retz. (*non, récit*)

Histoire du sapin de Saint-Exupère. (*oui*)

Histoire de l'œuf de Milton. (*oui, à la fin*)

Le manuscrit de la Musette en sol de Rameau. (*non*)

Manuscrit de Ramus en persan. Enchaîné par analogie. (*oui, à la fin de la pièce*)

Histoire du papillon de Grenoble. (*oui*)

Histoire du singe Piquillo. (*oui*)

Histoire de Falguayrac : 1. Sa fortune; 2. Suicide de sa maîtresse.

(*non, enchaîné par sou percé*)

Histoire de Cistrier (*s'enchaîne sur 2*) et de l'escroquerie à l'assurance. (*non*)

Histoire de Timbert, dans laquelle s'emboîte le récit du « Crime impuni », opéra de Nanzac (*aucun enchaînement apparent*) mais c'est aussi une histoire d'escroquerie à l'assurance. (*non*)

La fontaine de Roudnitski. (*oui*)

Histoire de Joussac (il vient de sortir, on parle de lui) sur laquelle se greffe le récit de la comédie de Regnard : La reine Argul et le prince Vissor. (*non*)

ACTE III

Histoire du bleu Thériard. (*oui, à la fin*)

La bannière des Boquelots. (*oui*)

Frontin et le spectre de Méléagre (livret). (*oui*)

Histoire du comte de Saint-Orens (enchaîné par filigrane). (*non*)

Histoire de la sanguine comprenant le récit de l'opéra russe : Le lac en fureur. (*oui*)

Histoire de la bague. (*oui*)

Dénouement.

Notons, dans la toute première de ces histoires, un lapsus absolument déroutant chez Raymond Roussel. Cet historien précis, cet encyclopédiste méticuleux, cet exact Voragine d'on ne sait quelle effroyable Légende Dorée, mêle à une histoire de Septime Sévère des Corses et des Sardes aux noms modernes ! C'est le seul anachronisme, la seule

ERREUR DE DÉTAIL

dont je le connaisse coupable. Encore doit-elle être volontaire.

*
* *

« La Doublure », « la Vue » et « l'Âme de Victor Hugo » me paraissait aussi mystérieux que le reste de l'œuvre, encore qu'il ne s'agisse que d'un travail juvénile, d'une tentative de démolition de la poésie et de la description de trois images. Mais je cède franchement ici la place au psychanalyste, qui saura mieux que quiconque déceler dans ces cataractes effarantes d'alexandrins, ces descriptions minutieuses jusqu'à la rage la part de l'humour, celle de l'obsession et celle du refoulement. Retenons simplement qu'en employant le procédé paraît-il poétique par excellence, la versification, Roussel a écrit des platitudes monstrueuses, et que la prose lui a été l'occasion des plus admirables feux d'artifice poétiques que l'on connaisse.

*
* *

Le mot favori de Roussel : *Certain*.

Grâce à *certaine* poudre de son invention... *certain* appareil... un *certain* Lucius Egroïzard... *certain*...

En somme, rien que des certitudes.

*
* *

Le style, c'est l'homme. (Buffon).
Raymond Roussel n'a pas de style.
Done...

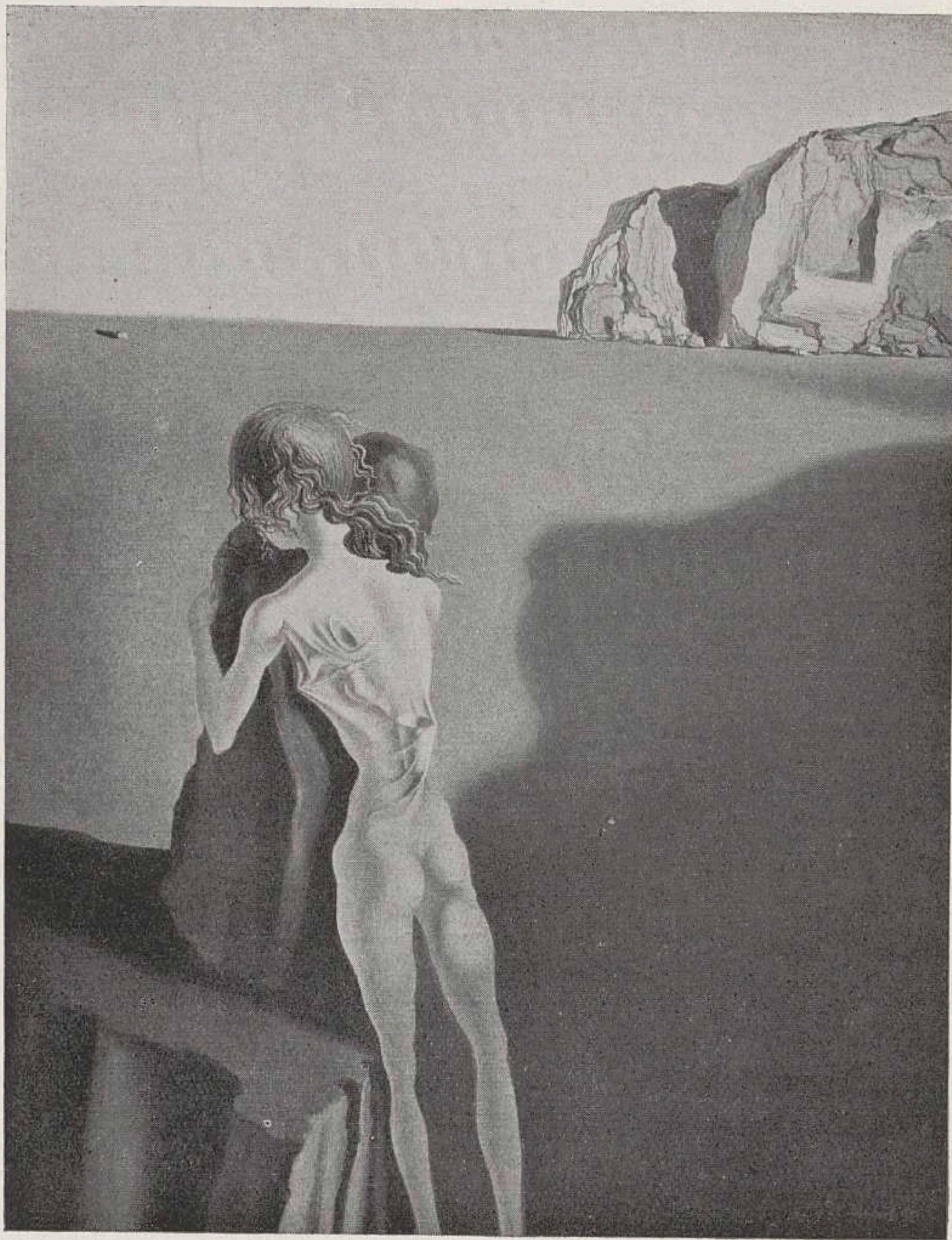
*
* *

« Garçon, quelle est cette sonnerie de cloches ?
— C'est le salut.
— Alors, servez-moi un arlequin. »

Impressions d'Afrique.

Ensuite vient toute la littérature dite moderne.

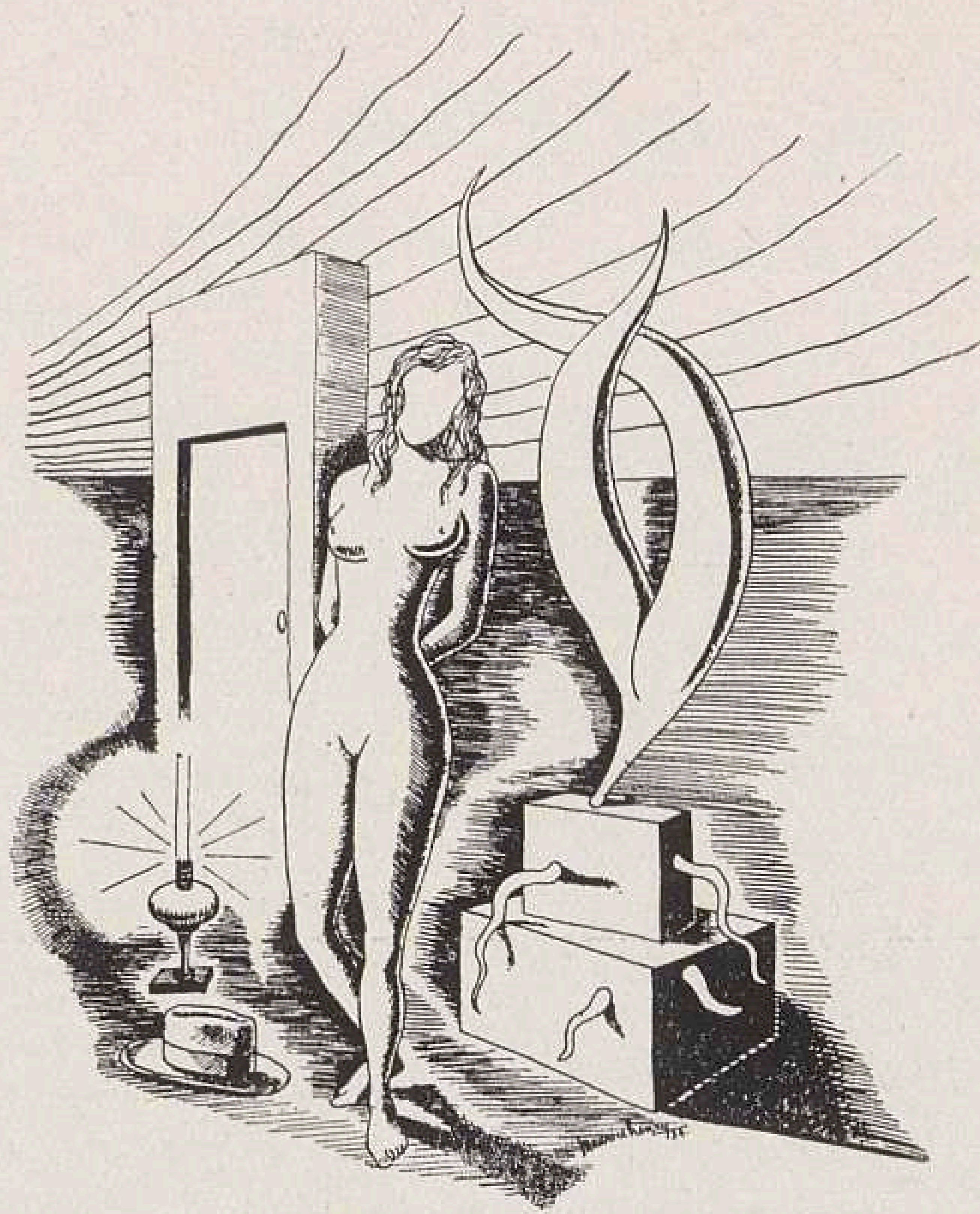
Jean LEVY.



SALVADOR DALÍ

L'illusion diurne

COMME LA FEUILLE D'OISEAU



Désormais tu ne prieras plus dans les cavernes de chromos
tes bas de chrysalides ne noirciront plus les surplis décolorés par la pluie et
le vent

sur le sycamore poussent des hirondelles
il n'y a plus de métaux en fusion dans les lignes de ta main
ni de brouillard le long de tes cuisses
on ne découvrira plus jamais des cristaux de sel gemme dans tes entrelacs
ni des mouches momifiées sous les vagues de chevelure
tu es le collier de perles fauves que j'embrasse
le mollet de cuivre que je déplie
l'acrobate de marteaux que je menace
l'hydravion qui sommeille
le voltigeur qui s'allonge sur le ciel
la catapulte de vertige que je suce
l'hyène fumante qui s'enivre
la mort qui se venge
l'hydromel qui déclare son amour au pendu
la lyre que je viole
le cerf que je décroche
la biche que j'accroche
l'asphyxie que je recherche
la mouvante angoisse que je veux voir revenir
tête nue
la tulipe à peine éclosée que je griffe
l'ongle qui parfume

le papier que déchire la muraille
l'enchanteur oiseau prisonnier
tu es le sémaphore où je suspends des larmes
l'ibis au plafond rouge que j'adore
l'asphodèle que je ruine
tu es aussi la vivante que je tue
l'absence que je fais naître
et qui me fait vivre
comme un trou dans le mur vide gratté longé de déchets de mousse, d'os,
de peau, d'ailes, de linge de femme, de regards froissés.

Maurice HENRY.

P O E M E

Châtaignes aux cils du courant
Vous êtes le lieu des rendez-vous
De beaux rochers insubmersibles
Dénouent l'échelle de soie
D'une nuit qui mène vers les traces de sang
Le sablier du visage que j'aime
A ce bras finit un monde
Où le soleil des routes appelle vers l'autre rive
Les bagnards sans souci
Des regards où le tonnerre se refuse à revenir
Des bouteilles pleines de temps perdu
Le paysage des dernières lumières
D'une gorge sur pilotis
Les chevelures anciennes
Collent aux branches le fond des mers vides
Où ton corps n'est qu'un souvenir
Où le printemps se fait les ongles
L'hélice de ton sourire jeté au loin
Sur les maisons dont nous ne voulons pas
Et les talus de chair emprisonnent
Le hasard servile des arçons de miel
Au matin mangé de sueur
Je n'ai perdu que mes pieds inutiles au voyage
Dans les gares du vent
La coque gantée d'un navire sans voiles
Et je parle avec ta voix
A l'heure où s'obstruent tous les chemins de sable
A l'heure qu'indiquent les phares brûlés du sycamore
Dans la blessure humide d'un oiseau sans ailes
Plonge l'été briseur d'épaves.

Etienne LERO.

Réflexions conduisant à préciser la signification antifasciste du surréalisme

par

PIERRE YOYOTTE

I. — LES CONSEQUENCES PSYCHOLOGIQUES DU CAPITALISME DANS LES « CLASSES MOYENNES ».

Pour rendre complètement justice au capitalisme, il est urgent, spécialement en France, je dirai pourquoi, d'insister, tout autant sur la misère économique que ce capitalisme produit, que sur la misère affective, autre conséquence de ce régime qui doit être distinguée, tant dans son processus qu'en elle-même, de la première.

Le capitalisme a reçu et maintenu la misère qui fût savamment entretenue et que lui a léguée le féodalisme chrétien, savoir la scission de l'affectivité humaine et l'antagonisme exaspéré des désirs matériels égoïstes (amour sexuel, instinct de suprématie, etc...) et des sentiments idéaux collectifs « amours » de horde (famille, patrie) ou amour évasif (religion, art). Là où le financier succédait au noble, rien ne devait changer sur ce point. Partout où une minorité a l'avantage pour la satisfaction de ses désirs, les sentiments sont chargés de modérer les désirs de la majorité des individus. Pas seulement de la majorité. Les avantages attachés à la situation d'opresseur, noble, ecclésiastique ou bourgeois, ne se conservent sous l'œil de la majorité opprimée, qui est la force, que par leur occultation relative, nécessitant un minimum de contrainte sur soi. L'hypocrisie, quelquefois consciente et le plus souvent simplement objective, attitude toujours humainement dégradante et pénible, s'impose donc au profiteur de la plus-value et la répression des désirs par les sentiments constitue dans la société capitaliste une forme générale et assez équitablement répartie de misère affective.

Toutefois, dans les hautes classes, la richesse donne tant de facilités aux désirs qu'ils passent généralement outre aux sen-

timents et que le conflit s'atténue, pour ne laisser qu'une hypocrisie légère, presque consciente et formaliste. Par ailleurs, chez les prolétaires *vraiment sans espoir* d'échapper individuellement au sort de leur classe, il n'est pas besoin de sentiment, là où la misère économique suffit pour borner les désirs, et l'hypocrisie, comme l'avait remarqué Engels, tend à disparaître. C'est donc au sein des fameuses et infiniment actuelles classes moyennes que s'exercent principalement les ravages de l'antagonisme affectif entretenu par le capitalisme. Classes moyennes constituées par la presque totalité des français, exception faite d'une petite minorité en haut et en bas. Pour le prolétaire comme pour le grand capitaliste, la situation affective *tend* à n'être que le reflet de la situation économique, conformément à la lettre de l'enseignement de Marx. Mais au-dessous du grand capital, en deçà d'un seuil impossible à préciser universellement, jusque chez ceux qui ne se distinguent du pur prolétaire que par la possession ou seulement l'espérance d'un « petit avoir », la *misère du désir* est presque toujours notablement supérieure à la misère de l'argent.

Dans la société capitaliste, le processus de l'élaboration de la misère du désir, en chaque individu, s'établit au moyen d'un instrument légué par le féodalisme chrétien, qui n'est autre que ce brillant usage caractéristique de la « civilisation » : l'éducation familiale. Cet usage, commun à toutes les classes, tend à n'être que formel chez les très-riches, inopérant chez les très-misérables. Ce n'est que récemment qu'a été révélé par la psychanalyse le degré de raffinement auquel atteint la famille comme mécanisme d'oppression du désir. L'attrait du parent de sexe opposé, la concurrence du parent de même sexe, la vie commune favorisent d'abord chez l'enfant, à un très

haut degré, l'éclosion de l'amour sexuel, de l'orgueil et de la curiosité, mais c'est pour le conduire à leur répression violente. Quand les impulsions primaires, suivant une dialectique naturelle, se sont muées en tendresse filiale, volonté d'identification parentale, etc., ces sentiments, à la faveur desquels, comme on le sait, se fait l'intromission chez l'enfant de la morale en cours, de la religion, des opinions politiques, etc., ont acquis à la suite d'un long et dégradant combat *la force même* des impulsions vaincues. L'amour, l'orgueil, et la curiosité ont, par contre, perdu leur violence initiale et matérielle, souvent à jamais, au point de devoir être toute la vie subordonnés à la force d'un complexe moral. Qu'un homme ou une femme s'avise de pousser un désir matériel, par exemple l'amour, vraiment au premier plan, il se verra vite l'objet d'un réflexe de réprobation à peu près identique dans toutes les classes. L'homme occidental moyen, même celui qui, en dépit de son intelligence, n'en sait rien, se trouve, du fait de l'éducation familiale, procédé généralisé de sa fabrication, extraordinairement inapte à la violence de l'amour, au meurtre vraiment égoïste, sans justification héroïque, au luxe, à tous les instincts immédiatement et phénoménalement matériels (1). Il les méprise au fond, et souvent il codifie subtilement ce mépris, ou triche en sublimant. Par contre, les sentiments sociaux introjectés à la faveur des sentiments familiaux ont acquis par contagion chez lui la force que ces derniers ont volé aux instincts primaires. Une prospérité sensationnelle de l'aptitude aux exaltations collectives va de pair avec la misère du désir. La violence refusée à l'amour et à l'orgueil, peut trouver là une issue (2).

Tout le processus qui consiste à préparer par la famille la scission de l'affectivité humaine pour aboutir à la misère du désir n'est pas propre au capitalisme et représente un legs du féodalisme chrétien. Mais le capitalisme, en tant que forme nouvelle de l'antagonisme des classes, introduit une cause supplémentaire et qui lui est propre, de misère affective, laquelle est la domination suprême de l'argent. Or, et c'est ici l'originalité essentielle du capitalisme, l'argent dominateur suprême n'est pas moins écrasant pour les *sentiments* que pour les

désirs. Le pouvoir réel de l'argent est tel qu'il intervient phénoménalement dans l'affectivité, qu'il devient l'objet d'un désir — fondé sur une naturelle sublimation sadique-anale — dont la violence va collaborer avec les sentiments idéaux pour brimer le désir matériel, mais va aussi se retourner contre le sentiment idéal lui-même. Encore une fois, dans la société, le mobile de l'appât du gain peut s'affaiblir en haut par la satiété, en bas par le désespoir (3). Encore une fois c'est dans l'immense masse intermédiaire de ceux qui peuvent espérer une ascension sociale que le mobile en question va principalement dominer. La véritable maturité et le signe d'un esprit adulte dans le monde bourgeois n'est pas tant l'adhésion aux sentiments idéaux collectifs que la reconnaissance de la réalité et du pouvoir suprême de l'argent (4). Ce pouvoir suprême attaque la base matérielle du désir; il émousse le désir, le diffère, le subordonne au gain, mais il attaque aussi la base sentimentale des groupes, famille, religion, patrie, il tend à les fonder d'une manière uniquement contractuelle. Il en résulte la contradiction paradoxale et originale du capitalisme libéral, qui est que ce régime d'une part mobilise et développe les sentiments sublimes, d'autre part, les brime, les agace, et prépare de ce fait une *misère du sentiment* aussi intense que la misère du désir. Celle-ci, comme celle-là, sauf à la limite dans la classe prolétarienne, est disjointe de la misère économique et, chez l'individu moyen, hors de proportion dans un rapport toujours appréciable, avec l'insuffisance variable de ses ressources pécuniaires.

Dans ces conditions, si la minorité prolétarienne veut une révolution qui apaise avant tout sa misère économique, à laquelle sa misère affective est liée, avec laquelle elle tend à se confondre, les importantes masses moyennes, qui sont majorité en France, chargées d'une fixation morale à la fois renforcée (contre le désir), et bafouées (par l'argent), sont absolument mûres *pour une révolution avant tout sentimentale dirigée à la fois contre le désir et contre l'argent, à la faveur de laquelle derrière le sentiment et avec la plus grandiose hypocrisie passeront ou ne passeront pas quelques revendications matérielles.* Cette

révolution s'est déjà faite en deux grands pays d'Europe à la faveur d'aggravations locales et historiques de la misère affective. Voilà bien entendu où je voulais en venir : il s'agit du fascisme.

II. — LE FASCISME.

La misère affective culmine dans les classes moyennes par suite de la double privation du désir et du sentiment. Elle produit par refoulement sa propre ignorance : la presque totalité des individus moyens n'a pas conscience du processus. La double misère est ressentie violemment comme une privation générale et vague. Cet état s'exaspère et devient intolérable au cours de la mythique « après-guerre » alors que précisément l'argent faisait sentir son pouvoir par la diminution des traitements et gains et que d'autre part les célèbres sentiments étaient provoqués par la défaite militaire, par le complexe national d'infériorité, par les progrès du mouvement prolétarien.

Il fallait en sortir par l'issue de la satisfaction. Or les satisfactions sentimentales de horde et mystiques, bénéficient par rapport aux satisfactions matérielles de l'incontestable privilège du prestige acquis. Les victoires infantiles qu'elles ont remportées sur les désirs primaires, en annexant la violence initiale de ces derniers, leur prêtent, comme à l'état de guerre, une apparence paradisiaque. *Aussi se sont-elles montrées capables de cumuler par déplacement l'ensemble des aspirations affectives de massives générations* (5). Telle fut la nouveauté du mussolinisme, de l'hitlérisme. En fait il ne s'est agi de conquérir que des grimaces, pour oublier, sous les embrassades, les luttes d'argent ; pour oublier, en les cachant comme aux chiottes, les nécessités d'aimer, de jouir : mais c'est vraiment de grimaces que vivent les sentiments et non de réalités. Ce que Mussolini et Hitler ont donné ou donneront en fait de satisfactions matérielles est et sera peu de chose : mais ce n'est pas tant de cela qu'il s'agissait. L'inégalité capitaliste n'est pas réellement l'ennemi de l'exaltation hystérique des troupeaux en chemise, au contraire : le jeune fasciste s'excite à mépriser la vie commode et pen-

dant ce temps la vie commode du patron, de ses parasites et petits héritiers continue de flâner au grand jour.

Mais si le fascisme n'est guère une révolution économique, le fait est que la révolution essentiellement sentimentale qu'il constitue *empêche* une révolution économique que la situation matérielle des masses, tant petites-bourgeoises, paysannes, etc., que prolétariennes, c'est-à-dire de la majorité, semblait rendre imminente ! L'acquisition de biens sentimentaux fait prendre en patience vraiment étonnante aux masses allemandes, la non-réalisation des réformes économiques promises par Hitler. Quelles que soient les mesures prises par Mussolini « en faveur du peuple », il est public qu'il s'agit de bienfaits assez légers et incapables de justifier *matériellement* la stabilité de son régime. Qu'on invoque le renforcement de la police, la terreur, la corruption, etc., pour expliquer la préparation et la solidité du fascisme, il ne faut pas oublier qu'il s'agit de procédés qui n'atteignent jamais qu'une minorité, et dont la réussite est à la discrétion, en fin de compte, du bon vouloir de la masse. Le fait nouveau est que, lorsque les classes moyennes sont nombreuses et puissantes, ce bon vouloir repose autant sur la situation psychologique de la masse que sur sa situation économique. La nutrition affective existe et peut suppléer dans une mesure certainement sous-estimée, à la nutrition matérielle. Ce qui détermine le petit-bourgeois misérable à laisser le patron tranquille et à approuver les tueurs d'ouvriers quand il ne se mêle pas à eux (sans être payé), c'est une force opposée à la convoitise qui naît rationnellement de sa détresse matérielle, et par conséquent phénoménalement idéale. La grande révélation et l'essentielle originalité du fascisme, c'est l'intervention des *sentiments* comme facteurs autonomes et d'importance considérable dans le domaine même de la politique.

Et ce qu'il faut avouer maintenant, c'est que la propagande communiste, uniquement fondée sur les enseignements marxistes, n'a nullement compris, dénoncé et combattu l'importance politique des sentiments collectifs. Le marxisme n'attaque que la domination de l'argent (de façon d'ailleurs

sensationnelle et définitive); il est en principe favorable aux désirs, assez pour révolter les partisans des sentiments — d'où l'antimarxisme essentiel du fascisme — pas assez pour distinguer nettement les désirs matériels de leur sublimation et pour être *suffisamment armé contre les forces sentimentales du capitalisme*. Les communistes ont toujours traité officiellement avec une méfiance extrêmement inintelligente les découvertes psychanalytiques qui leur auraient permis de combattre les processus affectifs de la famille, de la religion, de la patrie, etc., en complète connaissance de cause. Au fond, ils n'ont même pas tenu à combattre spécialement les sentiments et cela pour deux raisons (qui n'en font qu'une): la première, subjective, c'est qu'il ne s'agissait, croyaient-ils, que de phénomènes d'importance secondaire, étroitement dépendants du régime économique; la seconde, objective, c'est que les problèmes affectifs sont, pour l'opinion prolétarienne, qui a orienté en fin de compte, comme c'était normal, le courant intellectuel marxiste, réellement secondaires en raison de la situation matérielle des prolétaires. Aussi je trouve pratiquement inutile d'accuser personne, et moins que tout je pense à diminuer le génie de Marx et de Lénine qui ont réagi intellectuellement à une époque où les forces idéales se tenaient dans l'ombre, refoulées par l'ascension colossale des forces phénoménalement matérielles. Le capitalisme déclinant, les forces idéales reparaissent, voilà le fait nouveau. Marx qui a décrit, parce qu'il le voyait, le processus économique, par lequel le capitalisme préparait en la personne des prolétaires ses propres fossoyeurs, n'a pu décrire le processus affectif que nous voyons principalement centré autour de la famille occidentale, par lequel le capitalisme tente de se préparer dans les masses petites-bourgeoises, des sauveurs.

Mais notre tâche est clairement définie à nous qui venons maintenant d'empêcher ce sauvetage.

III. — L'ANTI-FASCISME.

Etant donné que le fascisme s'appuie sur l'attrait de la jouissance d'exaltations collectives hostiles aux désirs matériels et

favorables au maintien de l'ordre capitaliste, il s'agit et en France puisque nous y sommes de travailler systématiquement au discrédit de cet attrait.

Il s'agit de réduire les exaltations collectives à se trouver en harmonie avec les désirs matériels — supprimer le divorce chrétien — et à les dresser contre l'argent.

Etant donné que les classes moyennes sont la force qui fait le fascisme, c'est sur elles que doit porter l'effort systématique. Peut-on espérer un résultat?

Quelle que soit la force entretenue par le capitalisme des instincts de horde et des instincts contemplatifs — et encore celle des premiers n'est pas aggravée en France comme elle l'était en Italie et en Allemagne — il est indispensable de ne pas sous-estimer l'essentielle instabilité des produits de la sublimation, l'incessante osmose des sentiments et des désirs, en un mot l'essentielle *ambivalence* morale de l'homme. Les classes moyennes offrent principalement le spectacle de cette ambivalence, laquelle tend à se simplifier aux deux pôles de ces classes par atténuation du fardeau ascétique. Le désir représente l'élément mystérieux, naturel, impossible à prévoir et à maîtriser, et livrant au sentiment des assauts incessants au cours d'une lutte toujours incertaine.

Çà et là quelques individus nés dans les classes bourgeoises manifestent de façon plus ou moins brillante l'échec appréciable en ce qui les concerne de l'éducation familiale. Le tribut d'hypocrisie qu'il faut payer à la société pour jouir des avantages d'une classe n'est pas également consenti par tous. La violence du désir, la fragilité morale, en coexistant façonnent les réfractaires. Quand j'aurai nommé Baudelaire, Rimbaud, par exemple, j'avancerai qu'ils ont été des cas extrêmes et merveilleux, mais non exceptionnels d'une misère affective nettement orientée en pleine bourgeoisie vers la satisfaction matérielle des désirs, à commencer par l'amour et tournée avec rage contre les refuges officiels.

Il est extrêmement significatif qu'au cours de la même période mythique de l'après-guerre, pendant que s'assemblaient les troupes fascistes, un groupe d'hommes se soit réuni en France, en vue de *systématiser* la tradition poétique, qui est aussi une

tradition morale, léguée par les quelques protestataires épars au siècle dernier devant l'invasion monstrueuse de l'argent. Il s'agit là, encore une fois, de « cas limités », mais non pas, comme le succès du surréalisme contribuerait à le prouver, exceptionnels. Or, partis de la misère affective et vague, dont on ne saurait trop répéter qu'elle est encore de la plus poignante actualité, les surréalistes se sont immédiatement orientés vers la défense du désir, vers l'inspiration individuelle, vers une solution diamétralement opposée à la militarisation mussolinienne ou raciste. A une époque où le fascisme était encore bien loin de son hyper-actualité présente, des hommes nés dans la bourgeoisie dressaient déjà une attitude morale curieusement inverse de l'idéal fasciste (6). Cependant rien n'était encore nettement dégagé et l'histoire des nuances de conceptions éthiques qu'ont débattu les surréalistes sera un jour ardemment recherchée comme tableau électif du plus délicat enchevêtrement de complications caractéristiques de notre temps. Il me semble que la morale nettement matérialiste s'est débarrassée lentement, au cours de l'évolution du surréalisme, du besoin d'offrir quelque prime au sentiment, donnant lieu à des aspirations plus ou moins évasives, mystiques, ou agnostiques. L'adhésion à l'action révolutionnaire communiste tend à y mettre fin, de même que sur le plan intellectuel la reconnaissance du matérialisme historique et de la psychanalyse, qui reçoit son ultime précision dans les *Vases Communicants* d'André Breton. Enfin, lorsque Salvador Dali dans *la Femme Visible* (1930) a écrit qu'il fallait travailler « au profit de tout ce qui, à travers les infâmes et abominables idéaux esthétiques, humanitaires, philosophiques, etc., nous ramène aux sources claires de la masturbation, de l'exhibitionnisme, du crime, de l'amour » la position morale spécifiquement surréaliste est nettement formulée : il s'agit de discréditer tous les sentiments en dénôçant derrière leur apparence la réalité matérielle du désir.

Ici nous sommes très loin, bien entendu, d'une position morale commune à tous les révolutionnaires. Néanmoins, l'attitude exceptionnelle de lucidité et de méfiance des surréalistes à l'égard des sentiments su-

blimes et sociaux, pèsera d'un poids capital dans la constitution imminente d'une conception éthique à opposer nettement et minutieusement à l'agrégat de sentiments féodaux du fascisme, de façon à capter autant que possible les forces idéales en disponibilité dans les classes indécises et à les allier au prolétariat. Encore une fois, et pour résumer allusivement la signification politique et sociale du surréalisme, de laquelle en dépit de son adhésion au matérialisme dialectique il n'a pas encore été rendu compte, les surréalistes ne sont pas des ouvriers, ils n'ont pas envie de se déguiser en ouvriers, ils peuvent rendre des services tels qu'ils sont; ils sont nés dans la bourgeoisie, et comme phénomènes scintillant d'une lumière un peu vive, ils *font partie* de ce qu'il y a de plus propre dans les classes moyennes, en France ou ailleurs. Presque tout le reste est encore foule obscure, éparse, disponible, et qui bientôt, peut-être disposera. L'éthique future n'ira pas d'ailleurs sans concession de la part du marxisme figé enseigné aux prolétaires dont les chefs... mais ceci est une autre histoire. L'unité d'action antifasciste en France dépend d'une très large unité morale. Le programme d'action en découlera.

Il faut entendre intelligemment l'idée de ruine des sentiments. Il est contradictoire qu'une société se passe d'exaltation collective. Or, comme révolutionnaire, il me plaît que se crée une société tolérable. La morale de l'avenir ne consistera pas à supprimer les sentiments mais à s'en rendre maître et à les subordonner au désir.

C'est-à-dire que les sacrifices nécessaires seront réduits au strict minimum (j'entends dans le strict minimum la vie des gens quand il faut se battre). Pour cela, il importe avant tout maintenant de connaître minutieusement et de vulgariser les preuves de l'homogénéité réelle du sentiment et du désir, afin de discréditer la position avantageuse du sentiment exploité par les fascistes. C'est-à-dire qu'une propagande spéciale doit répandre les résultats de la psychanalyse, attirer particulièrement l'attention sur les inconvénients de la famille et de la religion, de toute espèce d'ascétisme, analyser les crimes, etc. Provoquer par tous les moyens aux satisfactions matérielles; faire la guerre au masochisme et

à la sublimation; dessécher complètement toutes les sources des bonnes mœurs.

Il faut tenter directement d'en finir, sans attendre un changement conditionnel de structure économique, mais pour, au contraire, accélérer ce changement, avec le christianisme et avec ses dérivés.

Devant la carence à peu près générale, l'attitude des surréalistes et de quelques autres est au commencement de ce qui doit être fait.

Pierre YOYOTTE.

(1) Cette inaptitude est, comme de juste, fondamentalement ambivalente. L'occidental moyen se repaît continuellement en rêve du spectacle de ce qu'il ne peut ou prétend ne pas vouloir faire. Voir le contenu et le succès du cinéma et du roman policier.

(2) Il importe de remarquer que les exaltations collectives sont des moyens de réaliser les désirs infantiles refoulés, d'abord d'une manière idéale et sublimée — l'amour de horde, la religion, l'art, sont des équivalents de la

sexualité infantile — ensuite d'une manière matérielle et violente en ce sens que l'exaltation collective, surtout si elle est justifiée comme une opération morale de mobilisation contre un « mal » quelconque, constitue psychologiquement pour les individus qui y participent, une permission de faire l'amour et de tuer sans restrictions et sans remords. Rien d'étonnant à ce que la guerre impérialiste ait été et soit encore si facile à déclencher : pour l'individu moyen, l'état de guerre, tribut mortel payé aux stéréotypies sociales serinées pendant l'éducation, permet enfin la levée de l'interdit des désirs et peut être désiré consciemment ou non comme un véritable état paradisiaque.

(3) L'ouvrier qui fait grève pour une augmentation de salaire obéit à la nécessité de se procurer des biens matériels indispensables. D'ailleurs, ce faisant, il se prive. L'argent comme tel ne peut être désiré que si sa dépense peut être différée.

(4) Les psychanalystes encouragent les névrosés à parvenir à ce stade, comme je l'ai expérimenté personnellement.

(5) C'est la jeunesse qui a fait le fascisme, en vertu d'une correspondance existant en régime capitaliste entre les grandes forces affectives et les âges de la vie. Si l'enfance est l'âge du désir, l'état adulte l'âge de l'argent, la jeunesse est l'âge du sentiment.

(6) « Ce seul mot de liberté est tout ce qui m'exalte encore... le temps vienne où la poésie décrète la fin de l'argent... » André Breton (*Manifeste du Surréalisme*).

MORT DU ROI

A Overboelaere-lez-Grammont. — Triple vol. — Des voleurs se sont introduits dans la maison de M. Oscar Van Wymersch, chaussée de Lessines, à Overboelaere-lez-Grammont, et y ont dérobé tout le linge. Ils ont aussi fait main-basse sur l'argent qu'ils ont trouvé. Ce n'est que le lendemain que le vol a été découvert.

— A quelques centaines de mètres de là habite M. Alphone Desmet, chez qui les voleurs ont déménagé tous les meubles qui se trouvaient dans la pièce qui donne sur la rue. Le propriétaire écoutait, avec quelques amis, la T. S. F. dans la pièce contiguë. Ils étaient loin de se douter de ce qui se passait chez eux lorsque tout à coup, entendant un choc, ils se rendirent dans la chambre voisine et ne trouvèrent plus qu'un fauteuil club coincé dans l'embrasement de la porte. Les voleurs ont eu le temps de prendre la fuite en emportant le buffet qui contenait de l'argent.

— Le lendemain, dans la même commune, pendant l'absence de M. et Mme Joseph Godfroid, des voleurs se sont introduits dans leur maison et ont emporté toutes les éco-

nomies du ménage représentant plusieurs années de travail.

La Nation belge (18-2-34).

Vol dans une usine à Cureghem. — Pendant la nuit, des malfaiteurs se sont introduits dans une usine, rue des Deux Gares, à Cureghem. Deux cents tubes en maillechort, de 5 mètres de long et pesent ensemble 560 kg. ont été volés. Les tubes valent 20 fr. le kg. Les voleurs ont également enlevé 250 kg. de tubes en laiton. Les voleurs ont emporté leur butin au moyen d'une automobile.

La Nation belge (18-2-34).

A Liège. — Imprudence d'enfant. — Un garçonnet de 6 ans, le petit Voettaren, habitant rue Hocheposte, se trouvait attablé pour dîner avec ses parents lorsqu'il eut la mauvaise idée de s'emparer d'un couteau qu'il s'introduisit dans la bouche. Or, on ne sait comment cela se fit, toujours est-il que le pauvre enfant se traversa la langue. La victime fut transportée d'urgence à l'hôpital où des soins lui furent donnés.

La Nation belge (19-2-34).

Lâche agression à Ostende. — Le forgeron St. M... se rendait en bicyclette du côté du Hooge (barrière), lorsque cinq hommes qui s'étaient cachés dans un fossé se jetèrent sur lui et lui fendirent le pneu, l'obligeant en même temps à leur remettre ses objets. Il s'exécuta. Il s'agissait d'une vieille querelle politique.

La Dernière Heure (21-2-34).

Concours de valse chantées. — Le compositeur Emile Van Herck, de Jemeppe-sur-Meuse, vient de remporter le premier prix au concours de valse chantées organisé par «L'Avant-Scène» de Paris.

A cette compétition artistique participèrent 103 concurrents.

L'Indépendance belge (22-2-34).

L E S R E V U E S

La Revue Anarchiste, n° 19.

Van der Lubbe est mort sous la hache du bourreau hitlérien après un procès particulièrement ignoble où l'on eut le spectacle d'un accusé non seulement drogué par ses geôliers et abruti de mauvais traitements, mais dénoncé en outre par ceux-là mêmes qui avaient assumé la tâche de le défendre lui et ses co-accusés, comme un ex-révolutionnaire dont les perversions sexuelles et les tares héréditaires avaient fait un agent provocateur du fascisme, ou tout au moins un jouet inconscient — et cela bien qu'il ait toujours revendiqué, dans les moments de lucidité que les nazis voulaient bien lui laisser, la responsabilité de son acte et innocenté formellement les trois Bulgares et Torgler.

C'est aussi contre l'inqualifiable dessein d'attaquer un homme, du point de vue révolutionnaire, à raison de ses goûts ou de ses déficiences physiques, argumentation qui ne fait que « flatter un imbécile préjugé populaire », que s'élèvent avec indignation mais également avec un réel souci d'objectivité les rédacteurs du n. 19 de la *Revue Anarchiste* (mars 1934) consacré à Van der Lubbe. L'exposé du *Livre Brun* concernant le maçon hollandais (on en trouve un examen approfondi dans le numéro en question) est par surcroît entaché d'étranges erreurs de fait. En fin de compte Van der Lubbe n'était ni « taré » ni homosexuel, il est resté jusqu'à l'heure de l'exécution, un révolutionnaire convaincu. Nous voulons signaler ici le courage de ceux qui ont défendu cet homme que toute la presse a couvert d'insultes, et qui tiennent à ce que « lorsqu'un acte important a été com-

mis par un sincère, l'auteur, déjà condamné par la justice bourgeoise, ne soit pas traité en provocateur par les opprimés. »

Marcel JEAN.



Léon TROTSKY — Histoire de la Révolution russe (Ed. Rieder)

Les partisans du conservatisme social, à la seule audition du nom de Trotzky sont pris de convulsions et écument comme des flics enragés. Depuis Lénine, nul plus que lui n'a eu le don, à mes yeux supérieurement significatif, de faire converger sur sa personne la haine sans cesse renouvelée de tous ceux dont la misère d'autrui est l'unique source de prospérité. L'abjecte et stupide image de « l'homme au couteau entre les dents » porte, pour le Français moyen à qui M. Vautel tient lieu d'appareil à réfléchir, le nom de Trotzky comme légende. Une telle haine ne peut que le faire sourire en lui rappelant Lénine qui, dans les cris de ses adversaires de classe, avait la certitude de voir juste. On pourrait s'étonner qu'à ces hurlements trop attendus se joignent les injures imprudentes de ceux qui furent ses compagnons de 1917 et font encore profession de révolutionnaires avertis. Cependant l'exilé de 1934 est, sans conteste, le même homme que le président du premier soviet que l'histoire du monde ait connu. La cause à laquelle il a consacré toute son existence est encore sa première raison de vivre. Dans « 1905 » comme dans *l'Histoire de la Révolution russe*, il défend les mêmes idées, la même idée devrais-je dire, celle qui lui vaut la colère de ses ennemis de toujours et de révolutionnaires d'hier — aujourd'hui champions inconsiderés d'un conservatisme social étendu à l'échelle internationale. Je veux parler de la révolution permanente. En effet, on ne peut pas douter un seul instant que cette formule sous le signe de laquelle s'est accomplie la révolution d'octobre, bien qu'elle restât sous-entendue, s'oppose directement aux théories officielles de la III^e Internationale affirmant que le socialisme se construit en U.R.S.S. cependant que l'Allemagne, l'Autriche et l'Italie, par exemple, voient le fascisme triompher. Sans parler de la France où il s'apprête à prendre le pouvoir. « La pensée humaine est conservatrice et celle des révolutionnaires parfois plus particulièrement » (1), note Trotzky. Le sort fait à la révolution per-

manente suffirait à démontrer la justesse de cette assertion, sans qu'il soit nécessaire d'invoquer la crise révolutionnaire qui secoua toute l'Europe après la guerre et faillit emporter le régime capitaliste. Dans *l'Histoire de la Révolution russe*, Trotzky, après avoir analysé et exposé la situation qui précéda immédiatement la chute du tzarisme, puis cette chute même, s'arrête longuement, dans le deuxième tome, à la discussion qui suivit l'arrivée de Lénine à Pétrograd. C'est là que pour lui se situe l'axe de la révolution russe : dans le passage effectué par Lénine, de la « révolution démocratique-bourgeoise » à la « dictature du prolétariat », considérée jusqu'alors par l'ensemble du parti bolcheviste comme une entreprise aventureuse. L'auteur note à ce propos, se référant à de nombreux témoignages, que les dirigeants du parti bolchevik et jusqu'aux intimes de Lénine se trouvèrent un moment en opposition avec lui. Fallait-il stabiliser la révolution de février — qui venait de créer un régime de double pouvoir contrôlé en fait par la bourgeoisie — ou fallait-il orienter le prolétariat vers la réalisation de ses propres objectifs. On sait que l'opinion de Lénine prévalut et que la dictature du prolétariat entra dans le programme bolchevik.

Les « journées de juillet ». La préparation et le début. Les « journées de juillet ». Le point culminant de l'écroulement. Les bolcheviks pouvaient-ils prendre le pouvoir en juillet ? — Le mois de la grande calomnie. — La contre-révolution relève la tête. — Kerensky et Kornilov. — Les éléments de bonapartisme dans la révolution russe. — La conférence d'État à Moscou. — Le complot de Kerensky. — Le soulèvement de Kornilov. — La bourgeoisie se mesure avec la démocratie. — Les masses exposées aux coups. — Marée montante. — Les bolcheviks et les soviets. — La dernière coalition. Tels sont les chapitres du troisième tome de cet ouvrage qui s'arrête à la veille de la révolution d'octobre. Le problème capital du front unique y est exposé avec la solution

(1) Histoire de la Révolution russe, t. II, p. 138.

que lui donnèrent sans hésitation les révolutionnaires de l'époque. Et cependant parmi eux étaient les chefs d'aujourd'hui, ceux qui nient l'efficacité de cette tactique. A l'heure où la menace fasciste se fait ici plus pressante l'exemple est à méditer. L'unité d'action qui a permis la défaite de Kornilov et la victoire d'octobre peut aussi en France permettre la déroute du fascisme et la dictature du prolétariat.

Benjamin PERET.

G. MANNOURY — Les deux pôles de l'esprit, étude de psychologie linguistique du point de vue communiste (Ed. Librairie du Travail)

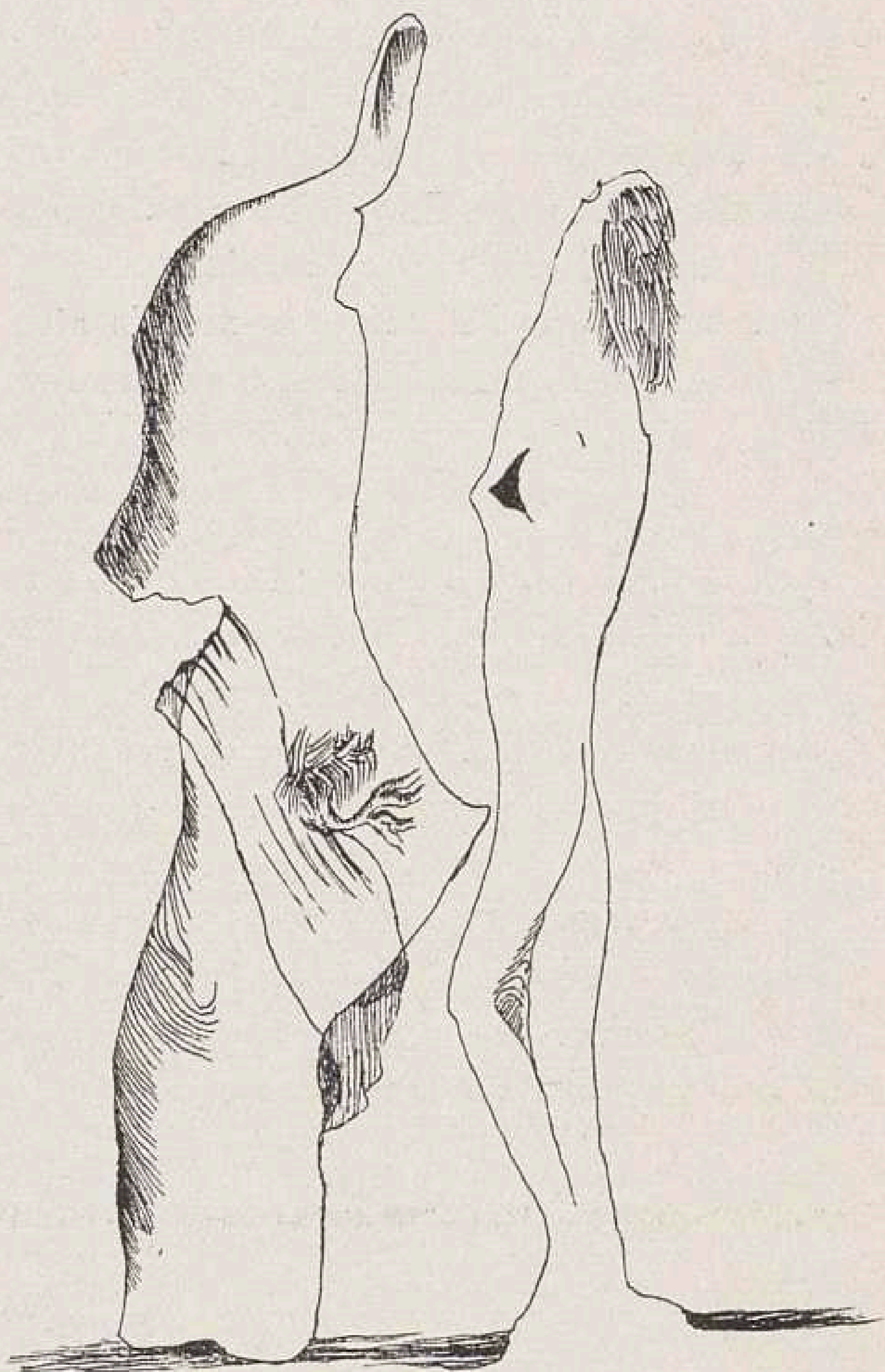
Il est déplorable que la « Librairie du Travail » ait consenti à éditer, sur la foi d'un titre, un galimatias qui manifeste les principaux caractères des bavardages de la démence sénile. Ordinairement les œuvres des fous sont publiées par des docteurs et avec des commentaires, et non sans prévenir par des coopératives ouvrières d'édition qui prennent la peine de les apostiller par surcroît de la faucille et du marteau officiels à la place où, sur les livres catholiques, figure l'imprimatur de l'évêque. On n'ose imaginer la confusion que peut produire, revêtu d'un tel sceau, chez des lecteurs prolétaires non avertis, un ouvrage où il n'est nullement question de psychologie, de linguistique et de point de vue communiste, mais où par contre les quelques phrases intelligibles révèlent une vive animosité contre la philosophie de Hegel (pp. 92 et 97), où il n'est parlé de lutte de classe que dans ce passage savoureux : « *Mais cela implique tout de même que la grande lutte de classes entre les complexes de sensations commémoratives et les complexes de sensations expectatives commence déjà à couvrir dans son « moi actif », bien que toute la population ne soit pas encore rangée de l'un ou de l'autre côté de la barricade* » (pp. 99-100), où l'auteur se targue d'indifférences qui ne sont pas d'un matérialisme très sûr (« *Freud appelle cela « sensuel », moi, je l'appelle « divin » : quelle importance a le nom?* » (p. 100) en déclarant entre temps qu'il ne convient guère de « *compter réellement* » qu'« *avec les choses de l'esprit* » (p. 69), où enfin le communis-

me est explicitement rangé avec le Christ et la Genèse parmi les « *mots éphémères, locaux* », « *vocables sans plus* », « *idées inventées par l'esprit humain* » (p. 126).

On ne saurait d'ailleurs refuser à l'auteur un pittoresque d'expression assez particulier (par exemple : « *Et pourtant, tout compte fait, mon pouce aussi est pourvu d'une chevelure de comète. Mes doigts aussi. J'ai en outre un concept « main » avec une très longue chevelure. Et pour ce qui concerne mon autre main, idem, idem. Toutes ces chevelures s'entremêlent comme un troupeau de sarigues portant leurs petits sur leur dos....* pp. 55-56) et des capacités d'analyse introspective du même genre.

Dans ces conditions, on demande pour quelles raisons et à quel prix la « Librairie du Travail » consent pareillement à se ridiculiser et à trahir sa cause.

Roger CAILLOIS.



Jack HEROLD : Matières coupées en petits morceaux, placées sur une immense pêche brune, adhérant aux doigts et au linge, sur laquelle sont assises deux vieilles femmes qui se touchent les cuisses.

Les derniers stratagèmes

Cette malice est cousue de fil pourri.

Il n'y a pas lieu d'y revenir.

Le « Plan du Travail », pivot de la politique social-démocrate belge, est à la fois l'une des plus honteuses et des plus subtiles manœuvres conservatrices. Depuis longtemps la preuve en est faite. Mais pour certains esprits dépourvus de vivacité, il importe de souligner encore que le seul fait d'adhérer à de semblables propositions juge son homme, le condamne ignominieusement et sans appel aux yeux de la Révolution prolétarienne mondiale.

René MAGRITTE, E. L. T. MESENS,
Paul NOUGÉ, Jean SCUTENAIRE.

Qui voulez-vous sauver, la bourgeoisie ou le prolétariat?

Le « Plan du Travail » a été adopté par le Parti ouvrier Belge (social-démocrate) à son congrès de Noël.

Par quoi ces vaillants défenseurs de la démocratie se sont-ils signalés depuis?

a) Emile Vandervelde, Edouard Anseele, Jules Destrée, Camille Huysmans et quelques autres députés ou ministres ont conduit « la dépouille mortelle du roi-alpiniste à sa dernière demeure », sous les bénédictions de l'Eglise catholique.

b) La grève des textiles de Verviers a été déclenchée après huit jours d'hésitations en raison du deuil national.

c) M. Henri De Man a donné trois conférences : en février, au « Cercle de l'Avenue » (un aimable lieu de réunion pour joueurs de Ping-Pong et de billard russe); en mars, à la Société d'Economie Politique (section du Comité Central Industriel); en avril, au Cercle des Agents de change.

d) Le journal « Plan » a paru sur le modèle des grands hebdomadaires français, il paraît sur petit format à présent et disparaîtra bientôt. L'on ne pourrait en dire davantage.

e. l. t. M.

L'affaire Ensor

Il a été question, plus haut, du journal « Plan ». Dans cette feuille confusionniste, nous avons cependant découvert un article qui fait curieusement exception. Peut-être ne l'avait-on pas lu avant de l'insérer.

L'article s'intitule « Ensor, vous avez trahi » et fait le procès du comportement public du vieux peintre dans des termes — les considérations esthétiques mises à part — d'une violence que nous ne pouvons qu'appuyer.

A cette occasion nous nous élevons une nouvelle fois contre l'officialisme artistique, contre la veulerie des esthètes irresponsables, contre les lécheurs de bottes littéraires et autres chevaliers de tous ordres qui font de la Belgique le paradis ridicule si impérieusement dénoncé par Baudelaire.

e. l. t. M.

ERRATA

Page 39 Ligne 12 (2ème colonne)

» 40 Lignes 2 et 3 (1ère colonne)

» 42 Ligne 10 (1ère colonne)

» 51 » 16

» 69 » 13

1914 au lieu de 1934

que la stabilisation ne fut que le premier temps, le départ au ralenti d'une décomposition dont le rythme... au lieu de que la stabilisation dont le rythme...

Etatisme au lieu de Extatisme

acceptés au lieu de exceptés

discipline au lieu de disciple

Les dessins illustrant le poème de Georges Hugnet (pages 36, 37 et 38) sont d'Yves TANGUY.

Chacun des prochains numéros de « Documents 34-35 » comprendra plusieurs articles consacrés à un sujet principal, des commentaires dictés par les nécessités de l'actualité politique et sociale, des inédits importants d'auteurs jeunes, des poèmes, des notes critiques et de nombreuses illustrations.

A paraître

aux

Editions Surréalistes

JOSÉ CORTI

dépositaire général

6, RUE DE CLICHY, PARIS

René CHAR : **Le marteau sans maître**

20 exemplaires sur hollande, avec eau-forte de KANDINSKY	100 fr.
— alfa bouffant	10 fr.

Georges HUGNET : **Onan**

3 exemplaires sur papier de Chine, avec eau-forte de Salvador DALI	300 fr.
7 — — — Montval — —	150 fr.
40 — — — d'Arches — —	75 fr.
200 — — — alfa bouffant	7 fr.

Benjamin PÉRET : **De derrière les fagots**

20 exemplaires sur lapon nacré, avec eau-forte de PICASSO	200 fr.
500 — — — vélin	15 fr.

La Librairie José CORTI

possède toujours en magasin

tous les livres

toutes les revues

de pensée et d'expression neuve

EDITIONS NICOLAS FLAMEL

55, RUE DE COURTRAI - BRUXELLES

DÉPOSITAIRE A PARIS : JOSÉ CORTI, 6, RUE DE CLICHY

Violette Nozières

par ANDRÉ BRETON, RENÉ CHAR, PAUL ELUARD, MAURICE HENRY,
E. L. T. MESENS, CÉSAR MORO, BENJAMIN PÉRET, GUI ROSEY.

Dessins de ARP, VICTOR BRAUNER, SALVADOR DALI, MAX ERNST,
ALBERTO GIACOMETTI, MARCEL JEAN, RENÉ MAGRITTE et
YVES TANGUY.

10 ex. sur Hollande van Gelder comprenant une suite de dessins signés
et numérotés de I à X, à 140 francs belges (100 fr. français)

10 ex. sur Hollande van Gelder, numérotés de XI à XX, à 70 francs belges
(50 fr. français)

Edition ordinaire : 7 francs belges (5 fr. français)
dans toutes les librairies

MESENS

Alphabet sourd aveugle

Préface et note de PAUL ELUARD

3 ex. sur Japon nacré (épuisés)
10 ex. sur Hollande van Gelder (épuisés)
500 ex. sur Featherweight vélin (15 francs)

POUR PARAITRE PROCHAINEMENT :

PAUL NOUGÉ

Les images défendues

avec de nombreuses reproductions de tableaux de RENÉ MAGRITTE

GUI ROSEY

André Breton

poème épique

AUX ÉDITIONS JEANNE BUCHER
3, RUE DU CHERCHE-MIDI, PARIS (6^e). - TÉL. : LITTÉ 12.34

MAX ERNST

**Une semaine de bonté
OU les sept éléments capitaux**

6 cahiers contenant 188 reproductions en phototypie

800 exemplaires sur papier Navarre 125 fr.
12 — — — d'Arches, avec une eau-forte par cahier 400 fr.

Les deux premiers cahiers sont parus :

le premier, contenant 35 reproductions : 30 fr.,

le second, contenant 27 reproductions : 25 fr.

Petite Anthologie Poétique du Surréalisme

avec une introduction par Georges HUGNET
et 21 illustrations photographiques

Un volume in-16 jésus de 176 pages tiré à

2000 exemplaires numérotés sur papier alfa mousse, constituant l'édition
originale 15 fr.

20 exemplaires numérotés sur Montval à la cuve, avec une eau-forte
originale de PABLO PICASSO, signée et tirée par l'artiste 300 fr.

Chaque mercredi matin, lisez

LE ROUGE ET LE NOIR

ni enchaîné, ni déchaîné, éclairé, libre, tolérant

L'organe des générations montantes

CONTRE

Une presse marchande et vendue
Une politique à la petite semaine
Une littérature de salon et d'aca-
démie
L'abêtissement des masses

POUR

Une ère nouvelle et équilibrée
Une organisation rationnelle
Une littérature saine et construc-
tive
La vérité et la justice

En vente partout 1 fr. Abonnez-vous : 1 an, 45 fr. C. C. 2883.74
chaque mercredi Bruxelles - 12, Rue des Colonies. Tél. 12.44.14

MINOTAURE

N° 5

SOMMAIRE

15 Fr.

Couverture composée par F. BORÈS

FRONTISPICE : Reproduction en couleurs du tableau
de G. de CHIRICO : « Le Duo ».

Promenade à travers le roman noir	Maurice HEINE
King-Kong	Jean LÉVY
Les mystères de la forêt	Max ERNST
La beauté sera convulsive	André BRETON
Par un après-midi très froid des premiers jours de 1713 ou Le monde tel qu'il est	Paul ELUARD

Reproduction en couleurs de l'image d'Epinal
« La Folie des Hommes ou le Monde à rebours »

La grande mannequin cherche et trouve sa peau	René CREVEL
Les nouvelles couleurs du « sex-appeal spectral »	Salvador DALI
La mante religieuse	Roger CAILLOIS
Danses - Horizons	MAN RAY
Petite rêverie du grand veneur	Georges HUGNET
Sur le silence	G. de CHIRICO
Aspects actuels de l'expression plastique	E. TÉRIADE

Avec un hors-texte en couleurs : tableau de PABLO PICASSO

Œuvres de BALTHUS, BEAUDIN, BORÈS, BRAQUE, de CHIRICO, DALI,
Max ERNST, GARGALLO, GIACOMETTI, HUF, KLEE, LIPCHITZ, LAURENS,
MAGRITTE, MANÈS, PICASSO RATTNER, ROGER, ROUX, TANGUY.

nrf

EXTRAIT DU CATALOGUE

JACQUES BARON

L'Allure poétique (Une œuvre, un portrait) épuisé

RENÉ CREVEL

Détours (Une œuvre, un portrait) épuisé

Etes-vous fous 12 fr.

Paul Klee (Peintres nouveaux) 7.50

Renée Sintenis (Sculpteurs nouveaux) 7.50

ROBERT DESNOS

Corps et biens 13.50

MICHEL LEIRIS

L'Afrique fantôme (Les Documents bleus) 50 fr.

PIERRE MINET

L'Homme mithridate (Une œuvre, un portrait) épuisé

PIERRE NAVILLE

La Révolution et les Intellectuels épuisé

BENJAMIN PÉRET

Le Grand Jeu épuisé

EXTRAIT DU CATALOGUE



ARAGON

Anicet	12 fr.
Le Libertinage	15.50
Les Aventures de Télémaque (Une œuvre, un portrait)	épuisé
Le Paysan de Paris	13.50
Le Mouvement perpétuel	épuisé
Traité du Style	13.50
La Grande Gaîté avec 2 dessins d'Yves TANGUY	épuisé

ANDRÉ BRETON

Les Pas perdus (Les Documents bleus)	15 fr.
Introduction au Discours sur le peu de Réalité	60 fr.
Le Surréalisme et la Peinture avec 77 photographies, d'après Max ERNST, G. de CHIRICO, Joan MIRO, G. BRAQUE, ARP, F. PICABIA, PICASSO, MAN RAY, A. MASSON, Y. TANGUY.	65 fr.
Nadja (avec 44 illustrations)	13.50
Point du Jour	(en préparation)

PAUL ELUARD

Mourir de ne pas mourir (Une œuvre, un portrait)	(épuisé)
Capitale de la douleur	12 fr.
L'Amour la Poésie	12 fr.

**Le spécialiste du
film d'amateur**

J. Van Dooren

27, RUE LEBEAU, BRUXELLES

Tél. 11.21.99

Lui confier vos travaux, c'est vous
assurer toutes les satisfactions.

En magasin : appareils Nizo-Siemens,
Agfa-Eumig, etc.

Salle de projection à la disposition
des amateurs.

NOS AMIS **LIVRES - PUBLICATIONS**

103, Rue de Namur - Bruxelles
Tél. 12.62.59 Ch. post. : Collard 3091.09

●
Son choix exceptionnel de
livres.

●
Sa variété de revues, maga-
zines, journaux de modes
belges et étrangers.

●
Son service complet de docu-
mentation.

LE STUDIO — **du Palais des Beaux-Arts** **23, RUE RAVENSTEIN** —

Grande Salle Grise du Palais des Beaux-Arts

Une réussite extraordinaire de la technique cinématographique

L'HOMME INVISIBLE

d'après H. G. WELLS

EN EXCLUSIVITÉ

Permanent de 2 h. à minuit — Séances à 2, 4, 6, 8, 10 heures.

René HENRIQUEZ

LIBRAIRE-ÉDITEUR

13, Rue d'Edimbourg, Ixelles
BRUXELLES

Tél. 11.47.64 C. ch. post. 1704.24

Vient de paraître :

Histoire du Surréalisme

par

GUY MANGEOT

Un vol. in-12 (14.5 x 20.5) de 110 pages sous couverture rempliée,
100 exemplaires sur papier paille vergé Moretus à 20 fr.
5 exemplaires sur Hollande Van Gelder à épuisé
25 exemplaires H. C.

N. B. Une vingtaine d'exemplaires sur papier paille sont encore disponibles à l'heure actuelle.

Le CLUB DE L'ECRAN

a. s. b. l.

a projeté les films d'inspiration surréaliste, notamment

L'AGE D'OR et **LE CHIEN ANDALOU** de Luis BUNUEL

ainsi que **La mort du ruisseau** de PIRAQUA, **Entr'acte** de René CLAIR,
L'étoile de mer de MAN RAY, **La coquille et le clergyman** de
Germaine DULAC, etc.

PROJETS POUR LA FIN DE LA SAISON

Puberté de Hans SLUIZER (interdit en Hollande);

Le Déserteur de POUDOVKINE;

Front Page de MILESTONE;

Le Cinéma Soviétique en 1934 avec le concours du cinéaste
YOUTKÉVITCH.

L'adhésion au Club de l'Ecran comporte une cotisation annuelle de 10 fr. à virer au
c. c. post. n° 3421.88.

Pour tous renseignements, écrire au Secrétaire : A. THIRIFAYS, 63, av. du Parc, Bruxelles

LIBRAIRIE Nos LOISIRS

Rue de l'Hôpital, 26
BRUXELLES



SPÉCIALITÉS :

Ouvrages sur la sexologie

Revue nudistes

Littérature antireligieuse

Cinéastes...

pour favoriser
le cinéma d'amateur

J. Van Dooren

vend des films, développement
compris, à des prix spéciaux :

30 m. ortho 9,5 mm.	62.50
30 m. supersensible 9,5 mm.	70.00
30 m. ortho 16 mm.	130.00
30 m. supersensible 16 mm.	150.00

27, RUE LEBEAU
BRUXELLES

Tél. 11.21.99

POUR VOTRE PROSPECTION

Pour votre publicité directe

COPIES ROYAL

11, RUE CHAIR-ET-PAIN (Grand'Place), BRUXELLES

Tél. 11.45.01

exécute des lettres circulaires
ayant l'aspect de lettres individuelles

TOUS TRAVAUX AU DUPLICATEUR ET A LA MACHINE

B. GIACOMETTI
ARCH. BSA SIA
ALFRED-ULRICHSTR. 9
8702 ZOLLIKON